

LUMEN VITAE

REVUE INTERNATIONALE DE LA FORMATION RELIGIEUSE
INTERNATIONAL REVIEW OF RELIGIOUS EDUCATION

VOL. I. — № 3

Juillet - Septembre 1946
July - September 1946

CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES DE LA FORMATION RELIGIEUSE
INTERNATIONAL CENTRE FOR STUDIES IN RELIGIOUS EDUCATION

27, rue de Spa

BRUXELLES — BRUSSELS
BELGIQUE — BELGIUM

SOMMAIRE — CONTENTS

PIERRES D'ATTENTE ET OBSTACLES — STEPPING-STONES AND OBSTACLES

Nicolas ARSÉNIEV

<i>Ancien professeur à la Faculté de Théologie orthodoxe de l'Université de Varsovie</i>	
La plété russe	412
Russian Piety	433

Antoine DREXEL, S. J.

<i>Professeur de dogmatique et de catéchèse à la Faculté de Théologie de Zi-ka-wei, Shanghai (Chine)</i>	
La catéchèse devant la mentalité chinoise	435
Catechism Face to Face with Chinese Mentality	453

INSTITUTIONS DE FORMATION — EDUCATIONAL INSTITUTIONS

A. C. F. BEALES, M. A. (London)

<i>Lecturer in Education, University of London, King's College. — Hon. Secretary, Sword of the Spirit</i>	
Catholic Education in England	456
L'éducation catholique en Angleterre	467

Louis RÉTIF

<i>Vicaire au Sacré-Cœur de Colombes (banlieue parisienne)</i>	
La formation religieuse des enfants de milieu populaire déchristianisé	471
The Religious Formation of the Dechristianised Population	496

Albert LANQUETIN

<i>Aumônier général adjoint du Mouvement Familial Rural, Paris</i>	
Un catéchisme rural	499
A Rural Catechism	504

Francis H. DRINKWATER	
<i>Editor of The Sower</i>	
Religion with the Younger Children	506
La religion enseignée aux enfants	516
Germaine LARY, Licenciée ès lettres	
<i>Directrice de l'Institution Sainte-Ide à Lens. — Membre du comité de direction de l'École nouvelle française</i>	
Essai sur la conscience morale du petit enfant	518
Trial Carried Out on the Moral Conscience of the Very Small Child....	526
A Sister of the Apostolic Carmel	
Religious Education of Young Pagan Girls	528
L'éducation religieuse des jeunes païennes	538

VUE D'ENSEMBLE SUR UN PAYS — GENERAL CONSPECTUS

Pierre RANWEZ, S. J.	
<i>Centre International d'Études de la Formation Religieuse, Bruxelles (Belgique)</i>	
La formation religieuse en Belgique (Wallonie)	541
Religious Education in Belgium (Wallonie)	560

FORMATION CATÉCHÉTIQUE — CATECHETICAL FORMATION

Stanislas de LESTAPIS, S. J.	
<i>Action Populaire, Paris</i>	
La formation catéchétique des parents. Réalisations françaises ..	564
Catechetical Training of Parents	579
Joseph VALS, S. J.	
<i>Superior of the Baroda Mission</i>	
The St. Xavier's Catechetical Institute, Bombay (India)	580
L'institut catéchétique Saint-Xavier à Bombay (Indes)	586

ÉVÉNEMENTS CATÉCHÉTIQUES — SIGNIFICANT EVENTS IN CATECHETICS

Felix PUZO, S. J.	
<i>Profesor de Historia de la Pedagogía religiosa en el Instituto Catequístico Diocesano de Barcelona</i>	
Primer Congreso Catequístico de Barcelona (1-7 abril 1946)	588
Premier Congrès Catéchistique de Barcelone (1-7 avril 1946)	603
First Catechetical Congress at Barcelona (April 1st to April 7 th, 1946) ..	605

La Piété Russe

par Nicolas ARSÉNIEV

*Ancien Professeur à la Faculté de Théologie orthodoxe
de l'Université de Varsovie¹*

Explorer les profondeurs de la vie religieuse d'un peuple, c'est une tâche d'un intérêt palpitant. Elle nous amène à distinguer deux éléments fondamentaux : les traits caractéristiques de cette âme populaire et la substance même de la foi religieuse, l'expérience religieuse prise en soi, que la psychologie nationale ne peut expliquer. Ce qui transcende toute circonscription nationale, ce qui est enraciné au plus profond de l'âme humaine, ce qui se rattache au besoin de communier avec la Source éternelle de toute vie, c'est cela qui est décisif, c'est cela qui importe surtout dans toute expérience religieuse — qu'elle soit d'un peuple ou d'un individu. Dans le cas de l'expérience chrétienne, la primauté de l'élément purement religieux est manifeste. Les données de la psychologie « naturelle », entre autres l'aspect national, — tout instructif et important qu'il

1. Né en 1888 de parents russes et orthodoxes, M. Nicolas ARSÉNIEV prit, en 1910, ses grades à la Faculté de philologie et d'histoire de l'Université de Moscou. De 1914 à 1920, maître de conférences à l'Université de Moscou, professeur à l'Université de Saratov. Forcé de quitter la Russie en 1920, il s'établit en Pologne et enseigna à l'Université de Koenigsberg. En 1926, élu professeur à la Faculté orthodoxe de théologie, établie à Varsovie ; il resta en fonction jusqu'en 1938. — Personnalité éminente de l'Église orthodoxe, M. ARSÉNIEV prit part au mouvement œcuménique et joua un rôle à Stockholm et à Lausanne. Grand connaisseur de la doctrine et de la spiritualité orthodoxes et, d'autre part, bien au fait des persécutions religieuses qui ont sévi en Russie, il peut, mieux que personne, nous décrire les contrastes de l'âme russe et leurs répercussions sur la vie religieuse. — Quelques-unes de ses œuvres. En russe : „Жажда подлинного бытия. „Пессимизм и мистика“ (La soif de la vraie Réalité. Pessimisme et expérience mystique), Berlin, 1922. — „Православие, католичество, протестантизм“ (La piété orthodoxe, catholique et protestante), Paris 1930. — Из жизни Духа“ (La vie spirituelle), Varsovie, 1935.

— En anglais : *The Eastern Church and Mysticism*, London, Christ. Stud. Mov., 1927. — *We behold His Glory*, Milwaukee, 1936. — *Holy Moscow*, London, Society for Promoting Christ. Knowledge, 1937. — En allemand : *Ostkirche und Mystik*, München, Reinhartd, 1925. Un grand nombre d'articles, notamment plusieurs sur les persécutions religieuses en Russie. — Adresse provisoire : 60, rue Magenta, Asnières Seine, FRANCE (Note de la rédaction).

soit -- ne jouent qu'un rôle secondaire. Il n'en reste pas moins vrai qu'il est très attachant, surtout pour un chrétien, d'étudier la pénétration réciproque de la foi religieuse et des présupposés de la psychologie nationale. On aperçoit alors l'action de la grâce sur la nature, le développement et la purification des dons naturels sous les rayons de la grâce, mais aussi les obstacles que le caractère national oppose à la vie religieuse, les déformations et les imperfections qui s'ensuivent. Le plus attrayant, c'est une halte sur les sommets de la sainteté chrétienne, pour voir comment elle reste foncièrement la même dans la multiplicité concrète de l'évolution historique.

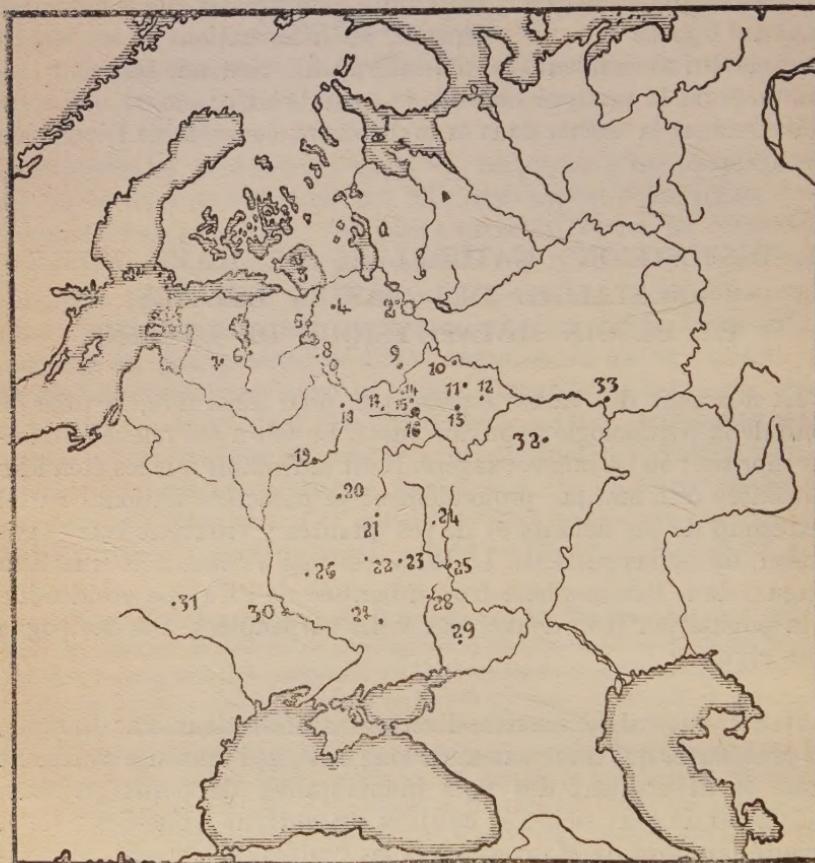
I. DISPOSITIONS NATURELLES DE L'AME RUSSE : NOSTALGIE DES VASTES ESPACES ET BESOIN MÉTAPHYSIQUE DE L'INFINI

La nostalgie des vastes espaces est, pour ainsi dire, la toile de fond de la psychologie populaire russe. Le fait a été relevé à maintes reprises ; on l'a même exagéré. Il est indéniable que les étendues immenses ont marqué profondément le caractère national russe. Beaucoup de ses défauts et de ses qualités y trouvent leur explication, du moins partielle. Le Russe est mal à l'aise, il étouffe, à la longue, dans l'atmosphère trop urbanisée de l'Europe occidentale à la population trop dense, aux villes surpeuplées, à la campagne trop civilisée.

De cette nostalgie, il existe diverses manifestations. Par exemple, les *pèlerinages* qui traversaient de long en large l'immense continent russe et déversaient des flots innombrables de petits paysans, mais aussi de gens riches et cultivés, au couvent Saint-Serge de la Trinité (au nord de Moscou), dans les grottes du couvent de Petschersk (à Kiev), au couvent des Saintes-Montagnes (au sud de l'Ukraine Orientale), au célèbre couvent Solovetzky (sur un archipel de la Mer Blanche) ou au non moins fameux couvent de Balaam (sur les îles du lac de Ladoga). Et n'oublions pas les nombreux couvents de la Russie centrale : Optino, Borovsk, Sarov (dans les forêts de la région de la Volga), Zadonsk, Saint-Mitrophane à Voronège, et d'autres couvents citués, soit dans la région de Moscou (comme la Nouvelle Jérusalem, le couvent de Saint-Sabba à Zvénigorod), soit au sud (Loubny), soit au nord du pays, ou même dans les régions lointaines de la Sibérie (comme celui d'Irkoutsk où beau-

coup de pèlerins venaient, même d'Europe, vénérer les reliques de saint Innocent).

Il y a quatre-vingts ans, l'ethnographe russe Maximov décrivit de la façon suivante les sentiments de ces pèlerins, venus à pied des



PÉLERINAGES RELIGIEUX DE LA RUSSIE AU XIX^e SIÈCLE

1. SOLOVKI	12. SOUZDAL	23. KOURSK
2. S. CYRILE DE BELOOZERO	13. VLADIMIR	24. ZADONSK
3. VALAAM	14. ZOSSIMOVA POUSTYN	25. VORONÈJE
4. TIKHVIN	15. S. SERGE-TRINITÉ	26. TCHERNIGOV
5. NOVGOROD	16. MOSCOU	27. LOUBNY
6. PSCOV	17. N ^o 11 ^e JÉRUSALEM	28. BELGORODE
7. PETCHORY	18. VOLOKOLAMSK	29. St ^{es} MONTAGNES
8. NIL STOLBENSKY	19. SMOLENSK	30. KIEV
9. KACHINE	20. OPTINO	31. POTCHAEV
10. YAROSLAVE	21. BELOBEREJSKY	32. SAROV
11. ROSTOV	22. GLINSKAÏA POUSTYN	33. KAZAN

contrées les plus diverses de la Russie, quand apparaissait soudain un de ces « châteaux-forts » du Seigneur, lieu béni par la prière, l'humilité, la charité et la contrition de leur saint fondateur :

Derrière le petit bois de trembles surgit tout à coup une haute colline. Sur son sommet flamboyent au soleil les nombreuses croix des églises du couvent ; les pèlerins peuvent compter sept églises. Au milieu d'elles s'élèvent deux clochers ; l'un est svelte et élancé ; l'autre, large et trapu, compte quatre étages. On aperçoit les cinq coupole de la cathédrale principale, dédiée à Notre-Seigneur, et l'église qui abrite la tombe du saint : celle-ci ressemble à une tente en pierre ; une seule coupole la domine : bleue, parsemée d'étoiles d'or. Un mur de pierres blanches ceint à perte de vue le couvent : il descend la pente de la colline, se cramponne aux aspérités de la roche, disparaît à moitié sous le feuillage du bois touffu.

A la vue de ce panorama qui se découvre subitement dans sa beauté merveilleuse, la foule des pèlerins tombe à genoux. On entend des soupirs, des exclamations, parfois des sanglots entrecoupés d'invocations au saint abbé et à la très sainte Reine des Cieux, Notre-Dame de Kazan, de Tikhvine, Notre-Dame dite le « Buisson Ardent »... ¹.

Après avoir achevé son grand roman *Anna Karénine* vers 1880, Léon Tolstoï songeait à écrire une troisième épopée en prose. Elle devait représenter la vie du peuple russe sous un nouvel angle : force d'expansion pacifique déclenchée par l'appel des vastes étendues. A cette époque, il aimait venir sur la chaussée de Moscou-Kiev qui passe à un kilomètre et demi de sa maison de campagne. Il s'entretenait avec les innombrables piétons, surtout avec les pèlerins qui se rendaient selon leurs vœux aux sanctuaires les plus éloignés de la Russie, par exemple d'Orenbourg, de la Sibérie, aux célèbres églises de Kiev ². Il appelait cela « mes sorties dans le grand monde » ³.

A la même nostalgie des espaces est dû, en partie du moins, le mouvement de *colonisation russe en Sibérie*. Au milieu du XVII^e siècle, c'est-à-dire soixante-dix ans après l'entrée en Sibérie, les explorateurs russes, surtout les cosaques, avaient atteint la pointe extrême Nord-Est de cet immense territoire.

Les *chants populaires* et la *littérature russes* renferment aussi de nombreux témoignages de cette nostalgie. Rappelons-nous le

1. S. MAXIMOV, „Бродячая Русь Христа ради” (*La Russie errant pour le Christ*), Saint-Pétersbourg, 1877, p. 243-244.

2. Voir le *Journal intime de Léon Tolstoï* du 9 mars 1879.

3. Voir „Литературное Наследство” (*L'héritage littéraire*), édité par l'Académie des Sciences Russes, vol. 37-8 (1939), p. 104, 106.

Chant du faucheur de Koltzov. Il fauche dans les étendues immenses des steppes — probablement de la province de Voronège (la poésie a été écrite entre 1830 et 1840) — où, à perte de vue, il n'y a que l'herbe.

„ Раззудись, плечо,
Размахнись, рука,
Ты подуй, повей,
Ветер с полудня ”

*Sois souple, ô épaule,
Frappe bien loin, ô bras !
Viens, ô vent du midi,
Rafraîchir ma face !*

* * *

Un autre trait du caractère national se rattache à cet amour des grands espaces. Mais qu'on ne songe pas seulement à des espaces géographiques ! L'âme d'un peuple est trop complexe pour qu'on puisse l'expliquer complètement à l'aide de quelques formules géographiques. L'âme populaire russe est souvent travaillée par un *besoin métaphysique de l'Infini*, un *goût inconscient de l'Infini* (avec majuscule). Inquiétude plus vive que chez d'autres peuples ; mais que d'équilibre ; propension à franchir les bornes de la vie quotidienne et bourgeoise, et même à rompre les attaches extérieures ; état de non-satisfaction dans le domaine empirique. L'âme russe est souvent ballottée entre les extrêmes diamétralement opposés. Les contrastes, qu'on observe en chaque peuple et chaque homme, s'y trouvent plus accusés et plus rapprochés qu'ailleurs.

Dostoïevsky a vivement ressenti les contrastes potentiels de l'âme russe. Ses tableaux de la vie russe, ses analyses de la psychologie russe, à les prendre comme représentation de la vie ordinaire et normale en Russie, sont infidèles, parce qu'unilatéraux. Ils manifestent une prédisposition souvent morbide pour tout ce qui est excentricité hystérique. Ils sont exagérés (si la majorité des Russes étaient aussi hystériques que la plupart des héros de Dostoïevsky, aucune vie réglée n'eût été possible). Mais, l'auteur pénètre au-delà de la vie empirique : il nous montre les profondeurs cachées, les potentialités de l'âme russe. Et en ceci il est admirable, d'une clairvoyance souvent sans merci, toute pénétrée cependant de l'amour ardent qu'il porte à son peuple et à son salut spirituel.

On connaît le fameux essai psychologique de Dostoïevsky dans son *Journal d'un écrivain*. Il nous y montre cette âme penchée sur l'abîme et prise soudain d'un vertige moral. D'une part, « c'est un instinct impérieux qui pousse vers des excès, le désir de s'approcher, le cœur palpitant, du bord du précipice, de s'y pencher à mi-corps, de plonger son regard dans le fond même du gouffre et, dans des

cas particuliers, mais qui se présentent assez souvent, de s'y jeter éperdument comme un insensé. » D'autre part, « quand l'individu ou le peuple russe a atteint la dernière limite, quand il n'a plus où aller, alors, selon Dostoïevsky, la soif du repentir et du salut s'éveillent en lui avec la même fougue impétueuse. » Dostoïevsky croit même cet élan de repentir et de redressement moral plus sérieux et plus foncier que l'élan de négation et de suicide spirituel ¹.

Cette envergure psychologique, pleine de promesses et de dangers spirituels, apparaît chez un grand nombre de Russes marquants qui peuvent être considérés comme des types représentatifs de l'âme populaire, de ses défauts et de ses qualités. Je pense en premier lieu à ce « Magnifique Prince de la Tauride », Potiomkine. Il créa non pas les « villages de Potiomkine », comme l'affirmaient ses détracteurs, mais toute une immense contrée — la « Russie Nouvelle » (« Novorossia ») — le long des côtes de la Mer Noire. Grâce à lui, ces provinces, jusqu'alors désert inculte, entrèrent en relations avec le monde civilisé.

Quel dynamisme chez cet homme ! Il trace les plans les plus grandioses, qui parfois touchent au fantastique et, en même temps, il entre dans les détails les plus concrets. En l'espace de 9 ans, il fait presque quadrupler le nombre des habitants de ces régions. Il fonde des villes, telles que Nicolaev, Cherson, Ekaterinoslave, Simféropol, Sébastopol, Nakhitchévan, Mariopol, Stavropol et d'autres innombrables. Il attire des colons de tous les pays. Il bâtit une flotte orgueilleuse, la flotte russe de la Mer Noire. Il érige des églises, des cathédrales, des couvents. Il construit des ports, des chantiers, des forteresses, des casernes, des hôpitaux, des usines et des écoles (les écoles en trois langues : russe, tartare et grec moderne selon les besoins de la population ; de même, il fait rédiger des manuels scolaires en trois langues). Il réforme l'armée de tout l'empire russe. Il se dépense pour améliorer et adoucir le sort des simples soldats qu'« il aimait », suivant ses propres paroles, « comme ses propres enfants », et rendre la discipline militaire plus souple, plus humaine et plus efficace. Il intervient, et l'Empire tout entier adopte des mesures de tolérance religieuse. En bénéficiant les colons appelés par lui dans ces vastes provinces du Sud qu'il administre après en avoir acquis une partie par son génie diplomatique (la Crimée). Il s'intéresse aux progrès de l'agriculture (il fonde, par exemple, près de Nicolaev, une école d'agriculture dont il confie la direction à un savant anglais). Il améliore la production de la laine et de la soie dans le Sud. Il plante des vignobles et se vante

1. L'essai „Влас” (Blaise) dans le „Дневник писателя” (*Journal d'un Écrivain*), 1877.

d'avoir atteint la qualité du Cognac français. Quand il se rend, en traîneau, des côtes de la Mer Noire à Saint-Pétersbourg, il ne dort que trois nuits en seize jours. Durant les autres nuits, il dicte, presque sans interruption, des notes et des ordres à ses secrétaires et ses adjudants qui se relayent. De jour, il inspecte les travaux de construction et les troupes, visite les églises, reçoit les députations et les autorités locales. Il se hâte d'affermir l'Empire russe au Sud avant qu'éclate une nouvelle guerre avec la Turquie.

Eh bien ! cet homme si actif, si fougueux, avait des moments de lassitude corporelle et nerveuse (ce qui est du reste compréhensible). Il restait alors des journées entières étendu sur un sofa turc, non peigné, vêtu seulement de sa robe de chambre. Toutefois, même dans cette position sybarite et nonchalante, malgré ce laisser-aller extérieur, il continuait de donner des ordres, suivait avec attention le cours des affaires, recevait des généraux, des ambassadeurs et des ministres.

Autre contraste plus surprenant, Potiomkine aimait la vie et ses joies ; et, par ailleurs, il ressentait parfois des accès d'une mélancolie profonde, d'un *taedium vitae* insurmontable, qui lui ôtait tout désir de vivre, de jouir et de travailler. Car, il faut le dire, pour accumuler les oppositions, ce travailleur acharné était aussi un jouisseur passionné. Il aime les belles femmes et leur fait une cour assidue. Il aime les piergeries, les objets d'art et s'entoure d'un luxe raffiné. Il aime construire des palais, des pavillons, des kiosques dans le goût oriental : sveltes colonnes mauresques, tapis de brocart et soieries ; il en dessine lui-même les croquis. Il aime les beaux jardins. Il aime organiser des fêtes magnifiques, féeriques, d'un luxe débordant, comme la fameuse fête qu'il donne en 1791 à Catherine II (qui est très probablement son épouse légitime) dans son palais Taurique à Saint-Pétersbourg : fantasmagorie de piergeries, de lumière, de fontaines, de plantes et animaux exotiques, de marbres et de dorures.

Comment concilier ce luxe extravagant avec le génie constructif du grand homme d'État ? Ce manque de modération dans ses dépenses avec la responsabilité qu'il ressentait plus fort que les autres généraux, ses contemporains, par rapport à la vie et au bien-être de ses soldats ? Ces accès de tristesse, de désenchantement, ce dégoût pour la vie et pour ses plaisirs et même pour l'activité la plus utile et la plus fructueuse, le sentiment de la vanité de toute chose, avec tout le reste de son existence : luxe effréné et frivole, ambition démesurée, activité généreuse et magnanimité d'homme d'État ? Cette tristesse n'était pas seulement la satiété d'un homme rassasié de jouissances et d'honneurs ; elle avait une ra-

cine métaphysique, c'était le *cri d'une âme devant le gouffre dévorant du néant de toute chose*, c'était un *retour angoissé vers Dieu*.

Toute sa vie durant, Potiomkine fut un homme sincèrement pieux et bon, juste et débonnaire, magnanime même envers ses ennemis, mais épris de l'éclat de la vie et du pouvoir ; disons pour trancher le mot : un grand ambitieux. Parmi ses papiers, conservés après sa mort chez son neveu, le comte A. I. Samoiloff, on a trouvé ce *Poème de contrition*, „Покаянный канон” adressé au Seigneur Jésus-Christ. Il est écrit de sa main et fut composé par lui pendant les dernières années de sa vie, probablement au quartier général à Yassy.

O mon Dieu, en attirant ton juste courroux chaque heure de notre vie, comment ne craindrions-nous pas ton jugement et ne nous reconnaîtrions-nous pas dignes du châtiment éternel ? Mais insondables sont les abîmes de ta miséricorde...

Je recours à la contrition et me fie, ô Seigneur, en ta clémence... Je me suis asservi au péché, j'ai souillé la robe de mon salut, je n'ose lever mon regard vers le ciel. Tu es miséricordieux. Exauce-moi !¹

Vois, ô Seigneur, mon humilité, vois mon repentir. Auprès de toi seul, se trouvent la purification et le salut. Aie pitié de ta créature indigne et ne laisse pas mon âme périr...

Voici, ô Seigneur, ta créature qui est poussière. Mon âme souffre. Juge-la, ô mon Sauveur. J'ai péché devant toi, comme un homme, mais je n'ai pas élevé mes bras vers un autre Dieu. Toi seul tu es juste et saint...

Vois, ô mon âme, devant toi ton Sauveur qui t'a rachetée par son sang. Tu vois ses plaies. C'est l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde...

Je crains, ô Seigneur, de t'inviter dans le temple de mon âme. Mais, comme je connais ta condescendance envers les pécheurs,... j'ouvre mon cœur et mon âme devant toi et je t'implore, comme le centurion de l'Évangile, de dire un seul mot afin que je sois sauvé...

Voici que tu as mesuré mes jours. Tout mon être n'est qu'un rien devant toi, ô Seigneur. Dans ce monde-ci, ma vie est sujette aux souffrances et aux douleurs, et, dans le monde futur, je ne sais ce que je vais obtenir selon mes œuvres...

Exauce, ô Seigneur, ma prière et que mon cri monte vers toi ! Ne détourne pas ta face de moi. Tu connais ma volonté et ma faiblesse. A toi seul est ouvert mon cœur. Tu vois sa contrition. Voici que ta créature crie vers toi. Je veux que tu me sauves. Ne m'oublie pas, tout indigne que je suis, et souviens-toi de moi dans ton royaume. Aie pitié de moi, ô mon Dieu, aie pitié de moi !

Je lève mes mains vers toi, ô mon Dieu, et je t'adore, mon Créateur, avec un cœur contrit et une conscience pure. Je crois et je confesse que tu es mon

1. On reconnaît dans ce passage l'influence du célèbre *Canon de contrition* de S. André de Crète (7^e siècle), récité par l'Église orthodoxe pendant la première semaine du Grand Carême.

*Sauveur et j'attends mon salut et ta miséricorde. Je te confie mon âme et mon corps. Épargne-moi par l'intercession de tes saints. C'est à toi seul que j'adresse mes prières. Exauce-moi*¹.

L'âme inquiète de cet homme écartelé par les contrastes a trouvé ici son ancre de salut.

Voici une autre âme ballotée entre les extrêmes : l'âme de Léon Tolstoï. Ce génie, ce grand artiste plein de sève débordante est un réaliste, mais un réaliste éperdument épris de la beauté de la vie. Il plonge ses racines profondément dans le sol nourricier de cette vie qui l'entoure de tous côtés ; il aime passionnément les cycles qui reviennent toujours : cycle de la vie familiale, cycle annuel de la vie de la nature, cycle des travaux ruraux. Il est amoureusement attaché à la beauté de la tradition familiale ; il nous la représente avec un charme subjuguant dans ses épopées *La guerre et la paix*, *Anna Karénine* et dans sa délicieuse nouvelle *Bonheur familial*. La poésie de l'enfance et de l'adolescence, la vie pleine de promesses qui attire les jeunes, le premier chaste amour, la poésie des fiançailles, l'éducation des premiers enfants, la douce intimité qui règne entre les parents et les enfants, l'image de la mère : tout cela constitue la trame de la vie, tout cela respire la beauté. Et ces vieilles coutumes et traditions qui se perpétuent dans les anciennes familles, surtout à la campagne ! Et ces nuits d'hiver, où la lune éclaire les vastes étendues couvertes de neige ! Et la course des traîneaux sur la plaine argentée et immense ! Et la chasse un matin d'été avec la rosée qui mouille les hautes bottes de Levine quand il s'enfonce dans l'herbe touffue ! Et les nuits d'août, dans le vieux parc fantastique et féerique, avec le clair de lune qui transforme tous les objets, accusant leur relief et leur inspirant une vie nouvelle, transfigurée et mystérieuse...

Fait surprenant, le même Tolstoï a un sentiment très vif du néant, de ce gouffre dans lequel s'engloutissent toute beauté, tout ce que nous possédons et aimons, tout ce que nous sommes. Rappelons-nous le cri de son âme, dans sa fameuse *Confession*. Au sein d'un bonheur familial intense, dans des conditions extérieures extrêmement favorables, reconnu et choyé comme génie littéraire par la Russie et l'Europe Occidentale, en pleine possession de son talent merveilleux, Tolstoï sent soudain survenir une chose étrange : « les arrêts de la vie » comme il l'appelle. Le sens de la vie fait tout à

1. Publié d'après les papiers de POTIOMKINE par son arrière-petit-fils, le comte A. BOBRINSKY dans la revue „Русский Архив” (*Archive Russe*), Moscou, 1881, II, p. 17-23.

coup défaut. De terribles questions se posent : « Pourquoi faire ? Eh bien, et après ? » Aucune réponse. « Ma vie s'est arrêtée », écrit-il. « J'en ai pris conscience : la base sur laquelle je me tenais, s'est écroulée ; je n'ai plus où me tenir ; ce dont je vivais, n'est plus ; je n'ai pas de quoi vivre... » L'abîme s'est ouvert devant ses yeux, l'abîme dans lequel s'engouffre le torrent qui emporte tout ce que nous possérons. Toute la seconde moitié de sa vie est la recherche d'une solution. Les solutions qui se présentent à son esprit sont théoriques et abstraites. Elles n'ont point la force de l'expérience terrifiante du néant. Elles sont aussi moins vécues que l'expérience ardente de Dostoïevsky : du salut par la croix, de la condescendance sans bornes de Dieu qui va nous chercher au fond même du gouffre de notre misère. N'importe, cette recherche de Tolstoï, poursuivie jusqu'à sa mort, cette anxiété qui décide le vieillard de 83 ans à quitter clandestinement sa maison par une sombre nuit de novembre (le 28 octobre du calendrier russe) afin de chercher un asile de repos pour son âme inquiète, tout cela est caractéristique, représentatif de l'âme russe parvenue au sommet de sa vie naturelle.

Je ne relève pas ici d'autres contrastes de l'âme populaire russe, contrastes parfois bien douloureux. D'ailleurs, je le répète, l'opposition de tendances divergentes est un trait commun à tous les hommes, à tous les peuples. Mais cette lutte prend un relief souvent plus accusé, plus inattendu, plus passionné dans l'âme dont nous nous occupons. C'est ce qui rend celle-ci éminemment intéressante, non plus du point de vue ethnographique seulement, mais du point de vue humain en général, du point de vue religieux surtout : c'est le champ disputé sur lequel la grâce a opéré.

II. L'ÉDUCATRICE DE L'AME RUSSE : L'ÉGLISE D'ORIENT. — SES TRAITS CARACTÉRISTIQUES

Cette âme si instable, si chaotique, influençable à l'excès, pleine de sensibilité et de bonhomie, mais cédant parfois à des accès de sauvagerie, assoiffée des extrêmes, de l'impossible, de l'infini, cette âme, dis-je, avait besoin d'un levain de choix qui anima cette masse psychologique informe, besoin aussi d'une « épine dorsale », d'une discipline. C'est dans le message chrétien, dans l'expérience chrétienne qu'elle a trouvé à la fois cet équilibre moral et cette force créatrice qui donna naissance à l'homme nouveau.

Le message chrétien parvint à l'âme russe par l'Église d'Orient.

Quels sont les traits caractéristiques de la piété de l'Église orthodoxe ? Il faut les mettre en relief pour comprendre son esprit.

C'est, en premier lieu, *la contemplation pleine de vénération*, de tremblement et d'amour ardent, la contemplation vraiment « johannique » de la gloire du Verbe fait chair, du mystère de sa condescendance sans borne, de son Incarnation, de sa Passion, de sa mort et de sa Résurrection glorieuse.

Contemplation de la gloire du Verbe Incarné ! C'est de cela que vit cette Église. C'est ce message de la « Bonne Nouvelle » qui l'inspire, comme, du reste, il inspire la vraie vie chrétienne en chaque temps et en chaque lieu. Les deux aspects de la vie du Christ se manifestent simultanément aux yeux de la foi : le fait historique, dont la réalité concrète et poignante est une suite d'humiliations et de souffrances librement acceptées, se profile sur un fond métaphysique : les profondeurs de la vie divine.

Aujourd'hui est suspendu à la Croix — ainsi chante l'Église orthodoxe la veille du vendredi saint — celui qui a suspendu la terre sur les eaux. Le roi des anges est couronné d'épines. Celui qui revêt le ciel de nuages, est revêtu d'une pourpre de honte... Il est désaltéré au moyen d'une éponge, lui qui a fait pleuvoir la manne. Le rédempteur du monde est souffleté. Le créateur de toutes choses est insulté par ses esclaves...

La nuit du vendredi saint au samedi saint, les versets suivants (alternant avec les versets du psaume 119) nous « représentent » la condescendance du Fils de Dieu, condescendance poussée jusqu'à la mort. Ils sont récités devant le « tombeau » construit au milieu de l'église.

Toi, ô Vie, tu es descendu dans le tombeau, ô Christ, et les troupes angéliques furent saisies d'émoi en louant ta condescendance.

Vie, comment peux-tu mourir ? Comment peux-tu descendre dans la tombe ? Mais tu détruis la puissance de la mort et tu délivres les morts des profondeurs de l'enfer.

Le maître de l'Univers apparaît mort ; il est déposé dans un nouveau tombeau celui qui vide de leurs morts les tombes.

La nuit de Pâques : irruption de la vie éternelle dans le tissu même de notre vie et de la vie de l'univers. Joie exubérante qui s'empare de toute la création. Le Christ sort du tombeau, comme un fiancé sort de la chambre nuptiale. La source intarissable de la vie éternelle qui jaillit de sa tombe est plus vivifiante que son image imparfaite :

cette source que Moïse fit jaillir jadis de la roche stérile. La vie triomphe. La terre est réconciliée avec les cieux. Terrassés la mort et l'enfer ! L'immense joie de la Résurrection du Christ fait que nous nous pardonnons les uns les autres nos torts. Nous nous réconcilions par un baiser fraternel.

Le Christ est ressuscité des morts. Aujourd'hui toute la créature est dans la joie et l'allégresse, car le Christ est ressuscité et l'enfer, dompté. Une Pâque sacrée nous est apparue aujourd'hui, Pâque nouvelle et sainte, Pâque mystique, Pâque vénérable, Pâque du Christ notre libérateur, Pâque immaculée, Pâque majestueuse, Pâque des fidèles, Pâque qui nous ouvre les portes du paradis, Pâque qui sanctifie tous les fidèles. C'est le jour de la Résurrection. Rayonnons de joie en cette solennité, embrassons-nous les uns les autres. Disons-nous : « Frères », et, à ceux même qui nous haïssent disons : « Pardonnons-nous à cause de la Résurrection. » Chantons : « Le Christ est ressuscité des morts. Par sa mort, il a vaincu la mort. A ceux qui gisaient dans le tombeau, il a rendu la vie. »

Ignorer ces accents de la joie pascale débordante, c'est ignorer le foyer de toute la vie spirituelle de l'Église d'Orient, le centre, d'où rayonne toute la vie religieuse du peuple russe.

Pour l'Église d'Orient, la joie de la Résurrection, la transfiguration virtuelle — mais accomplie déjà dans le Christ — des destins et de l'être même de toute la création, s'allient intimement à la recommandation de mener la *lutte intérieure*, de ne jamais se relâcher.

Mais, en même temps, notre impuissance saute à nos yeux : nous sommes incapables de triompher de nos ennemis intérieurs.

L'enseignement moral, ascétique de l'Église d'Orient met en relief les deux pôles de la vie chrétienne : d'une part, la nécessité de l'effort, de la tension continue et, d'autre part, vu mon impuissance, la grâce et la condescendance de Dieu. Et voici la synthèse finale : le renoncement, la sobriété d'une lutte et d'une prière inlassables, les transports de l'allégresse pascale, la joie de la transfiguration, le resplendissement des dons de l'Esprit-Saint dans les profondeurs de la vie de l'Église et dans la vie des saints et des justes.

III. L'AME RUSSE ÉDUQUÉE PAR L'ÉGLISE D'ORIENT

1. *Le cadre extérieur.*

Revenons au peuple russe. L'Église a été une éducatrice pour lui, une « épine dorsale » pour son tempérament mou et excessivement émotif, mais riche en sensibilité profonde et en dons esthétiques.

Commençons par le cadre extérieur de la vie. Les rites, les coutumes religieuses, la consécration des détails quotidiens et des grands tournants de la vie familiale par la foi religieuse ont défendu l'âme populaire contre le laisser-aller, l'indolence, le manque de discipline intérieure... Peu à peu, le Russe s'éprend de l'idéal d'une vie réglée, illuminée par le sens de la responsabilité, de la dignité intérieure et extérieure, de la décence, de l'équilibre moral, de la bienséance morale et religieuse. Cet idéal, il l'exprime par des mots intraduisibles : „благолепие”, „истовость”. Nous sommes ici aux origines du fameux « ritualisme » russe. En se développant, il lui arrivera d'accorder une importance absolue à des choses et des actes d'un ordre tout à fait subordonné et relatif. Une telle rigidité provoqua, au XVII^e siècle, le schisme malencontreux des Vieux Croyants, qui scinda l'Église russe en deux. Intransigeance et étricteesse régnèrent dans les deux camps adversaires, aussi bien chez les membres dirigeants de l'Église officielle que chez les leaders de l'opposition religieuse ultra-conservatrice¹.

Ce furent des aberrations funestes. Elles ne doivent pas nous cacher la valeur éducatrice de ce cadre de vie, le rôle bienfaisant de l'icône dans la famille russe, de la bénédiction paternelle, et d'autres pieuses traditions. On pourrait écrire de longues pages sur ce sujet². Mais vu la place restreinte dont nous disposons, tournons plutôt notre attention vers les profondeurs de la vie religieuse.

2 *Profondeurs de la vie religieuse de l'âme russe.*

La condescendance et la miséricorde de Dieu qui nous retire de l'abîme, la grâce purement gratuite accordée au pécheur qui en est indigne, tel est l'aspect du message évangélique qui, plus que tout autre, a ému, touché, ébranlé et subjugué l'âme du peuple russe. Ajoutons : et régénéré. Car, cette rencontre avec la grâce du Dieu condescendant peut amener l'homme à se condamner soi-même, à engager la lutte spirituelle, bref, à vivre d'une vie nouvelle.

1. Pousseés par leur ultra-conservatisme ritualiste, ils sont devenus peu à peu les chefs d'un mouvement de proteste, souvent teinté de radicalisme.

2. Voir mon livre sur *La piété russe* (à paraître aux Éditions Universitaires, Bruxelles, Presses de Belgique).

Dostoïevsky représente vraiment l'âme populaire, quand il nous dépeint, d'une part, l'abîme où le pécheur est tombé et, d'autre part, le feu qui couve sous la cendre, l'inquiétude dissimilée derrière le masque des blasphèmes (c'est le cas de Kiriloff ou d'Ivan Karamazoff) mais révélée parfois par des cris angoissés (on se rappelle la confession émouvante de l'ivrogne Marmeladoff) et le redressement subit et radical de certaines âmes touchées par la grâce. C'est ainsi qu'il raconte la conversion du jeune officier égoïste et méchant qui devait devenir le «staretz» Zossima. Des vagues d'une douceur merveilleuse bercent son âme quand il a remporté la victoire décisive sur son ancien «moi». «Le souffle m'a presque manqué de joie et mon cœur a ressenti un bonheur que je n'avais jamais éprouvé de toute ma vie» (*Frères Karamazoff*). Les flets de la grâce importent également l'âme endurcie, orgueilleuse et raisonnable de Raskolnikoff. Son cœur s'attendrit subitement sous la chaleur de l'amour dévoué de Soria qui l'a suivi en Sibérie. «Comment cela était-il arrivé, il ne le savait pas lui-même, mais subitement une force le saisit et le jeta à ses pieds... Il embrassa ses genoux en pleurant... L'amour les avait ressuscités, le cœur de l'un contenait d'éternelles sources de vie pour le cœur de l'autre. Il était véritablement ressuscité et il le ressentait profondément dans tout son être qui semblait renaître pour une autre vie» (*Crime et châtiment*).

Est-il surprenant que l'imagination populaire cherche à revivre, de préférence, le sort du brigand repentant ou de l'adultère convertie?

C'est de la même façon que s'explique l'attachement du peuple russe à certains chants liturgiques qui décrivent l'attitude du pécheur repentant devant la miséricorde de Dieu. Citons le chant du Grand Carême : *Ouvre-moi les portes de la pénitence, Auteur de la vie* et ces vers du *Grand poème de contrition* d'André de Crète :

Par où commencerai-je à pleurer les méfaits de ma vie infâme? Comment commencerai-je mes lamentations, ô Christ? Toi qui es miséricordieux, accorde-moi le pardon de mes péchés...

J'ai péché plus que tous les hommes, moi seul j'ai péché devant toi. Mais sois miséricordieux envers ta créature, puisque tu es Dieu, ô Sauveur.

Je t'ai apporté les larmes de la pécheresse repentante, ô toi qui es plein de bonté. Purifie-moi, mon Sauveur, par ta miséricorde.

J'ai péché devant toi seul, j'ai péché plus que tous, ô Christ mon Sauveur, ne me repousse pas.

Tu es le bon Pasteur, retrouve-moi, ton agneau. Même si je me suis égaré, ne me repousse pas...

Pour résumer tout ce que comporte cette attitude religieuse, je me permets de traduire ici quelques lignes de mon livre russe : „Из русской культурной и творческой традиции” *La tradition dynamique dans la culture spirituelle russe*¹ : « L'une des principales manifestations du facteur religieux dans la vie intérieure du peuple russe, surtout aux tournants de sa vie, est un état d'âme appelé en russe „умиление”. Il est difficile de traduire ce mot ; peut-être pourrait-on dire « attendrissement religieux » ou « force de l'attendrissement ». C'est l'apparition soudaine d'un élan qui s'empare de l'homme, un sentiment de tendresse inexplicable qui saisit le cœur le plus dur ; c'est la recherche angoissée de la pureté et de la paix spirituelle et l'admiration pour elles quand elles se manifestent devant nous ; ce sont les larmes de pénitence et de joie et le don de soi accompli dans l'allégresse. Pendant toute la durée de son histoire millénaire, le peuple russe a toujours hautement honoré cette force d'attendrissement, quels que fussent ses défauts, ses souffrances, ses péchés, ses faiblesses et même ses vices. Il l'appréhendait. Souvent, il la recherchait. Alors, il arrivait qu'elle l'enveloppait, pacifiant, réconfortant et guérissant son âme. »

Ce sentiment religieux qui s'empare de l'âme populaire est nourri de l'essence même de la révélation chrétienne : Dieu est miséricordieux ; le Fils de Dieu s'est fait homme à cause de nous, condiscendant vis-à-vis de notre faiblesse. *Abîme* de notre péché, de notre dépravation, de notre indolence, de notre complaisance en soi, et *abîme* de sa condiscendance, de sa pitié (« *En me rouant dans l'abîme du péché, j'invoque l'abîme infini de ta miséricorde* » : ainsi chante l'Église). C'est l'attitude foncière du chrétien. C'est « johannique » et « paulinier » en même temps : se voir tout petit, tout pécheur, et voir la miséricorde et la condiscendance infinies de Dieu, contempler le Verbe dans sa gloire et dans l'abaissement de son Incarnation. Contemplation « contritionnelle », si l'on peut dire. En s'y livrant, l'âme populaire — je le répète avec insistance — s'est nourrie de l'essence même du message chrétien.

3. Sentiment religieux et sentiment esthétique.

Il y a encore un élément qu'il faudrait relever dans la piété du peuple russe : l'élément *esthétique*. Nous y avons déjà fait allusion en parlant du *ritualisme*. Mais ce n'était là qu'une de ses manifestations. Sa source profonde, il faut la chercher dans l'âme qui s'ouvre à la Beauté divine. Le saisissement devant la Beauté de Dieu a joué un grand rôle dans l'histoire de la piété populaire russe.

1. Voir aussi mon article dans les *Cahiers de la Nouvelle Époque*, Paris, 1946, n° 3.

Rappelons-nous les mots émus des délégués du prince Vladimir au début même de l'histoire religieuse de la Russie. Il les avait envoyés dans différents pays s'enquérir de la meilleure religion. Il comptait l'adopter pour son peuple. Or, ce fut le service divin à Constantinople qui les impressionna le plus. Les Grecs les menèrent « là où ils adorent leur Dieu. Et, rapportent les envoyés, sur la terre, on ne retrouve pas pareille beauté. » D'après le chroniqueur, ceci décida la question. C'est aux Grecs qu'on demanda la foi chrétienne.

Dans la suite, cette joie extasiée de l'âme populaire, en contact avec la beauté religieuse, resta un trait marquant. Il se manifeste par exemple en maints récits de pèlerins. Citons le fameux rapport, plein d'élan religieux et de naïveté charmante, du moine Parthène, sur son pèlerinage au mont Athos vers 1830, livre extrêmement cher à Dostoïevsky¹. Citons encore les sermons et traités pieux du moyen âge russe (par exemple du XV^e siècle) ; une sorte de « patriotisme religieux » y trouve son expression, par exemple dans l'évocation enthousiaste, soit des innombrables coupoles flamboyant sur toute l'étendue de la Russie, soit des nuages d'encens qui montent vers le ciel².

La beauté cultuelle a nourri la conscience nationale russe ; elle devint aussi un des éléments constitutifs de la conception de la « sainte Russie »³.

C'est souvent devant les *manifestations extérieures du culte* que l'âme populaire éprouve le sentiment d'une Présence indincible. En voici un exemple tout récent. Je le tiens d'un témoin oculaire. Au commencement de la guerre germano-russe, en novembre 1941, une liturgie orthodoxe fut autorisée dans un camp de prisonniers russes en Russie du Nord, non loin de Pétersbourg. Presque tous les soldats russes prisonniers exprimèrent le désir d'y assister (un très grand nombre probablement par curiosité). Un Balte que je connais (engagé par les Allemands en qualité d'interprète) s'y trouvait également. Non loin de lui se tenait un jeune paysan russe de 18 ans ; depuis sa tendre enfance, il n'avait plus eu l'occasion de voir le culte de l'Église. Le prêtre orthodoxe de l'église du village qui venait d'être rouverte, célébrait la liturgie avec ferveur. Un petit chœur de cinq villageoises qui avaient accompagné le prêtre, chantaient les répons et les cantiques. Tout à coup, ce garçon s'écrie à

1. „Сказания о странничестве инока Парфения”, Moscou, 1855.

2. Voir déjà le sermon commémoratif dédié au prince Vladimir par HILARION, métropolite de Kiev au XI^e siècle.

3. Voir le remarquable article du Prof. A. SOLOVIOV sur la sainte Russie, dans le „Сборник Русского Археологического Общества в Королевстве С. X. C.”, vol. I (1927).

mi-voix : « Mon Dieu, que c'est beau ! » Son cœur avait été touché par la beauté du culte. C'est une des voies par lesquelles la grâce vient à la rencontre de l'âme populaire russe.

C'est surtout devant le sacrement de l'Eucharistie que l'Église d'Orient et l'Église locale russe, tout comme l'Église catholique, se sentent saisies et subjuguées par la présence divine¹. A titre de preuve, je citerai deux prières eucharistiques d'un grand saint russe de la fin du XVII^e et du commencement du XVIII^e siècle (Dimitri, Métropolite de Rostov) :

Viens, ô ma Lumière, et éclaire mes ténèbres. Viens, ô ma Vie, et réveille-moi du sommeil de la mort. Viens, ô Médecin de mon âme, et guéris mes plaies. Viens, ô Feu de l'Amour divin, consume les ronces de mes péchés, et allume mon cœur à la flamme de ton amour. Viens, ô mon Roi, assieds-toi sur le trône de mon cœur et règnes-y, car toi seul tu es mon Roi et mon Seigneur.

Et après la réception du Sacrement : *O toi, exaltation de mon âme, joie de mon esprit, baume de mon cœur, ô miséricordieux Jésus... reste toujours avec moi et en moi, et de ta main toute-puissante garde-moi, avec toi et en toi. Que je sois uni à toi en un seul esprit. Que toutes mes pensées, toutes mes paroles et tous mes actes soient en toi, vers toi et par toi ! Car, sans toi, je ne puis rien. Que, dorénavant, je ne vive plus pour moi, mais pour toi, mon Maître et mon Bienfaiteur ! Que tous les sentiments, tous les sens de mon âme et de mon corps ne me servent dorénavant plus moi-même, mais toi, mon Créateur ; qu'ils vivent et se meuvent en toi ! Que toutes les forces de mon âme et de mon corps te soient soumises, ô mon Sauveur, et que toute ma vie, jusqu'à mon dernier souffle, soit consacrée à la gloire de ton saint nom, ô mon Dieu ! Amen.*

Citons encore un extrait d'une belle poésie qui représente l'âme pécheresse et angoissée attendant l'Hôte eucharistique ; elle date du milieu du XIX^e siècle ; son auteur est Théodore Glinka (1786-1880).

Demain, oui demain, l'Hôte mystérieux vient dans la maison de Zachée... Pâle et tremblant, Zachée tombe à ses pieds. Le publicain est inquiet et trouble. Il interpelle Celui qui s'approche : « Je suis indigne, je suis indigne. »

Et il lui fut répondu : « Je ne cherche pas les festins. Je ne suis pas venu pour les bien portants. Demain je laisserai approcher les malades du calice de la guérison. Demain avec mon propre sang, avec la grâce du Père, avec l'Esprit de paix et d'amour, j'entrerai tout entier dans vos cœurs. »

« O, viens donc, Hôte sacré, avec ton calice dispensateur de vie. Un nouveau Zachée t'attend, courbé sous le poids de ses péchés. »

1. A consulter, par exemple, mon livre *Ostkirche und Mystik*, München, Reinhardt (dont la traduction française paraîtra aux Éditions du Cerf, Paris) ou les livres *Holy Moscow*, London, S. P. C. K., 1940, p. 38-41 et *We behold His Glory*, London, S. P. C. K., 1937, p. 126-137.

IV. SOMMETS DE LA PIÉTÉ RUSSE : LES JUSTES ET LES SAINTS

Nous avons atteint les sommets de l'expérience religieuse. Arrêtons-nous à la vie des saints russes. Sa beauté nous frappe par contraste avec les aberrations de la vie religieuse populaire.

Rappelons une dernière fois celles-ci. D'un côté, le ritualisme rigide et fanatique. De l'autre, une émotivité religieuse excessive ; elle se manifestait, par exemple, chez les femmes atteintes de maladies nerveuses ; le peuple les appelait „*кликуши*” (« les criardes ») ; elles se pressaient souvent autour des sanctuaires les plus vénérés (surtout dans les lieux de pèlerinage) et troublaient parfois le service divin par leurs cris, leurs vociférations et leurs sanglots hystériques¹.

Tout autre, l'authentique expérience chrétienne sur les sommets de la piété russe, telle qu'elle se présente à nos yeux dans la vie de ses saints et de ses justes !

Ce qui nous frappe avant tout ici, c'est une *sobriété spirituelle*, une tenue virile et courageuse, une discipline intérieure rigoureuse, une défiance marquée vis-à-vis de tout ce qui est tumultueux, sensationnel, extravagant et exubérant. Recueillement intérieur, prière qui pénètre toute la vie spirituelle, simplicité qui s'allie à l'esprit de discernement, pondération qui vient de la sagesse et de l'humilité. Car ceci est la clé de voûte : l'humilité, douce et virile à la fois. « L'humilité de l'amour, voilà une force immense ! » s'écrie Dostoïevsky par la bouche du Père Zossima.

Un autre trait, c'est une *grande simplicité*, marque de la sagesse et de la pureté du cœur. Nous y reconnaissions une des caractéristiques de la spiritualité de l'Église d'Orient telle qu'elle s'est élaborée au cours des siècles : d'abord dans ce laboratoire spirituel que fut la vie des Pères du désert, puis, dans les enseignements des Pères ascétiques et mystiques, rassemblés dans la *Philokalia*².

Cet idéal s'est incarné chez les nombreux saints et justes de l'Église russe, par exemple chez saint Tykhon, de Zadonsk (1721-1783) et chez le célèbre « *Staretz* » (l'« Ancien », le directeur spirituel) Macaire, de l'ermitage Optino (1788-1860).

1. Voir là-dessus par exemple le livre du médecin russe N. V. KRAINSKY, „*Порча : кликуши и бесноватые*”, Novgorod, 1900.

2. Chrestomathie ascétique et mystique, contenant certains écrits des Pères de l'Église d'Orient du IV^e au XIV^e siècle, rédigée au XVIII^e siècle par le moine Nicodème du Mont Athos. Elle fut bientôt traduite en slavon (en russe, au XIX^e siècle) et joua un rôle immense dans la vie spirituelle de l'Église orthodoxe.

Le serviteur de saint Tykhon, de Zadonsk (saint Tykhon avait été évêque de Voronège de 1763 à 1767 ; il se retira ensuite au couvent de Zadonsk), Tchebotareff, nous a laissé un portrait fidèle et fouillé du saint évêque et de sa vie intime.

Les nuits, il les passait en *prière* et ne se couchait qu'à l'aube. Son oraison n'était pas froide, mais brûlante. Elle venait d'un cœur contrit : « Seigneur, fais-moi miséricorde ! Seigneur, aie pitié de moi ! », s'écriait-il parfois et il ajoutait en frappant de la tête contre la terre : « O Père aimant, miséricorde ! » Vers minuit, il entrait dans la cellule de devant et, d'une voix émue, chantait les saints psaumes. Était-il d'humeur triste ? il avait coutume de chanter : « Il est bon que tu m'aies humilié » et d'autres psaumes consolants. Il ne manquait pas de verser des larmes et de pousser des soupirs...

Il *travaillait* dur. Parfois il fendait lui-même son bois. Il avait coutume de me dire : « Aiguise ma hache et apporte-moi mes gants, je vais me fendre un peu de bois pour mon fourneau, ainsi, je me remuerai et je me sentirai mieux portant. » Rien ne le fâchait plus que nous trouver assis à ne rien faire. Il nous répétait souvent : « Celui qui vit dans l'oisiveté, ne cesse de pécher. » Lui-même ne restait jamais oisif.

Je vais parler maintenant de sa *simplicité* et de son *désintéressement*. Dans sa cellule, il ne possédait que le strict nécessaire. En guise de lit, il se servait d'un petit tapis étendu et de deux coussins. Des couvertures, il n'en avait pas. Il se couvrait avec une peau de mouton doublée de nankin. Il se ceignait d'une simple lanière de cuir. Il ne possédait qu'un froc et celui-ci en poil de chameau. Comme chaussures, il portait d'ordinaire des souliers de paysan faits d'écorce de bois (en bast).

Que dire de ses *œuvres de charité* et de miséricorde ? continue Tchebotareff. Il nourrissait les orphelins et les indigents ; il était charitable envers toute pauvreté et toute détresse, bref, il donnait tout ce qu'il avait, aussi bien la pension qu'il recevait de l'État, que celle que lui apportaient les vétérans des Cosaques. De Voronège et d'Ostrogroschk, des nobles et de riches marchands lui envoyoyaient de grosses sommes. Mais, non content de distribuer tout son argent aux pauvres, il donnait aussi son linge ; il ne gardait pour lui que ce qu'il portait sur le corps. Le pain que lui offraient des propriétaires charitables, il le donnait aux nécessiteux et en achetait encore pour eux. Les pauvres recevaient aussi habits et chaussures. A cette fin, il se procurait des fourrures, des habits et de la toile. Pour d'autres, il achetait même des cabanes, du bétail, des chevaux, des vaches. Quand il avait tout donné, il faisait des dettes. Il me disait alors : « Va, je te prie, à Jaletz et emprunte chez tel ou tel marchand ; je le lui rendrai dès que je recevrai ma pension ; maintenant je n'ai rien. Voici que mes pauvres frères viennent me trouver et repartent sans avoir pu recevoir de moi un réconfort. Cela me fait mal de ne pouvoir que les regarder. » Parfois il arrivait aussi qu'il refusât à quelque pauvre et lui demandât simplement qui il était et d'où il venait. Mais le lendemain, il le regrettait ; alors il m'appelait et me disait : « Hier j'ai répondu au pauvre par un refus ; prends mon argent, s'il te plaît, et porte-le lui ; peut-être pourrons-nous le consoler ainsi. »

Les paysans qui devaient passer devant chez lui pour se rendre à leur travail, trouvaient sous son toit un asile au cas où l'un d'eux tombait malade en chemin. Il veillait lui-même à leur repos, leur apportait son propre coussin et son bonnet de nuit et donnait l'ordre de leur préparer des mets plus soignés. Deux ou trois fois par jour, il leur versait lui-même du thé; il demeurait à leur chevet une heure ou plus, les consolant ou les réconfortant. Si l'un d'eux était gravement atteint, le saint évêque lui faisait donner la sainte communion et il assistait à l'enterrement de ceux qui succombaient.

Voici, à présent, quelques traits de la vie de *Macaire d'Optino* (ce sont des passages d'une biographie rédigée par un de ses élèves au couvent d'Optino).

... Le jeudi saint, il chantait au milieu de l'église l'hymne : *O mon Seigneur, je vois tes parvis richement ornés*. Comme il chantait ! Il semblait que le mot *Je vois* avait sur ses lèvres un sens direct, non figuré. La voix du vieillard tremblait ; les larmes coulaient abondamment et les auditeurs étaient émus jusqu'au fond du cœur.

... Son visage était brûlant et lumineux comme celui d'un ange de Dieu. Son regard était paisible, sa parole humble et sans prétention. Son esprit était constamment uni à Dieu et, par la vertu de cette prière intérieure inlassable, son visage respirait de joie spirituelle et rayonnait d'amour du prochain. Quand il recevait à l'autel les saints mystères du Christ, c'était toujours avec la plus profonde émotion.

Il avait une mémoire prodigieuse. Quand quelqu'un était venu se confesser à lui, ou lui avait demandé un conseil, le staretz se souvenait exactement de lui et de toutes les circonstances principales de sa vie. Il arrivait fréquemment que quelque vieille femme venue chez lui pour la deuxième fois, s'entendit saluer par lui de la façon suivante : « Bien le bonjour, Daria. Est-ce que les petits vont bien ? Comment se porte ta fille Irinuschka ? Tu l'as mariée il y a trois ans, si je ne me trompe ? » Et la pauvre vieille abasourdie et profondément émue que le serviteur de Dieu se souvint d'elle, était déjà toute consolée ; elle lui ouvrait son cœur, lui racontait ses soucis et puisait du réconfort dans les paroles du saint...

Dans toutes ses vertus et sa conduite extérieure, le staretz gardait la mesure ; il suivait la « voie royale » comme les saints Pères l'appellent. Il cachait sa tempérance sous son humilité. Il mangeait de tout ce qui lui était offert au repas conventuel mais fort peu — à peine le tiers d'une ration habituelle.

Il avait grande pitié des animaux. En hiver, il prenait soin des oiseaux. Tous les jours, il répandait du chanvre pour eux, sur une planchette fixée en dehors de sa fenêtre. Une foule de mésanges, de linottes et de petits piverts jouissaient des bienfaits du staretz. Il veillait aussi à ce que les oiseaux plus gros, les geais, ne lésassent pas les petits. Comme les geais dévoraient toute la nourriture des autres, il fit répandre les grains dans un auget de verre, où les petites mésanges pouvaient facilement les prendre en y pénétrant.

Le staretz se levait tous les jours pour la prière du matin au coup de la cloche du couvent, c'est-à-dire vers deux heures du matin. Mais, quand le soir, il s'était attardé plus que de coutume à écrire des lettres, ou qu'il se sentait indisposé, il ne se levait qu'à trois heures. Il réveillait lui-même ses domestiques en frappant à la porte afin qu'ils disent avec lui une assez longue prière du matin. Il chantait alors très haut les hymmes en l'honneur de la Mère de Dieu. Après la prière, il renvoyait ses serviteurs et restait seul en face de Dieu. A six heures, il rappelait ses serviteurs pour lire avec eux les prières des heures et de la messe. Puis il buvait une ou deux tasses de thé et se mettait à écrire une lettre ou à lire un livre. A partir de ce moment, sa cellule était ouverte à tous ceux qui avaient besoin de son aide matérielle ou spirituelle. Après le repas de midi, il s'enfermait pour une demi-heure, une heure au plus, et il recommençait à recevoir les gens qui affluaient vers lui.

... Parfois le staretz entrait dans un état d'allégresse spirituelle, surtout quand il méditait sur les voies ineffables de la Providence, sur la puissance et la splendeur de Dieu, ou s'entretenait de ces sujets. Alors il se mettait à chanter une de ses hymnes favorites, par exemple : *Venez, fidèles, adorons le Dieu trois fois un*, ou l'un des cantiques qui célèbrent le mystère de l'Incarnation et la Mère très pure de l'Emmanuel. Parfois, il sortait de sa cellule et se promenait au milieu des parterres du jardin ; il allait d'une fleur à l'autre sans mot dire, plongé dans l'adoration de la grandeur du Créateur¹.

Cette vie, comme celle de Tykhon de Zadonsk, est une synthèse vécue. Ce qui l'unifie et la domine (dans la biographie de Tykhon nous entendons encore beaucoup parler de luttes intérieures contre les tentations et la tristesse) c'est le calme, la paix de la transfiguration commencée. Le même rayonnement spirituel, rayonnement de paix et d'allégresse, nous le retrouvons chez Séraphin de Sarov, le grand « Starez » russe de la première partie du XIX^e siècle (1759-1833). Il était déjà parvenu à l'état de l'illumination intérieure, c'est-à-dire du calme et de la sobriété douce et mesurée au milieu d'une joie pascale triomphante. « Le Christ est ressuscité, ô ma joie », disait-il en guise de salut à ceux qui venaient le trouver (même en dehors du temps pascal).

Sur ces hauteurs spirituelles, l'élément de la psychologie nationale, l'élément « ethnographique » perd toute importance devant la vie en l'Esprit-Saint qui s'affirme et règne.

1. Voir : Archimandrite LEONID, „Сказание о жизни и подвигах старца Макария”, Moscou, 1885.

RUSSIAN PIETY

In the religious life of a nation we must distinguish two things : the substance of its faith and the traits which are peculiar to its national psychology. The former element is, without doubt, the chief one. It is this which especially strikes us in the Saints ; but it is interesting to see how grace transforms nature, after having triumphed over obstacles which had opposed it.

I. THE NATURAL DISPOSITIONS OF THE RUSSIAN SOUL.—*Nostalgia for wide spaces and the metaphysical need of the Infinite.* — The nostalgia for space is the background of the psychology of the Russian people. Thus the Russian does not feel at ease in the overcrowded West with its numerous towns. Do you wish to know, how this nostalgia manifests itself ? Well then, we must first mention pilgrimages. From North to South, from East to West, the pilgrims wander through the immense Russian continent.

It is the call of wide spaces which explains, partially at least, the Russian expansion throughout Siberia. It is this call also, which is heard so often in the popular songs and literature of Russia.

To this nostalgia of wide spaces we must join the metaphysical need of the Infinite, an unconscious longing for the Infinite. This word should be written with a capital letter. The Russian soul is tossed between two extremes, which are diametrically opposed. The contrasts which can be observed in the soul of each nation are here more vivid and more striking. Dostoïcsky shows us the Russian, now obeying an instinct which puses him towards the edge of the abyss and prompts him to throw himself into it in desperation, now carried away by a desire of salvation.

Potiomkine and Tolstoï, to take two noteworthy examples, illustrate this violently contrasted psychology.

Potiomkine, the « splendid Prince of Tauria », is the creator of « New Russia » along the coasts of the Black Sea. An organiser, whose dynamism is legendary, he has created important towns, erected cathedrals and churches, founded schools and hospitals, reformed the army and built up a fleet. He had a passionate love of life and of all the joys which it procures. Nevertheless, he was at certain moments a prey to fits of sadness. This was not so much the depression of a weary man, surfeited with pleasure and fame ; it was rather the outcry of a soul, struck by the emptiness of all things created, and athirst for the Creator. The « Poem of Contrition », composed by him and found amongst his papers, is a proof of this. Tolstoï offers contrasts just as concise. On the one hand, he accepts all as real ; on the other, he is struck by the nothingness of all we have and are.

II. THE EDUCATOR OF THE RUSSIAN SOUL : THE ORIENTAL CHURCH ; ITS CHARACTERISTIC TRAITS. — The psychological complex which is the Russian soul, was in need of an inspiring principle and a « backbone ». It found both in the doctrine and discipline of the Oriental Church. Let us consider for an instant the characteristics of the piety of the Oriental Church : *St.*

John's contemplation of the glory of the Incarnate Word. It is from this, that the Oriental Church draws its life. Behind the historical realities of the life of Christ, it perceives the depths of Divine Life. This strikes anyone assisting at the liturgy of Holy Week and of Easter-Day.

As regards its *ethics*, they develop, so to speak, round two points: the ascetism required to triumph over sin; the consciousness of our weakness. Salvation is found only in Jesus Christ, to whom we must pray.

III. THE RUSSIAN SOUL EDUCATED BY THE ORIENTAL CHURCH. — The Church has been the Educator of the Russian people, a backbone for a temperament rich in profound sensibility, in aesthetical gifts; but also indolent and excessively emotional.

1. Let us begin by the *externals of life*. The rites, the religious customs, the consecration of the daily details and the great events of family life have guarded the soul of the people from interior licence. Conscious of the value of these externals, some have attached an excessive importance to them. This was the cause of the schism which divided the Russian people. Kept within their just bounds this discipline and ritualism are salutary.

2. Let us penetrate into the *depths of religious life*. What impresses the Russian people most in the Gospel, is the Divine Mercy towards sinners. God never wholly rejects sinners; He never ceases to draw them to Himself. Dostoevsky is a true artist, when he shows the divine fire continuing to smoulder under the ashes and the religious unrest, which blasphemy never succeeds in dissembling. So there is nothing to surprise us in the fact that, instinctively, the sympathy of the Russian people turns to the Saints, who have been great sinners, to Mary of Egypt and to the liturgical hymns which extol the Divine Mercy.

We must add a word as regards the *aesthetical element*. It plays an important part in the religious life of the Russians. The zeal of the Ritualists has already permitted us to guess this. The soul is seized with admiration before certain manifestations of the Divine Beauty. Read the enthusiastic accounts of the pilgrims. Before the grandeur of the Divine Service, above all, the soul of the people is seized with the feeling of an ineffable Presence. The cult of the Holy Eucharist has fashioned the Russian soul.

IV. THE HEIGHTS OF RUSSIAN PIETY: THE SAINTS AND THE JUST. — We have attained the heights of Russian piety. Its beauty and its profoundness have not escaped us. We should be wanting in sincerity, if we passed over in silence certain deviations. We have already touched upon the exaggerated ritualism of many. At the other extreme we find an almost hysterical exaltation. These faults make the incomparable superiority of the saints all the more striking. How simple, how spiritually sober are these men, burning however with the love of God and the love of souls. St. Tykhon de Zadonsk (1724-1783) and the « Staretz » — that is to say, the Elder, the spiritual director — Macaire of the Hermitage Optino (1788-1860), are two of the most sympathetic representatives of the Russian saints. The latter greatly influenced the spiritual life of the 19th century.

La catéchèse devant la mentalité chinoise

par Antoine DREXEL, S. J.

Faculté de Théologie, Zi-ka-wei, Shanghai (Chine) ¹

La catéchisation d'un peuple, surtout quand il s'agit d'une nation qui dans sa plus grande majorité n'est pas encore chrétienne, touche à un problème beaucoup plus général, celui de l'adaptation dont on a tant parlé, et à juste titre, pendant ces quarante dernières années.

D'ailleurs l'adaptation en catéchèse n'est nullement nouvelle. Elle est aussi ancienne que le christianisme lui-même. Notre-Seigneur a su adapter la révélation des plus profonds mystères (tels que la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la vie surnaturelle, l'Eucharistie) à la compréhension de gens même peu instruits. De plus, il a parlé autrement devant la classe instruite que devant la foule venant des bourgades de Galilée ; comparez, par exemple, le sermon sur la montagne avec le colloque entre lui et Nicodème, ou avec le discours sur le pain de vie.

Les apôtres n'ont pas agi autrement. Chacun d'eux a présenté la catéchèse primitive et même la personne de Notre-Seigneur sous un angle spécial, bien que tous aient annoncé la même « Bonne Nouvelle ». S. Matthieu a dépeint Jésus-Christ comme le Messie promis depuis des siècles ; S. Marc comme Fils de Dieu et Maître absolu de toutes les créatures ; S. Luc comme Sauveur du monde ; S. Jean comme vrai Dieu et vrai homme.

Si donc nous parlons de la catéchisation de la Chine, la question doit se poser dans toute son ampleur : Comment adapter la catéchèse en Chine pour qu'elle obtienne un rendement maximum ?

Le problème est ardu et très complexe. Pour peu que quelqu'un connaisse la Chine, il s'apercevra vite, qu'il y a là une foule d'éléments qui entrent en jeu et dont aucun ne peut être négligé sans préjudice pour l'ensemble. Pensons, par exemple, à ce singulier mélange d'idées que nous trouvons chez beaucoup de Chinois payens et qui vient de sources parfois très différentes, à savoir des diverses

1. Après avoir occupé un poste dans la brousse, le P. DREXEL est devenu, en 1931, professeur de théologie dogmatique et de catéchèse au scolasticat de Zi-ka-wei près Shanghai. Il y remplit les fonctions de préfet des études.— Adresse : Scolasticat de Zi-ka-wei, Shanghai, CHINE (Note de la rédaction).

religions : animisme primitif, bouddhisme, taoïsme, protestantisme... ou des divers systèmes philosophiques : confucianisme, meitisme, matérialisme moderne, etc... De plus, en Chine comme partout ailleurs, il y a différents âges, différentes classes d'hommes, différents groupes sociaux à catéchiser ; chacun demande une adaptation particulière. Et n'oublions pas qu'en Chine c'est surtout aux adultes, appartenant à ces divers groupements, qu'il faut porter la Bonne Nouvelle.

Étant donnée la complexité du problème, il nous semble préférable de limiter notre enquête à un seul point et de nous demander : Quel doit être l'enseignement catéchétique en Chine, vu la mentalité chinoise actuelle ? Ou encore : Quelle est la mentalité chinoise actuelle à laquelle la catéchèse doit être adaptée ? En agissant ainsi nous ne nions pas l'existence d'autres questions qui pareillement demandent une solution, par exemple celle de l'adaptation de l'enseignement catéchétique aux adeptes des différentes religions nettement distinctes entre elles, comme le bouddhisme, le taoïsme populaire, l'islamisme chinois, etc... ; ou encore celle de l'adaptation à une classe d'hommes plus spéciale, celle des lettrés par exemple.

Même en nous bornant à décrire, l'un après l'autre, les différents caractères de la mentalité chinoise actuelle pour mieux saisir comment la catéchèse devra s'y adapter, nous nous sentons assez embarrassé. Pour expliquer notre embarras, il suffira d'indiquer une de ses causes. La Chine a évolué depuis l'avènement de la république. De nouvelles idées ont succédé à la mentalité ancienne et traditionnelle. Mais la vieille Chine était trop enracinée dans les cœurs des Chinois pour qu'un changement du tout au tout ait été possible. On constatera donc dans les représentants d'une même génération le contraste des conceptions anciennes et des idées nouvelles. Pa Chin qui, parmi les romanciers chinois contemporains, connaît à présent la plus grande renommée, a merveilleusement dépeint ce contraste d'idées dans son roman « Chia » (La Famille). Dans le milieu familial décrit par l'auteur, nous trouvons des jeunes gens imbus des idées de la jeune Chine, s'efforçant de les faire valoir contre celles de leur frère resté fidèle, du moins extérieurement, aux traditions de ses ancêtres¹. Or ce que nous voyons ici dans une famille, est également une réalité dans toute la Chine actuelle. Nous trouverons partout des gens ayant gardé beaucoup de la Chine de l'empire et, à leurs côtés, en grand nombre, ceux qui sont travaillés par les conceptions nouvelles. Il faut donc, dans l'enseignement religieux,

1. Voir J. MONSTERLEET, S. J., *La condition humaine dans « Chia » de Pa Chin*, dans *Collectanea Commissionis Synodalis*, XV (1942), p. 378 et suiv.

tenir compte de ces deux tendances fondamentales sans en sacrifier une et sans négliger leurs multiples nuances. Il est utile de faire remarquer que le réveil national du temps de guerre et d'après-guerre a amené un certain retour à l'ancienne culture nationale basée sur les principes de Confucius. Notons aussi qu'un autre courant d'idées gagne en plusieurs endroits la jeunesse chinoise : la doctrine communiste. Ce chapitre demanderait une étude à part, dans laquelle on devrait traiter la question : Comment proposer la Bonne Nouvelle dans les milieux chinois contaminés par les idées communistes ?

Dans le présent travail nous avons en vue les deux tendances mentionnées ci-dessus et nous donnerons tout simplement quelques traits caractéristiques dont l'enseignement catéchétique en Chine ne peut guère se passer sans discrépance le catéchiste et sans entraîner de graves inconvénients pour le succès de cet enseignement. Certains de ces traits ont rapport à l'ancienne mentalité chinoise, d'autres à la moderne, mais tous sont actuels et par conséquent ont une vraie valeur.

I. LANGAGE CONCRET

Par leur culture, les Chinois sont très concrets non seulement dans leur langage, mais aussi dans leurs pensées, même s'il s'agit d'idées abstraites. C'est que leur écriture est une écriture en images. Or l'image est toujours concrète. Ainsi le caractère qui exprime l'idée de crainte est composé d'une tête de spectre, d'une griffe (de tigre) et d'un homme ; car rien n'inspire à l'homme plus de terreur que la tête d'un spectre et la griffe d'un tigre¹. Le caractère qui représente l'idée du « faux », dit « avoir deux peaux », une peau d'emprunt sur la vraie peau². L'amitié est représentée par deux mains droites (des deux amis), agissant dans le même sens et coopérant³. Il faut dire la même chose d'une foule de clichés usuels, de dictions et de proverbes. Ainsi, pour exprimer un très grand froid, le Chinois dira : « L'eau en tombant goutte à goutte se congèle aussitôt. » Le proverbe « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es » se traduira en chinois : « Qui touche du cinabre, se rougit ; qui touche de l'encre, se noircit. » Le « Tarde venientibus ossa » sera : « Le premier arrivé est roi ; le dernier arrivé est ministre » ; et

1. L. WIEGER, S. J., *Caractères chinois*, Hien-hien, 1932, p. 112.

2. *Ibidem*, p. 121.

3. *Ibidem*, p. 122.

le fameux « *De gustibus non disputatur* » se lira : « *Huile brûlante, herbes amères : chacun les aime selon son caractère.* » La nécessité de faire des efforts pour avoir du succès sera traduite par cette image : « *Sans gravir la montagne, on ne peut voir la plaine.* » La force de la concorde est dépeinte ainsi : « *Que trois hommes s'accordent, ils changeront la boue en or.* » Il sera donc très utile pour tout missionnaire en Chine, venu de l'étranger, de se familiariser avec une des nombreuses collections de dictos et proverbes chinois¹. Le héraut de la Bonne Nouvelle apprendra ainsi des tournures de phrases bien chinoises et, surtout, il commencera peu à peu à penser comme pensent les Chinois. Sans cela, la doctrine qu'il prêche risque de n'être pas comprise, ou du moins d'être difficilement assimilable.

Cette remarque nous semble être d'une très grande importance et cela pour plusieurs raisons. D'abord, la formation scolastique que le prêtre a reçue pendant les années de philosophie et de théologie, le prédispose à rester dans l'abstrait ; une réaction consciente s'impose donc, du moins dans l'enseignement du catéchisme². Cette adaptation est d'autant plus nécessaire que le génie de la langue chinoise n'est pas le même que celui des langues européennes. Enfin, il sera toujours difficile aux étrangers de rendre en chinois toutes les nuances qu'ils expriment facilement dans leur propre langue. On a souligné cette difficulté, il n'y a pas longtemps, à propos d'une traduction chinoise du catéchisme historique de W. Pichler³.

L'auteur de ces pages s'est rendu compte de l'importance qu'a pour les Chinois la manière de penser concrètement le jour où il a pu lire le journal intime d'un prêtre chinois ; il s'agissait bien là

1. Voici les principales collections de dictos et proverbes chinois : A. FABRE, M. E. P., *Film de la vie chinoise*, Hongkong, Nazareth, 1937.— J. HESSER, S. V. D., *Sprüchwörter, Phrasen und Redensarten*, Tsingtau, 1909.— A. HUBRECHT, C. M., *Dictos chinois*, Peiping, 1933.— L. M. KERVYN, C. I. C. M., *Clichés usuels de la langue mandarine*, Tientsin, 1935.— J. VAN OOST, *Dictos et proverbes des Chinois habitant la Mongolie Sud-Ouest*, T'ou-sè-wè, Shanghai, 1918.— C. PETILLON, S. J., *Allusions littéraires*, T'ou-sè-wè, Shanghai, 1909.— W. SCARBOROUGH, *A Collection of Chinese Proverbs*, Shanghai, 1875.— J. H. STEWART LOCKHART, *A Manuel of Chinese Quotations*, Hongkong, 1903.

2. On lira avec fruit sur cette question : M. GATTERER, S. J., *Katechetik*, Innsbruck, 1931, p. 332-345 ; ou JUNGMANN-GATTERER, *Theorie der geistlichen Beredsamkeit*, 4. Aufl., S. 141 f.

3. J. HOFINGER, S. J., *In via ad bonum catechismum elementarem*, dans *Catecheticon*, Tatungfu, d. 5. 1941, p. 95. L'auteur dit entre autres choses que les strophes chinoises qui remplacent les vers allemands n'expriment nullement la valeur catéchétique du texte original.

d'idées abstraites et de choses spirituelles, mais plus que la moitié de cet écrit fort intéressant était composé de comparaisons empruntées à la vie quotidienne (vie agricole, urbaine, commerciale), à la technique et à l'industrie de guerre. Évidemment le champ où ce prêtre cultivé allait chercher ses comparaisons était fort étendu. Mais quand il s'agira de paysans auxquels il faudra rompre le pain de la vraie doctrine, ce champ sera beaucoup plus restreint. C'est ainsi qu'un vieux missionnaire disait : « Toutes les expressions et les comparaisons dont je me sers pour expliquer à mes chrétiens le catéchisme ou pour prêcher, sont tirées de la culture du riz et de la vie sur les canaux ; car mes braves fidèles connaissent cela très bien. »

D'ailleurs, n'est-ce pas la méthode que Notre-Seigneur a pratiquée lui-même ? Les paraboles en fournissent une preuve évidente ; et peut-être plus encore ces courtes comparaisons d'une clarté et d'une fraîcheur frappantes qui sont parsemées dans nos évangiles synoptiques ; il suffit de lire le sermon sur la montagne¹.

On objectera peut-être que la Chine a connu au cours des siècles un nombre considérable de philosophes qui proposaient des idées abstraites dans un langage abstrait. On pourrait répondre qu'il ne serait pas très difficile de glaner chez les philosophes par-ci par-là des comparaisons bien concrètes, comme, par exemple, cette phrase de Confucius : « On peut bien enlever le chef de trois légions, mais on ne peut pas enlever à un homme particulier sa volonté résolue de faire le bien. »² Cependant, il faut convenir que, dans l'ensemble, ces écrits philosophiques sont souvent assez abstraits (bien que l'écriture reste toujours une écriture par images). Mais il faut noter aussi que ces ouvrages ne sont pas destinés à la grande masse du peuple chinois ; ils atteignent l'élite, les lettrés. Or l'enseignement catéchétique s'adresse à tous, à la grande masse non moins qu'à la classe instruite. Et on peut se demander comment une brochure de propagande communiste a pu avoir quelque succès parmi la population du Shantong ; car il n'y est question que de philosophie, de dialectique, de matérialisme et d'idéalisme. Seul quelques « slogans » étaient à la portée de tous³.

1. Mt. V, 1 — VII, 29 ; voir aussi Mt. X, 16 et suiv., XI, 7-9 et 16 et suiv. ; Mt. XII, 11 et suiv., etc...

2. *Liun iu* ou *Entretiens de Confucius et de ses disciples*, chap. 9, v. 24 ; dans l'édition de S. COUVREUR, S. J., *Les Quatre Livres* (1895), p. 171.

3. La brochure a pour titre (traduit du chinois) : « *Le matérialisme dialectique* ». Voir une analyse détaillée par H. SCHMITZ, S. V. D., *Katechismus der materialistischen Dialektik*, *Missions-Korrespondenz*, Kaomi, 10. 3. 1945, p. 53-58.

A propos des gens instruits d'aujourd'hui, plus d'un demandera sans doute : Est-il nécessaire ou du moins indiqué de présenter la doctrine chrétienne aux lettrés sous une forme spéciale, plutôt abstraite, peut-être même philosophique ? Il nous semble que cela ne s'impose nullement. Dans la catéchèse orale le langage peut être le même pour tous. S'il s'agit des lectures à fournir, on choisira de préférence des livres écrits dans une langue soignée.

Mais il est un autre point qui doit attirer notre attention :

II. RAISONNEMENT SELON LE MODE DES CHINOIS

La manière de penser et de raisonner des Orientaux n'est pas la même que celle des Occidentaux. Depuis longtemps les Chinois ont apprécié hautement la traduction de l'ouvrage ascétique *Exercitium perfectionis christianaæ* du P. A. Rodriguez, S. J. Le P. Jos. Siao, S. J., qui a fait cette version, a su donner aux idées d'un livre européen une physionomie tout à fait chinoise ; on dira que ce n'est plus une version littérale ; soit, mais c'est une œuvre authentiquement chinoise et goûtee comme telle par nos chrétiens chinois, contenant d'ailleurs les mêmes idées que l'ouvrage européen.

On a remarqué que les syllogismes, tant appréciés dans la philosophie scolastique, laissent, malgré leur logique impeccable, à peu près indifférents les Orientaux. Non pas que ceux-ci acceptent n'importe quoi sans demander le comment et le pourquoi. Eux aussi, comme les Occidentaux, exigent des preuves. Mais à moins qu'il ne s'agisse d'esprits rompus depuis longtemps aux règles de la dialectique, ces preuves doivent être autre chose que des syllogismes. Comment se présenteront-elles ? Voilà la question à laquelle il faudrait répondre. Mais cette réponse sera difficile, car jusqu'ici j'ai cherché en vain une solution nette et précise. Essayons tout de même de donner quelques indications en attendant qu'un autre entreprenne un travail de fond sur cette question qui, à mon avis, est plus importante qu'on ne le pense en général¹.

En premier lieu il convient de nommer l'*argument ex auctoritate*. « Le maître l'a dit » était dans l'ancienne Chine une preuve irréfragable. Et il en est encore ainsi maintenant pour la majorité des Chinois, quand il s'agit de Confucius. De ce fait, nous pouvons tirer

1. Il serait intéressant de voir dans quelle mesure nos anciens missionnaires en Chine, surtout le P. Mattheu Ricci, S. J., ont réussi à s'adapter à la manière chinoise de penser et de raisonner.

un double avantage pour l'enseignement chrétien. Une fois établies l'autorité de Dieu et celle du magistère infaillible de l'Église, il nous sera facile d'en appeler constamment à cette autorité. De plus, là où les maximes du grand Sage de la Chine sont d'accord avec les données de la vraie religion, il sera à propos de citer ce maître de la pensée chinoise¹.

Une autre catégorie de preuves sera fournie par des *exemples* et des *comparaisons*. De fait, si l'exemple est historique, il prouve que la chose est possible. La force de cet argument semble résider surtout dans sa forme concrète. Voici une parole de Confucius :

Je ne sais à quoi peut être bon un homme qui manque de sincérité. Comment employer une grosse voiture qui n'a pas de joug pour le bœuf, ou une petite voiture qui n'a pas de joug pour les chevaux ?²

La *question rhétorique* est aussi d'un usage fréquent. Voici quelques exemples.

Un bon voisinage est celui où règne la probité. Pourrait-on appeler sage un homme qui, ayant à choisir un lieu pour sa demeure, ne voudrait pas avoir des voisins honnêtes ?³

Celui qui offense le Ciel, où trouvera-t-il un protecteur qui lui obtienne son pardon ?⁴

Comment un homme dépourvu des vertus qui sont propres à l'homme, peut-il accomplir les cérémonies ?⁵

Quelqu'un dit à Confucius : « Maître, pourquoi ne prenez-vous aucune part au gouvernement ? » Le philosophe répondit : « Les annales ne disent-elles pas, en parlant de la piété filiale : 'Respectueux envers vos parents et bienveillant envers vos frères, vous ferez fleurir ces vertus partout sous votre gouvernement ?' Faire régner la vertu dans sa famille par son exemple, c'est aussi gouverner. Remplir une charge, est-ce la seule manière de prendre part au gouvernement ?⁶

Dans ce dernier exemple Confucius a employé un double procédé : citation d'un autorité ancienne et incontestable ; de plus l'interrogation rhétorique.

1. Récemment, le R. P. BLICK, S. V. D., a recueilli à l'usage des missionnaires les principales maximes de Confucius : *Principia moralia Confucii*, dans la revue *Apostolicum*, 13 (1942), p. 50 et suiv. — Voir aussi J. B. KAO, *La doctrine morale et politique du confucianisme* (1938).

2. CONFUCIUS, *Liun iu*, chap. 2, v. 22 (COUVREUR, p. 83).

3. *Ibidem*, ch. 4, v. 1 (COUVREUR, p. 101).

4. Commentaire d'une parole de Confucius, *loc. cit.*, chap. 3, v. 13 (COUVREUR, p. 94).

5. CONFUCIUS, *Liun iu*, chap. 3, v. 3 (COUVREUR, p. 86).

6. *Ibidem*, chap. 2, v. 11 (COUVREUR, p. 82).

Un autre raisonnement que l'on peut rencontrer fréquemment est celui que j'appellerais volontiers *l'argument par contraste*. Voici comment un prédicateur chinois exhortait les fidèles d'une manière très simple à l'amour de Dieu.

Dieu a créé le monde ; je ne peux pas l'imiter en cela, parce que je ne suis pas tout-puissant. Dieu a prédit l'avenir ; je ne peux pas l'imiter en cela, parce que je ne possède pas la science infinie de Dieu. Dieu a aimé et aime encore ; je peux bien l'imiter en cela de tout mon cœur, puisqu'il m'a donné un cœur capable d'aimer.

Voici deux autres exemples, tirés des entretiens de Confucius :

Le sage ne s'afflige pas de ce que les hommes ne le connaissent pas ; il s'afflige de ne pas connaître les hommes.¹

Tzeu koung dit : « Que faut-il penser de celui qui, étant pauvre, n'est pas flatteur ; ou qui, étant riche, n'est pas orgueilleux ? » Le maître répondit : « Il est louable ; mais celui-là l'est encore plus qui dans la pauvreté vit content, ou qui, au milieu des richesses, garde la modération. »²

On trouve enfin assez souvent une espèce de *sorite*. Voici un exemple frappant :

« Les anciens princes, pour faire briller les vertus naturelles dans le cœur de tous les hommes, s'appliquaient auparavant à bien gouverner chacun sa principauté. Pour bien gouverner leurs principautés, ils mettaient auparavant le bon ordre dans leurs familles. Pour mettre le bon ordre dans leurs familles, ils travaillaient auparavant à se perfectionner eux-mêmes. Pour se perfectionner eux-mêmes, ils réglaient auparavant les mouvements de leurs cœurs. Pour régler les mouvements de leurs cœurs, ils rendaient auparavant leur volonté parfaite. Pour rendre leur volonté parfaite, ils développaient leurs connaissances le plus possible. On développe ses connaissances en scrutant la nature des choses. — La nature des choses une fois scrutée, les connaissances atteignent leur plus haut degré. Les connaissances arrivées à leur plus haut degré, la volonté devient parfaite. La volonté étant parfaite, les mouvements du cœur sont réglés. Les mouvements du cœur étant réglés, tout l'homme est exempt de défauts. Après s'être corrigé soi-même, on établit l'ordre dans la famille. L'ordre régnant dans la famille, la principauté est bien gouvernée. La principauté étant bien gouvernée, bientôt tout l'empire jouit de la paix. »³

Donc, la prospérité de l'empire est basée en dernier lieu sur les connaissances de la nature des choses chez les gouverneurs. La

1. *Ibidaem*, chap. I, v. 16 (COUVREUR, p. 76).

2. *Ibidem*, chap. I, v. 16 (COUVREUR, p. 75 et suiv.).

3. CONFUCIUS, *Ta Hio ou La Grande Étude* (COUVREUR, p. 3-4).

conclusion d'une telle argumentation ne saurait être fausse, si chaque anneau de cette longue chaîne est solidement forgé.

III. L'UTILITÉ PRATIQUE

Montrer à nos auditeurs l'importance pratique de l'Évangile dans la vie réelle est nécessaire. Mais cela ne suffit pas. Il faut encore que la Bonne Nouvelle soit présentée sous le jour de l'utilité pour la vie. Ainsi on fera désirer cette Bonne Nouvelle pour la faire accepter de bon gré.

Les catéchumènes et nos fidèles, comme d'ailleurs la plupart des humains, envisagent souvent la religion comme toute autre chose du point de vue de son utilité. Dans n'importe quelle affaire, on se demande d'abord : est-ce utile ? Quand on n'entrevoit pas l'utilité, on n'entreprend rien ; si au contraire, on l'entrevoit, on s'y met de tout son cœur. C'est en fonction de cette mentalité qu'on a pu baptiser beaucoup de gens à l'occasion d'une guerre ou d'une famine. Dans d'autres cas, c'est un motif un peu plus élevé, mais bien encore dans l'ordre de l'intérêt personnel qui poussa à la conversion, par exemple l'espoir d'une guérison ou de la délivrance d'une possession¹. Les caractères qui signifient « bonheur » et « argent » ont pour beaucoup un attrait quasi irrésistible. La plupart du temps ce bonheur est conçu comme matériel. Ceci n'est pas étonnant : c'est le fruit du paganisme qui est diamétralement opposé au vrai Dieu dont le culte détache plutôt les hommes des biens de la terre. Si on voit cette cupidité enracinée dans l'âme payenne, on pense spontanément à la contemplation des deux étendards de S. Ignace d'après laquelle le démon excite dans les hommes une affection désordonnée pour la richesse², ou au mot de S. Paul : « C'est la racine de tous les maux que l'amour de l'argent » (*I Tim.*, VI, 10).

Du fait de cette mentalité sommes-nous en droit de conclure que la catéchèse doit envisager spécialement l'utilité pratique de la doctrine chrétienne ? Nous le croyons volontiers et cela pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, la religion catholique contient beaucoup de valeurs, avant tout spirituelles, mais aussi temporelles. Si ces valeurs s'y trouvent réellement, pourquoi ne pas les utiliser ? Dieu ne fait rien

1. Voir le récit du R. P. Joachim ZAO, dans les *Nouvelles de la mission* (de Shanghai), n. 1312 (15 mai 1945).

2. *Exercitia spiritualia S. Ignatii de Loyola* (n. 142).

sans intention ; si, par conséquent, il a attaché à la religion des profits, il veut que nous les exploitions.

Dans l'Ancien Testament, nous voyons que Dieu faisait souvent valoir une félicité terrestre, apanage de la fidélité dans le service de Dieu et en même temps présage du bonheur céleste.

J'ai été jeune, me voilà vieux, et je n'ai point vu le juste abandonné, ni sa postérité mendiant son pain (*Ps. XXXV, 25*).

Au peuple choisi tout entier Yahweh dit : « Si vous écoutez ces ordonnances, si vous les gardez et les mettez en pratique, en retour Yahweh, ton Dieu, gardera envers toi l'alliance et la miséricorde qu'il a jurées à tes pères » (*Deut., VII, 12*), et aussitôt suit une longue énumération de bienfaits temporels (v. 13-25).

Dans le Nouveau Testament, il est vrai, la félicité céleste occupe la première place, mais c'est tout de même une félicité personnelle et individuelle. Pensons aux béatitudes (MAT., V, 3-10) qui sont pour ainsi dire la grande charte de Notre-Seigneur. « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux » (MAT., V, 12). Jésus demande pour lui-même une récompense : « Père, glorifiez-moi auprès de vous de la gloire que j'avais auprès de vous avant que le monde fût » (JEAN, XVII, 5). S. Paul lui aussi se console en pensant à la couronne de justice que lui donnera le Seigneur, le juste juge (*II Tim., IV, 8*). La perte de l'âme ne saurait être compensée par le gain du monde entier (MAT., XVI, 26) ; au contraire celui qui perdra sa vie temporelle à cause du Christ gagnera la vie éternelle (MAT., X, 39). La foi elle-même et la grâce sont comparées à un trésor enfoui dans un champ ou à une perle de grand prix ; quand on a découvert ces biens qui dépassent les richesses de la terre, on vend tout pour les obtenir (MAT., XIII, 44-46). La félicité du ciel elle-même est décrite sous forme d'un festin (MAT., XXII, 11 et suiv.).

Chose plus remarquable encore. Notre-Seigneur entra souvent chez ses auditeurs par une porte matérielle pour les conduire ensuite à des réalités spirituelles. Il guérit d'abord le paralytique à la piscine de Béthesda ; un peu plus tard seulement il lui dit : « Ne pèche plus » ; et notez les mots qui suivent « de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire » (JEAN, V, 14). L'aveugle-né lui aussi est amené à la foi après sa guérison (JEAN, IX, 35-38). Pour rendre plus acceptable le grand mystère de l'Eucharistie, Notre-Seigneur prépara ses auditeurs par le miracle de la multiplication des pains (JEAN, VI, 1-14).

A dessein je me suis arrêté un peu plus longuement à ces considérations. Car quelquefois on juge trop sévèrement les missionnaires

qui, faute de mieux, entrent aussi par la porte matérielle, pour conduire ensuite ceux auxquels ils ont affaire sur un terrain plus élevé. Il y a plus d'un an, un missionnaire de la brousse écrivait :

Au cours des années j'ai essayé beaucoup de moyens pour gagner les hommes à la vraie foi : en parcourant mon district sur ma motocyclette j'ai excité la curiosité des payens et j'en ai profité pour leur parler de religion ; j'ai prêché sur les rues et les places des villes et des villages ; j'ai invité les nobles et les anciens à ma résidence pour un thé et je leur ai expliqué le but de notre venue en Chine. J'ai profité des processions et des fêtes spéciales pour haranguer la foule. Mais les vraies conversions que j'ai obtenues, sont dues aux trois moyens suivants : aux aides-missionnaires zélés, intègres et en même temps profondément pieux ; au soin donné aux malades suivi des conversations privées ; à des œuvres de charité commencées et entretenues temporairement à l'occasion d'une famine, de la guerre, etc...

Qu'il me soit permis de citer aussi la judicieuse remarque que le même correspondant ajoutait à son récit :

Se séparer du paganisme et embrasser le christianisme avec toutes ses conséquences signifie pour le payen une telle rupture douloureuse et un tel changement profond intérieur et extérieur et exige de lui un tel courage que seulement des biens tangibles sont capables d'obtenir de lui le premier pas décisif. Le ciel et l'enfer et d'autres valeurs d'ordre surnaturel sont encore trop loin de lui ; elles entreront en jeu, mais au fur et à mesure où progressera l'instruction catéchétique¹.

A vrai dire, ces valeurs religieuses sont nécessaires, car, au moment du baptême, l'intention doit être dûment purifiée. Voilà pourquoi un autre missionnaire écrit :

Notre enseignement doit avoir pour but de créer des valeurs religieuses chez nos catéchumènes et nos fidèles. La connaissance de la doctrine chrétienne est nécessaire ; mais il faut en même temps montrer la valeur religieuse des différentes vérités pour les faire aimer. L'acte de foi embrasse tout l'homme. C'est l'homme entier qui se livre à Dieu dans l'acte de foi ; cela n'est pas possible si l'on n'estime pas et n'aime pas l'ensemble des vérités révélées².

La question se posera donc : Comment montrer à ceux que l'on catéchise ces valeurs ? Ce sera relativement facile quand il s'agira de la morale chrétienne. Les commandements de Dieu eux-mêmes sont une manifestation du divin amour pour nous et ils

1. Correspondance privée (16 avril 1945).

2. Correspondance privée (15 avril 1945).

visent à notre félicité non seulement céleste mais aussi terrestre. Combien agréable et heureuse serait notre vie, si tout le monde observait, par exemple, le cinquième, le septième et le huitième commandement ? Le décalogue est une loi d'amour¹. A cause de leur connexion avec la vie quotidienne, les commandements ont aussi une vraie utilité pour cette vie ; car ils protègent les vies et les santés des individus ; ils assurent l'ordre et la paix, soit dans les familles, soit dans les sociétés plus étendues ; ils sont le gage d'une saine postérité et de la prospérité des individus ou des peuples entiers. « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés dans le pays que Yahweh, ton Dieu, te donne » (*Ex.*, XX, 12).

A propos du décalogue, il faut noter que l'énoncé des commandements est le plus souvent négatif, mais que chacun d'eux a une valeur positive. Il sera donc avantageux de les expliquer d'abord sous leur aspect positif pour mieux faire valoir l'utilité réelle de chaque précepte ; il ne sera pas difficile ensuite de déduire ce qui est défendu dans chaque commandement. Nos catéchismes en Chine s'attachent trop à la forme négative ; ainsi, par exemple, pour le premier commandement il y a quatre questions sur ce qui est défendu et une seulement sur ce qu'il faut faire ; dans le cinquième commandement, la proportion est de trois à une, dans le huitième de six à une. Les valeurs des vérités d'ordre plutôt dogmatique sont surtout spirituelles. Ici, il faudrait montrer tout ce qu'il y a de beau, de consolant, de grand, de joyeux dans le dogme catholique. Le R.P. Hofinger, S. J., groupe ses trente instructions² sous deux chefs : l'amour éternel de la Trinité pour nous (Dieu Créateur, le Christ Sauveur, l'Esprit Vivificateur et Consommateur) et notre réponse inspirée par l'amour pour Dieu. En effet, dans la création, apparaissent la grandeur et la bonté de Dieu ; dans notre élévation surnaturelle, cette bonté se manifeste dans un ordre plus merveilleux de sorte que nous sommes adoptés par Dieu comme ses fils.

Ainsi ces considérations dogmatiques auront comme résultat de faire agir nos chrétiens par amour pour Dieu et non seulement par crainte ou par amour intéressé, bien que ces motifs ne doivent pas être rejetés.

1. Voir H. VAN BOVEN, C. I. C. M., *Le décalogue, divine loi d'amour*, dans *Catecheticum*, Tatungfu, I (1941), fasc. 2, p. 62-70.

2. J. B. HOFINGER, S. J., *Nuntius noster*, seu *Themata principalia praedicationis christiana*, Kinghsien, 1946.

IV. LE PRINCIPE DU RESPECT

La politesse chinoise est proverbiale. Les relations entre les hommes de différentes classes, entre parents et amis, dans la vie privée et dans la vie sociale, sont réglées par une foule de rites et de cérémonies minutieuses. Pendant quelque temps la révolution semblait ébranler la vieille tradition ; mais celle-ci s'est maintenue dans la campagne et en partie aussi dans les villes. Un adversaire plus sérieux est le communisme. Mais aussi longtemps que sa victoire n'est pas assurée, il faut compter avec le principe du respect, manifestation extérieure de respect qui suppose une attitude intérieure déjà existante. Et ce respect est souvent profondément sincère. Dans l'homme déchu, l'observation du rituel peut couvrir bien des sentiments peu charitables ; mais conclure de là que c'est le cas quasi ordinaire chez les Chinois, serait méconnaître une belle qualité de la vieille Chine. Toutefois il faut veiller à ce que les formules qui sont apprises par cœur, soient récitées non mécaniquement, mais avec réflexion. Il sera bon de faire pratiquer la prière spontanée et personnelle : qu'ils apprennent à dire au bon Dieu ce qu'ils ont dans le cœur.

Pourquoi ne pas faire usage de ce principe dans la catéchèse ? Le Dieu vivant n'est-il pas l'Être le plus grand, d'une majesté infinie, absolument indépendant, le Maître suprême, au-dessus de toute créature ? S'il en est ainsi, il faut lui témoigner plus de respect intérieur et extérieur qu'à n'importe quel homme.

Les applications pratiques ne manqueront pas : Dieu est un. Donc lui seul mérite un respect suprême ; donc les superstitions n'ont pas de raison d'être. Elles seraient des injures faites au vrai Dieu. Ce respect que nous témoignons à Dieu doit avoir sa racine dans notre cœur, sinon, nous serions des hypocrites qui voudraient tromper Dieu, qui en réalité ne peut pas être trompé, lui qui pèse les cœurs (*Prov.*, XXIV, 12) et qui est leur véritable scrutateur (*Sag.*, I, 6).

Ce respect peut s'appliquer aussi aux choses divines : au culte, aux sacrements, aux sacramentaux, aux saintes images, à l'Écriture Sainte, aux prêtres et aux religieux ; aux Supérieurs qui tiennent la place de Dieu, et au prochain qui est destiné à être un temple vivifié du Dieu vivant. Ce même principe peut aider les chrétiens à bien faire le signe de la croix et la génuflexion, à prendre de l'eau bénite avec dévotion, à s'approcher religieusement des sacrements, etc...

Ce même respect pour Dieu sera un motif efficace d'observer les

commandements ; car ceux-ci sont l'expression de la volonté de Dieu. Si notre respect pour Dieu est sincère, nous observerons aussi ses préceptes.

V. LE PRINCIPE DE LA PIÉTÉ

Un autre principe profondément enraciné dans la vie chinoise est celui de la piété, surtout sous la forme de la piété filiale. Elle se manifeste avant tout à l'intérieur de la famille par des sentiments d'affection, d'amour, de respect, de soumission, de concorde, de coopération, etc... Voici un exemple entre mille autres. Une vieille femme était morte dans un asile de pauvres après avoir reçu, quelque temps avant, le baptême. Sa fille, pauvre elle aussi et payenne, vint trouver le Père Aumônier à plusieurs reprises et lui offrit les honoraires d'une vingtaine de messes à dire pour la défunte. Cette démarche, pensait-elle, devait certainement plaire à sa mère morte en chrétienne. Ce trait est inexplicable sans la conception de la piété filiale.

Or il est évident que ce principe sera très fructueux s'il est appliqué sur le terrain religieux. D'abord, nous sommes fils de Dieu par adoption et nous prions en toute vérité : « Notre Père qui êtes aux cieux » (MAT., VI, 9). Donc nous devons nourrir en nous tous les sentiments qui sont une manifestation de la piété filiale, parmi lesquels se trouve aussi l'amour. En vertu de cette piété filiale, le chrétien aimera converser avec Dieu dans la prière et aussi dans le silence de son cœur, quand il est seul, en tête-à-tête avec son Dieu. En réalité, le chrétien n'est pas le fils unique du Père céleste. Avec lui, des hommes innombrables appartiennent à la grande famille. Il est lié avec eux tous par la même piété filiale, il les embrassera tous dans un même esprit d'amour, de respect, de concorde et de collaboration.

VI. VÉRITÉ ABSOLUE ET PRÉCISION

Pour être complet, il nous faut relever dans la physionomie du Chinois un trait qui ne saurait être négligé dans la catéchèse sans de graves inconvénients.

On trouve chez beaucoup de catéchumènes une certaine horreur de l'absolu, de la vérité exclusive, de la précision. Non pas que le Chinois soit incapable de vaquer aux sciences précises, les mathématiques par exemple. Mais quand il s'agit de l'ordre moral ou

abstrait, où il y a un ensemble de vérités pratiques et de croyances spéculatives, il n'aime pas l'exclusivisme et admet facilement une certaine fusion de différents systèmes religieux.

On a coutume de parler de trois religions principales en Chine : confucianisme, bouddhisme, taoïsme. Mais on serait bien embarrassé si l'on devait préciser combien de Chinois sont confucianistes, combien bouddhistes et combien taoïstes. C'est que la plupart des Chinois ont quelque chose de ces trois religions. Celles-ci sont entre elles assez différentes, mais cela ne suffit pas pour dire qu'une d'elles soit fausse ou mauvaise. C'est que la vérité est quelque chose de relatif.

Il va de soi que cette manière de voir est incompatible avec la foi unique qui embrasse la vraie religion. Cette vérité est une, immuable, absolue, également vraie pour tous et pour toujours. Elle est en même temps très précise et dans ses vérités spéculatives et dans ses prescriptions morales.

Il est donc nécessaire d'insister sur l'exclusivisme de notre religion et sur l'impossibilité d'un compromis sur ce terrain. Il ne suffit pas d'obtenir des catéchumènes et de nos fidèles l'aveu, que la religion catholique est bonne (cela sera souvent facile) ; il faut encore qu'ils aient dans l'intime de leur âme la conviction que cette religion est la seule vraie et qu'en dehors de l'Église il n'y a pas de salut possible. Il faut en outre préciser la portée de chaque commandement, par exemple qu'il n'est pas permis de faire dire une messe pour obtenir la guérison d'un malade et d'inviter en même temps un bonze bouddhiste pour dire des prières dans le même but.

Est-ce possible d'obtenir tout cela ? Sans doute. Nos glorieux martyrs chinois avaient bien l'idée de l'*Extra Ecclesiam nulla salus*. Et d'innombrables catholiques chinois ont en horreur les superstitions ; ils ont donc su accepter la vérité absolue. Si l'on me demande, comment un tel résultat peut être obtenu, je répondrai : par la tradition chrétienne ou par une éducation lente mais persévérente. Là où on a affaire à de vieux chrétiens, la chose est facile : cette foi intransigeante est transmise comme un patrimoine précieux de génération en génération. Quand il s'agit des catéchumènes ou des néophytes, il faut souvent revenir sur la même idée jusqu'à ce qu'elle soit admise de bon cœur. Le Père A. Smarzly, S. V. D., propose de donner aux catéchumènes une grande idée de Dieu, en qui seul on peut trouver le vrai bonheur¹. Cela me semble très exact. Mais il

1. A. SMARZLY, S. V. D., *Unterricht im Katechumenat*, dans *Missions Korrespondenz*, Kaomi (l. 6. 1944), p. 157 et suiv. — A peu près le même travail a été publié dans les *Coll. Comm. Syn.*, XIV (1941), p. 486 et suiv.

faut revenir souvent sur cette idée et l'illustrer de différentes manières.

VII. L'AMOUR DE LA PATRIE

Jusqu'ici nous avons considéré la Chine de la vieille tradition. Mais la Chine a évolué. On a essayé de remplacer les conceptions millénaires par de nouveaux courants d'idées. Le succès a été assez inégal. Toutefois, il y a certaines tendances qui sont plus accusées et d'une généralité telle qu'il en faut tenir compte.

En premier lieu, il convient de signaler l'amour du Chinois pour sa propre nation et pour son pays. La Chine a pris conscience de sa grandeur et de son droit d'être traitée sur pied d'égalité avec les autres nations. La victoire finale a renforcé cette conscience. Dès lors la Chine veut jouir d'une indépendance complète. Cela est naturel. Mais la question se pose : quelle sera la place de la religion catholique dans cette Chine nouvelle ?

Qu'il y ait là un problème, personne ne peut le nier. Le christianisme n'est pas né en Chine ; il n'y a pénétré que relativement tard. En ce sens on peut dire que le christianisme pour les Chinois est une religion étrangère, comme le fut par exemple le bouddhisme à ses débuts. De plus, le catholicisme est une religion, dont les principes moraux et les vérités spéculatives ne changent pas et ne changeront jamais. Sa physionomie extérieure et ses apparences ne sont probablement pas telles qu'elles auraient été, s'il était né en Chine. Sa langue officielle n'est pas le chinois, mais une langue occidentale, d'ailleurs morte déjà. Le chef de l'Église catholique auquel tous les catholiques chinois doivent obéir est le Pape qui réside à Rome, donc en ce sens un étranger.

J'ai dit que le bouddhisme à ses débuts avait lui aussi été considéré comme une religion étrangère, n'ayant pas eu son origine en Chine, mais ce n'est plus vrai actuellement. Pourquoi ? Parce qu'il a su s'adapter extérieurement et changer même sa nature et sa structure interne. Le bouddhisme chinois n'est plus le bouddhisme de Gautama Bouddha. La littérature bouddhique en Chine est entièrement chinoise. Le culte dans les pagodes et les cérémonies pour les défunt ont bien un caractère chinois authentique¹.

1. Voir sur ce point, par exemple, E. V. ZENKER, *Histoire de la philosophie chinoise*, 1932, p. 516 et suiv. — H. DORRÉ, S. J., *Recherches sur les superstitions en Chine*, t. XVI (1934), p. 28 et suiv. — Une preuve évidente de ce changement est l'amidisme, forme du bouddhisme assez répandue en Chine et qui a eu des répercussions même sur les autres brancives du bouddhisme chinois ; voir L. WIEGER, S. J., *Amidisme chinois et japonais*, 1928.

Comment donc faire accepter le catholicisme, importé du dehors, sans en sacrifier un seul iota ou un seul trait ?

D'abord, on insistera sur le caractère universel de la religion du Christ. Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, Dieu de tous les hommes sans exception. Il y a un seul Médiateur et Rédempteur du genre humain : le Christ Jésus. La religion chrétienne vient du vrai Dieu et de son Envoyé. Elle est destinée à tous les peuples. « *Allez, enseignez toutes les nations... leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé* » (MAT., XXVIII, 19). « *Il en viendra de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi, et ils prendront place au banquet dans le royaume de Dieu* » (Luc, XIII, 29). Dieu « *veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité* » (I Tim., II, 4). Puisque le christianisme est destiné à tous, il est aussi adapté à tous et il est par sa nature supranational.

Par conséquent, il laissera à chaque nation sa physionomie, son caractère, tout ce qui est bon et capable d'être élevé à un ordre supérieur. Personne ne doit donc craindre que la vraie religion n'empêtre sur les droits d'une nation. De fait, l'histoire nous montre que l'Église n'a pas effacé la diversité des peuples et des races qui sont entrés dans son sein, bien qu'elle se soit efforcée toujours de les maintenir dans une bonne entente.

Après l'avènement de la république, on a souvent objecté le prétendu impérialisme de la religion chrétienne en Chine¹. Cette objection n'est plus guère actuelle. Il serait d'ailleurs facile de répondre par les prescriptions des Souverains Pontifes qui interdisaient toujours aux missionnaires catholiques toute ingérence et activité politiques².

Il va de soi qu'une adaptation à la mentalité chinoise dans la mesure du possible est à souhaiter : c'est justement l'objet de notre enquête. Mais il est clair qu'il y a une adaptation possible qui dépasse les cadres de notre étude. Ainsi, par exemple, la langue chinoise pourrait prendre une place plus considérable dans l'administration des sacramentaux et dans les cérémonies accessoires de certains sacrements (baptême, onction des malades). Pour quelques sacramentaux (eau bénite, cierges bénits) nous avons déjà les prières en chinois³.

1. Voir, par exemple, l'ouvrage chinois *Sur les trois espèces d'invasion de l'impérialisme en Chine*, notamment p. 168 et suiv.

2. BENOÎT XV, Enc. *Maximum illud* (30 novembre 1919) ; PIE XI, Enc. *Rerum Ecclesiae* (28 février 1926).

3. Voir quelques notes sur le problème de l'adaptation liturgique dans la *Revue pratique d'Apologétique*, LXIV (1937), 1, p. 122 et suiv. — Pour l'adaptation de

Il serait utile que les missionnaires venus de l'étranger connaissent davantage l'histoire de la Chine et le folklore chinois. Le catéchiste aurait ainsi en main un moyen facile d'illustrer certaines vérités d'ordre surtout moral ; il serait mieux compris et accepté avec plus de bienveillance. Le seul danger qui pourrait surgir serait une confusion fâcheuse, à savoir que les « catéchisés » croient naïvement que les vérités prêchées par le christianisme se trouvent déjà dans l'ancienne Chine. Plus haut j'ai déjà signalé cette méprise. Mais tout dépendra de la présentation des choses. Un catéchiste averti saura distinguer nettement vérité et illustration.

S'il s'agit d'expliquer le catéchisme aux fidèles, il faut utiliser largement l'histoire de l'Église en Chine, notamment employer des exemples tirés de la vie de nos nombreux martyrs chinois.

VIII. POUR FORMER DE BONS CITOYENS CHINOIS

Déjà avant la guerre le besoin s'est fait sentir de construire une Chine nouvelle au bons sens du mot. Ce désir a trouvé son expression dans le mouvement de « la vie nouvelle ». L'idée d'une reconstruction nationale fut exprimée par le Généralissime Chiang Kai-shek lui-même le 18 mars 1939 devant les missionnaires catholiques et autres qu'il avait mandés à sa résidence privée à Chungking. Il disait : « *Le christianisme seul peut donner une aide effective pour l'exécution de ces projets de réforme (nationale) ; car il est la seule force nécessaire pour la restauration de l'individu, de la famille et de la société comme un tout.* » A Noël 1945, le Généralissime répétait encore la même idée : « *Nous devons travailler ensemble dans une union de tous pour le renouveau de notre pays, conformément à la doctrine du Christ.* »¹

Ce désir d'un renouveau moral se fait sentir de plus en plus en Chine, surtout en face du péril communiste. Or il est évident que le christianisme est appelé à jouer un rôle unique dans cette reconstruction morale. Car la morale catholique montre la voie qui seule puisse conduire à une vie nationale pleine de justice.

l'art chrétien on peut consulter Mgr C. COSTANTINI, *Mobilier et ornements d'églises en pays de mission*, dans *Coll. Comm. Syn.*, Pékin, VIII (1935), p. 422-430. — A. VATH, S. J., *De artificio christianismi ornatu*, dans *Coll. Comm. Syn.*, VI (1933), p. 128-144. — *L'art chrétien chinois* : série d'articles, dans les *Coll. Comm. Syn.*, V (1932), p. 403-524 avec de nombreuses gravures. — Sur un autre terrain, voir H. BERNARD, S. J., *L'attitude du P. Matthieu Ricci en face des coutumes et rites chinois*, dans *Recherches de Science Religieuse*, XXVIII (1938), p. 31-47.

1. Son Excellence Mgr M. ZANIN, *Message of peace* (15 août 1945).

Le catéchiste soulignera donc à maintes reprises que la religion catholique est capable de former des hommes intègres qui, dans leur vie privée et sociale, fassent leur devoir sans s'en laisser détourner. On montrera comment des hommes compétents reconnaissent cette force inhérente au christianisme, si toutefois celui-ci est accepté et vécu intégralement¹. On citera, à l'appui de cet enseignement, des grands hommes qui furent à la fois vrais patriotes et excellents catholiques (par exemple, M. Paul Siu Koang-k'i et, à notre époque, M. Loh Pa-hong).

Ces quelques remarques prouvent aussi que le christianisme n'est nullement opposé à une éducation patriotique et à la prospérité du peuple chinois. Au contraire, si la Chine veut devenir grande et puissante, elle aura besoin de la religion du Christ et de l'Église catholique. Et chaque instruction catéchétique apportera une petite pierre à la construction d'une Chine unie et forte telle que nous tous la souhaitons de tout notre cœur.

CATECHISM FACE TO FACE WITH CHINESE MENTALITY

The adaptation of catechetical methods is a special case of adaptation to which every missionary, following the example of Our Lord and the disciples, must resign himself.

The problem of catechetical adaptation in China is too vast to be treated exhaustively here. Since we are obliged to limit the extent of our inquiry we shall concentrate on answering this important question : What should catechetical instruction be in China, in view of the present attitude of the Chinese ?

In this attitude we can see, at once, tendencies which, in spite of the revolution and the war, have persisted, if not in the whole of China, at least in a great part of it. The awakening of the national consciousness during war time and the post war period has even brought about a certain return to the old national culture, based on the principles of Confucius. Nevertheless, the Chinese are concerned with new ideals and these too must be taken into account.

The Chinese use a very concrete language and give their thoughts concrete form. This is due in part to the fact that their writing is picture writing,

1. Il sera utile d'avoir sous la main une collection des témoignages chinois favorables au christianisme ; voir, par exemple, P. D'ELIA, S. J., *Dr. Sun Yat-sens attitude towards Christianity*, dans les *Coll. Comm. Syn.*, IV (1931), p. 92-106. — D'autres témoignages peuvent être trouvés dans les *Renseignements du Bureau Sino-logique*, par exemple, n. 141, 142, 170, 237, 238-3, 243-3, 258, 259, etc...

and therefore always concrete : everything is very concrete, their idioms, their maxims, their proverbs. If they wish to express the need to labour for success they say : « If you don't scale the mountain you cannot see the plain. » To show the power of concord they declare : « Three men who agree can change mud into gold. » It will be said that the works of several philosophers are fairly abstract. That is true, but those works were written for an élite. Our catechetical teaching which is meant for *all* the Chinese must be extremely concrete.

That is no easy task for a missionary whose whole scholastic training makes him inclined to deal only with the abstract, and who, owing to Western culture, can hardly understand the spirit peculiar to the Chinese language.

The Chinaman has his own style ; he has *also his own method of reasoning*. He rarely yields to rigorous syllogisms ; on the other hand, *argument based on authority* impresses him profoundly and he is easily convinced by *examples* and *comparisons*. He will agree willingly to a proposition put in the form of a rhetorical question : « Where will he who offends God find a protector to win his pardon for him ? » He likes *contrasts*.

The strength of argument based on authority should be remembered especially. Once the authority of God and the infallibility and the teaching mission of the Church have been established we can appeal constantly to them. There is nothing to prevent one from quoting Confucius when his teaching is in agreement with that of the Gospels.

There is another Chinese trait which is also common to the majority of men : the desire to discover the *practical usefulness of religion*. Some conversions have been due to the distribution of food to starving peoples, others have been made easier by the hope of obtaining a cure, by the attraction of happiness... Catholicism has many values, mainly spiritual, but it has also temporal values. The reader of the Gospels will not be shocked that the appreciation of the latter should have led souls to the former. Nevertheless, a utilitarian deviation is always to be feared. That is why it is necessary to show that religion is valuable in itself ; in other words *religious values* must be proved. The Chinese will understand fairly quickly that Christian *morality* has its value especially if the positive aspect of the commandments is made clear. Where *dogma* is concerned, this is evidently harder. An experienced missionary advises that it should be shown as a step taken by God in His love for man to which man's human love for God responds.

In any case, the Chinese possess qualities which will help them to practise the religion they have been taught to appreciate. Firstly, they possess a strongly developed sense of *respect*. Chinese courtesy is proverbial, often it is quite sincere. If formality is set aside and this courtesy colours the relationship between God and man it will prove a safeguard against superstitions which are breaches of respect to the one true God. It will also be a stimulus to obedience to the orders of the Most High and a counsellor of tactful charity.

Piety, especially *filial piety*, is deeply rooted in the Chinese and predisposes them to behave like true sons of God and brothers of all mankind.

The religious history of China explains another Chinese characteristic. Several religions co-exist in China and all Chinese borrow something from everyone of them. Consequently *they are astounded at the exclusiveness of Catholicism*. Catechumens find it difficult to accept this but Christians of long standing do so easily.

That is a brief account of the fundamental, inherited characteristics of the Chinese soul, and of the methods of approach they suggest.

Nowadays China has become more clearly *conscious of her greatness and of her right to stand on an equal footing with other nations*. Consequently, as is natural, she wants to be *completely independent*. But then the question arises : what part will Catholicism play in the new China ?

Catholicism is of foreign origin. It will be said that Buddhism also is an imported religion. That is quite true, but Chinese Buddhism has evolved so much that it has lost its foreign character. Therefore the problem of making foreign imported Catholicism acceptable, without sacrificing a jot or tittle of its essence, remains unsolved.

There is, it seems, only one way of doing this, and that is by emphasising the universal character of Christ's religion. For all men there is but one God, one divine Messias, one Church to further His work. Christianity is meant for all, therefore is suitable for all. History furnishes ample proof of that.

That does not mean that the adaptation of Christianity to the Chinese mind may not be developed further, particularly in Liturgy. To do so, the priest must be conversant with the History of China, especially with the History of the Chinese Church and Chinese folklore. But adaptation must not run wild and give grounds for the belief that the message of the Gospel was already contained in ancient writings.

In such circumstances it is necessary to train Christians who are also *good Chinese citizens*. Christianity will play an important part in national reconstruction. That is what General Chiang Kai-Shek and what we ourselves hope will come to pass. To make this wish become a reality we must see to it that we set up as models for the faithful, great Christians who have shown themselves to be ardent, enlightened patriots : Paul Siu Koang-k'i, Loh Pa-hong.

Catholic Education in England

by A. C. F. BEALES

*Lecturer in Education, University of London, King's College
Hon. Secretary, Sword of the Spirit¹*

INTRODUCTION

It is still too little realised how strongly the tradition of education in England throughout the centuries has been « religious ». Even the late Minister of Education himself, in rejecting a plea for State support for the teaching of distinctively Catholic or Anglican doctrine in the country's schools at large, took his stand on the practice of the last eighty years, in which the State has not given such support, to the exclusion of the long centuries during which there were no State schools at all and only « religious » bodies at work in the field of education. But the secular tradition of the last eighty years is what is in the ascendant in England today ; and that fact provides both the challenge and the great opportunity for the Catholic schools of the future.

In England and Wales today, out of a total of some twenty thousand primary schools, 1252 are Catholic schools (1938 figures). Of 532 secondary schools on the « Grant List », 130 are Catholic. The Church has, moreover, 300 Convent schools ; 38 schools administered under the Poor Law ; 10 Industrial Schools ; and 12 « Special » schools for those unfortunates who used to be called physical or mental « defectives ». Forty years ago,

1. Mr. A. C. F. BEALES is 41 years old. — Received into the Church, 25th May, 1935. — M. A. London (1927). — Lecturer on Education, University of London. — Member, Council of the Historical Association of Great Britain, Council of the Catholic Teacher's Guild. — Plays an important part in the *Sword of the Spirit* movement, of which he is now the Hon. Secretary. — Mr. BEALES follows with interest the cultural development of other countries ; he is well known on the continent, which he visits often. — We mention among his publications : *The History of Peace : a Short Account of the Organised Movements for International Peace* (Bell, 1931). — *A Guide to the Teaching of History in Schools* (University of London Press, 1937). — *The Catholic Church and International Order* (Penguin Books, Ltd., 1941 and 1943). — Address : 8, Carlton Drive, Putney, London, S. W. 15, ENGLAND (Editor's note).

one British child out of every twenty-two of school age was a Catholic. Today, one out of every fourteen.

Now, all this has happened in little over a century-and-a-half. For the Catholic educational system of medieval England was swept away by the changes brought about by the Reformation, and only in the eighteenth century was a new beginning made, as part of the dawn of that Catholic revival which has become known as « the second spring » (deuxième printemps).

I. HISTORICAL SKETCH OF EDUCATION IN GREAT BRITAIN

From the founding of the first English school (St. Augustine's at Canterbury in 598) to the Dissolution of the Monastic Schools by Henry VIII (in 1536-39), England was receiving a Christian education through the Grammar Schools and Guild and Chantry and Hospital Schools ; through the two Universities of Oxford and Cambridge ; and through the parish-schools run by the local clergy. It was possible for the humblest boy to rise to the highest offices in public affairs, on what modern generations have called the « educational ladder ». On the other hand, it was not easy to fall a victim to our modern craze for specialisation, as the medieval curriculum of the *trivium* and *quadrivium* was not by any means specialist. Catholic education was truly vocational.

But from 1500 to 1800 the picture was completely changed. A heavy code of « Penal Laws » contrived to tax the Catholic body almost out of existence ; to make it impossible for a Catholic to start a school or become a teacher ; to drive English Catholic education overseas, to the new Colleges founded at Douai and St. Omers on the Continent. By 1750 there were only 50,000 Catholics in the South of England. Public education went on — but in Universities that gradually became slothful, Grammar Schools that confined themselves more completely than ever to Latin Grammar, Charity Schools for the poor, Sunday Schools run by pioneers among the Protestants, amid the indifference of the State itself to the educational needs of the 18th century masses.

The Catholic Emancipation Act of 1829 at last removed the legal restrictions on Catholic schools and schoolmasters. Even a generation before this, however, the revival had begun. Our earliest traceable Catholic Charity School dates from 1764 : 25 years before the first Relief Act. By the end of the century there were at least ten of them, mostly in London — tiny schools for the children of the

Catholic poor, financed literally by subscriptions of a penny a week and by the proceeds of « Charity Sermons » preached in the chapels of the foreign Embassies in London (the only Catholic chapels licensed by law to exist).

It was the effects of the French Revolution that finally changed the national attitude towards the Catholic minority. The exiled Colleges returned from the Low Countries in and after 1792 — to establish themselves at Stonyhurst (Jesuits), Downside (Benedictines) and other places. French refugee clergy came with them, and sought a living by teaching the pauper Catholic children in London and other large towns. Chapels and schools multiplied. The first signs of a Catholic periodical literature appeared soon after 1800. By 1829, when Parliament repealed the Penal Laws, the « second spring » was unmistakable.

The colossal task of not only educating the Catholic children but clothing and apprenticing them as well, was handled after 1815 by the Associated Catholic Charities, an unofficial body of philanthropists. The fact that it was a private association meant that, when the State at last made its first offer of help from public funds for educational purposes (in 1833), only the Anglican and Free Churches' parallel associations, which *were* official bodies, could benefit from the new grants. In 1847, therefore, the Catholic Vicars Apostolic (for the Hierarchy had not yet been restored) recognised the Catholic Charities as their *official* agent, under the name of the Catholic Poor School Committee. And it is this body, whose roots go back to about 1750, that is our reorganised Catholic Education Council of today.

Progress from 1833 onwards was deep and swift. The Oxford Movement brought many influential converts into the Church; the Irish Famines of the « forties » added (by immigration) to the ranks of the uneducated Catholic poor: the great Catholic landowner, Charles Weld, broached as early as 1838 a plan for a *national system* of Catholic schools; the Irish Christian Brothers sent squadrons of teachers to England; the Brothers of the Christian Schools sent others from France after 1850. Ten years later, there were over 250 Catholic primary schools receiving grants from the State.

At the same time, Catholic secondary education was developing. Here the pace was slower, for lack of trained teachers. The first (and still the only) Catholic Training College (*École normale*) for men was started at Hammersmith in 1850 (subsequently removed to Strawberry Hill, Middlesex); and the first one for women at Liverpool six years later. The teachers whom these institutions trained began their work on the teaching methods of the Christian

Brothers and the secular British pioneers Joseph Lancaster and Andrew Bell. And the children's elementary studies were harnessed to the Catechism and religious instruction throughout the week.

Higher education, meanwhile, was the preserve of the returned Colleges. It was here that the trained Catholic élite could best hope to gain its entry into public life. But for a very long time, indeed until almost the present generation, educated British Catholics were rather loth to launch out with a *positive* influence. The long ages of persecution had produced a habit of mind that looked inwards rather than outwards ; the Catholic body was too introverted. Legally, the necessity for this has passed with the repeal of the penal laws. Psychologically, it lived on. A stream of Catholic influence in the learned professions was still lacking. It is in this direction more than any other, perhaps, that the work of one particular man — Thomas William Allies, Secretary of the Catholic Poor School Committee — made itself felt. Allies insisted, to the teachers, the Bishops and the Pope himself, that Christian citizens have a positive contribution to make to the national life, and that no impediment existed any longer. He looked forward to a Catholic *university* in England. If it were true, he said, that the national life of Liberal England was « outside the Church », the fault was partly that of the Church for allowing it to *remain true*¹.

That has been one main line of development in English Catholic education since Allies' day. The other line has been the uneasy consolidation of the Catholic schools as part of the national system at large, on a basis unequal and insecure. We can look at these two developments in turn.

The national position, legal and financial, of the Catholic schools, is now at last clear for some years to come, as a result of the Education Act of 1944.

II. THE UNEASY CONSOLIDATION OF THE CATHOLIC SCHOOLS AS PART OF THE NATIONAL SYSTEM

It has always been the Catholic claim, based on the principles of commutative justice and distributive justice, as laid down and explained in the social Encyclicals of the Popes since Leo XIII (and in the *Divini Illius Magistri* of 1929 particularly), that Catholic schools should receive help from the State on terms of strict equality with every other educational agency. The famous phrase of the late

¹. See *The Life of T. W. Allies*, by M. H. ALLIES (Burns, Oates, 1907).

Sir John Gilbert (a Catholic and a chairman of the London County Council) summed up the claim as : « Catholic schools for Catholic children, with Catholic teachers, and under Catholic control. » The relations between the Church and public authority in England until today have concentrated on securing this claim. As yet there has not been success.

Until 1833, the State contributed nothing at all to public education whatever. In that year the first grant was made — for school buildings only. When by 1870 there were still not enough schools for the whole population, the State decided to supplement the work of the three « voluntary agencies » (Anglican, Catholic and Free Church) by itself ordering the establishment of schools (by the First Education Act, 1870). This at once raised the vital question of what kind of *religious* instruction should go on in these new State schools. The importance of 1870 is that, because the three religious bodies could not agree (naturally) among themselves on this matter, *religious instruction distinctive of any of them was banned from the new schools enjoined by the Act.*

That may have been a logical decision on the part of the secular politicians. But it meant in practice, for the Catholics, that they would have to contribute a share of the costs of the new schools (by taxation), though they could not in conscience use them for their own children ; and at the same time finance their own Catholic schools as in the past. This was the inequality on which the issue has rested, fundamentally, ever since. Justice demanded, said the Catholics, that local taxes (rates) levied on all the people should benefit all the people ; yet the « denominational » schools were not to receive aid from the rates. Thus the year 1870 produced the first education-crisis, and the Bishops raised a « Schools Crisis Fund » to help meet the costs of their new building-programmes.

It was this very determination on the part of the religious bodies, moreover, that produced the second Education Act in 1902. The Government saw that religious minorities with so high a standard of religious education that they would make heavy sacrifices to preserve it for themselves, were citizens deserving of encouragement. Accordingly the Education Act of 1902 attempted to secure a compromise on this question of the « Dual System » — i. e. the new situation in which the older, religious schools were not helped out of the rates, while the newer, secular schools were helped. In short, from 1902 onward, the State schools (« Council schools », provided and maintained by the local County and Borough Councils) were to be entirely supported out of public money ; the denominational schools (of whatever kind) would be maintained out of public money

once they were built, but the sites and the buildings must be paid for by the religious body that wanted them. That is the essence of the English « Dual System ».

In the forty years that have since elapsed, the difficulty has largely been solved as regards the Anglicans and the Free Churches. The steady development of « Agreed Syllabuses » of religious instruction has enabled these bodies to surrender more and more of their own schools to the local authorities. It happens that, locally, the educational authority agrees with the Anglican and Free Church leaders upon a minimum syllabus of religious instruction. The local authority agrees to teach this in its schools. The religious bodies thereupon can hand their schools over to the local authority in the knowledge that (a) the religious teaching will satisfy them, and (b) their former financial burden will disappear.

It will be noticed that there are two important principles involved in this practice. On the one hand, the local authority dislikes a multiplicity of school-control ; it can plan policy in its area better if it controls *all* the schools. On the other hand, there is the insistence of the religious bodies upon a definite kind of religious instruction that must satisfy their conscience. Now, the bargain with the State as regards the non-Catholic bodies has satisfied both sides. Unfortunately, no such equitable agreement between the State and the Catholic authorities has been devised for England and Wales (though in Scotland a « Concordat » on special lines has been in force, with complete satisfaction all round, since 1918) ¹.

At first the attempt was made to meet the Catholics, financially, to the extent of making their burden not altogether equitable but at least *possible* to shoulder. This became an acute problem after 1926, when, as a result of the school reforms and re-organisations suggested by the famous Report of Sir Henry Hadow ², large sums were necessary for overhauling the Catholic schools (many of which survived from pioneer days and were now out of date). A new Education Act in 1936 encouraged the local authorities to make grants to the denominational schools to cover anything up to three-quarters of the costs of this reorganisation. *But* — the grants were to be for new senior schools only, not for junior schools ; and the local authorities were only encouraged, not obliged, to provide this assistance. Moreover, schemes on these lines had to be ready by 1939 — and then the war interrupted everything.

1. See a pamphlet, *The Education (Scotland) Act, 1918*, by J. GRANT-ROBERTSON (Catholic Truth Society, 1937).

2. *The Education of the Adolescent*, H. M. Stationery Office, 1926.

The debates on the Education Bill in 1943-44 brought to the surface all the arguments inherited from previous crises. The Catholic Hierarchy stood firm on the principle of « Catholic schools for Catholic children, with Catholic teachers ». But they dropped the last part of the Gilbert formula ; they no longer declined absolutely to hand over Catholic schools to the local authorities, *provided* that a guarantee be given that the « atmosphere » and teaching in the transferred schools should be thoroughly Catholic as in the past. This point the Government could not concede, since (the Minister said) public opinion in England would not tolerate the payment of public money for the teaching of a *distinctively* denominational religion¹. The local authorities, on their side, stood firm on the point that educational planning and administrative policy would suffer so long as there were several controlling bodies (instead of one) in a neighbourhood.

The Education Act of 1944, accordingly, legislates for the future as follows :

(a) Where a Catholic school *can* be reorganised by itself finding *half* the cost, it remains a Catholic school in every way and retains its complete autonomy as in the past.

(b) Where a Catholic school had an agreement with a local authority for reorganisation under the 1936 Act (i. e. by means of a grant from the local authority), that agreement, interrupted by the war, can now go forward ; and these schools shall be known as « local agreement schools ».

(c) Where a Catholic school *cannot* find half the cost for its reorganisation, and has *not* an agreement with the local authority, the local authority will take over the school, pay for its reorganisation, and *control* it, subject to a reservation that certain of the teachers shall be Catholics. These schools will be known as « controlled schools ».

This means in effect that the future will be decided by sheer financial considerations. Rich dioceses (and there are none) will fare better than poor dioceses ; urban areas better than rural areas. It is in this third category — « controlled schools » — that the Bishops fear the greatest loss of the schools they have built up so laboriously in the past. On mitigation has emerged since : there are provisions whereby the Church can receive *loans* from the State in this matter. Nevertheless, the burden will be *colossal*, and it weighs heavily on

1. The « Agreed Syllabus » teaching in ex-Anglican and Free Church schools handed over is *not* « denominational ». It is a compromise. Such a practice is, of course, impossible for the Catholics.

the individual parents, who have to shoulder debts for reorganising their own Catholic schools while contributing their share of the taxes towards the secular schools that they cannot use¹.

III. THE PROBLEM OF A TRUE CATHOLIC EDUCATION

It is clear, then, that the Catholic body wishes to play its part, as citizens, *within* the main educational system of the country, and not isolated and outside that system as in Australia and some other countries. That object is one of the reasons why the inequitable financial burden is being undertaken in good spirit. The old « introverted » days have gone.

That is what we had in mind when we said, at the beginning, that the secular background of England today provides not only a challenge to the Catholics but an opportunity. It remains, then, to reflect upon the response of British Catholic education to the opportunity, in terms of that education considered as a Catholic *formation*.

One problem in our Catholic higher education is the lack of a Catholic University. On this, opinions are divided. There are those who urge that the present practice, of sending Catholic students as undergraduates to the twenty ordinary Universities of the country, prompts them to exert their full influence, as members of Catholic Action, on the life of the University itself and that of their chosen professions later. Those who take this view insist, of course, on the imperative necessity of establishing resident chaplaincies in all the Universities (at present they exist in only a few). They insist, too, on the need for organising the Catholic students as *a* Catholic body over the whole country. This latter need has in fact been supplied since the formation of the University Catholic Federation of Great Britain in 1920, with its undergraduate branches, as an integral part of *World Pax Romana*². On the other hand, there are those who urge the establishment of a full Catholic University (at present we have only the Catholic Workers' College, at Oxford, founded in 1920), as soon as the necessary funds — and the necessary student population — can be forthcoming³. Those who take this view

1. See a detailed forecast, by Canon W. J. Wood, in *The Tablet*, 7th April, 1945.

2. Reorganised in 1942 as (a) Union of Catholic Students and (b) Newman Association. Address: 17a, Park St., London, W. 1.

3. See *The Idea of a Catholic College*, by J. J. RYAN (New York, Sheed and Ward, 1945).

remind us that the facilities available at present, for instruction by resident Catholic chaplains, can never amount to that full formation in theology and philosophy which the European Catholic layman can secure at Louvain or at Fribourg, and which he both needs and desires.

This question is manifestly still debatable. Perhaps the answer to it will depend on how far the small Catholic *minority* in England can fulfil its missionary task better by being given its University education *alongside* the rest of its fellows (rather than insulated away from them), *provided* that the essential safeguards and equipment as Catholic warriors can be supplied.

A second problem concerns the whole field of primary and secondary education. Since the great reforms adumbrated by the Reports of Sir Henry Hadow and Sir Will Spens (1926 and 1938), British education at large has been progressively reorganised on lines whereby there shall be, for everybody, a *common primary school* (akin to the French *école unique*), and thereafter a *diversified secondary education equal in status but different in « bias »*, according to the special aptitudes and interests of the individual child, and his parents' wishes.

When these reforms were first canvassed, the question arose of what should be the « core », or unifying principle, of the secondary curriculum. The answer given by secular educationists was that the school life should revolve round a central group of « English » subjects (English language and literature, history, geography, etc...). Upon this, there was some dry Catholic comment, since the philosophy beneath the suggestion seemed superficial. At the same time, Catholic educationists endorsed the value of reorganising the successive grades of schooling as one integrated whole, and welcomed the fact that public attention to this crucial matter (long the teaching of the Church) was at last active¹.

And here, naturally, lies a problem for the Catholic schools themselves. Given that British Catholicism can show, on a small scale, all the range of schooling to be found in the national system at large (cfr. above, p. 456), we have to ask whether it is possible for the Catholic schools to demonstrate, by reorganising themselves *on the administrative lines of Hadow and Spens but integrated round a core of Catholic religious teaching (rather than « English subjects »)* the manifest superiority of the full Christian education over all alternatives.

1. The Spens Report was entitled *Secondary Education* (H. M. Stationery Office). For Catholic commentary on the reorganisation, see *The Tablet* and *Dublin Review*, for 1938, 1939.

This is a momentous question. Nobody can say whether the Catholic body in England has the resources, in money or in co-operative experience among the seventeen dioceses, to tackle it yet. The new burden of preoccupation arising from the 1944 Education Act will militate against such an experiment. But it is being given increasing study among both clergy and laity. It is quite obviously a fascinating notion¹.

« That is why » as it was said in the Report of the *Sword of the Spirit* on Education in 1943,

That is why the Catholic sets so much store on a full equality of treatment with other groups among his countrymen. Given such equality, he knows that the Christian citizen leaving the Catholic schools, who today is proud to stand comparison elsewhere — whether he comes from Stonyhurst and Ampleforth or from the tiniest elementary school in the smallest village — would be still better equipped to serve his generation... Under such conditions, the Catholic boast about Christian education could be tested and assessed without any fear of falling short of its opportunities through unjustified hardship. On the contrary, firm in its unique conception of « the whole man », it could show itself superior to the culture being taught elsewhere, and become the saviour of society. The Christian citizen at his best can, of course, be produced *despite* any prevailing currents of secularism. But whether he can be produced in sufficient numbers to arrest the drift of the last 400 years, is already a nightmare question...

In that reflection the social duty of the Catholic and the religious duty of securing his own Catholic formation are drawn together. They are the two parts of the same divine destiny.

There are many frank critics within the Catholic ranks who point to shortcomings rife today. They speak of the « Leakage » (coulage) problem ; of the lack of real *community* feeling in the motley population of Catholics that makes up the congregation of the average urban Catholic parish ; of the social line of cleavage visible between poor and rich Catholics no less than between poor and rich at large ; of the numbers of well-educated Catholics who, for lack of evidence to the contrary, they hold to be mere *ciphers* in the national life, those who (in the metaphor of the Gospel) have buried their talents in napkins. These critics declare, too, that Catholic Action has not taken root so organically in England as in the other counties of Western Europe : perhaps because the notion of an imported « written Constitution » appeals to the English imagination less

1. See a penetrating analysis in chapter 3 of *The Catholic Church and Social Order*, by R. A. L. SMITH (Longmans, 1943).

than development by our time-honoured method of trial-and-error.

All these things are true in varying degree. But they are offset of course by recent phenomena of incalculable possibility, such as the League-of-Christ-the-King groups in the Catholic secondary schools, and the *jociste* cells among scholars and students, and the experiments in a reformed Catechetical teaching that were being ventilated in the Catholic educational quarterly (*The Sower*) before the war¹.

Both strength and weakness derive, imperceptibly, from the steady achievement of a position first of toleration and then of respect, which has been the history of Catholic education in this country during the last century-and-a-half, since the first rebirth after persecution and submergence. It is for the coming generation to see whether the elements of strength can be consolidated into a system: whether, within our Catholic schools, we can, as it were, «baptise» the spirit of the Hadow and Spens reforms, while profiting in our turn from the organisational merits which they undoubtedly offer.

For a minority such as ours, the task will be stupendous. But the example can accordingly be all the greater. For the Catholic knows, where his fellows have forgotten, that *Semen est verbum Dei*².

1. Edited by Rev. F. H. DRINKWATER (present address: Lower Gornal, Dudley, Staffordshire).

2. Some Sources: BEALES, A. C. F., *The Beginnings of Catholic Elementary Education in the Second Spring: 1764-1800* (in *Dublin Review*, October 1939). — BRODERICK, M. J., *Catholic Schools in England*, Washington, Catholic University of America, 1936. — CUNNINGHAM, W. F., *Pivotal Problems of Education*, Macmillan, 1940. — DRINKWATER, F. H., *The Catholic «Atmosphere» in Schools* (in *Year Book of Education*, London, Evans, 1933). — EVENETT, H. O., *The Catholic Schools of England*, Cambridge University Press, 1944. — FITZPATRICK, E. A., *I Believe in Education*, Sheed and Ward, 1938. — GILBERT, Sir John, *The Catholic Church and Education* (in *Catholic Emancipation*, 1829-1929, Longmans, 1929). — LEEN, E., *What is Education?* Burns, Oates, 1944. — MARITAIN, J., *Education at the Crossroads*, Princeton and Oxford Univ. Press, 1944. — MAYER, M. H., *The Philosophy of Teaching of St. Thomas Aquinas*, Milwaukee, Bruce Publ. Co., 1929. — O'LEARY, M., *The Catholic Church and Education*, Burns, Oates, 1944. — QUIRK, T., *The Education Question*, 1943; *The Education Act, 1944, and the Voluntary Schools*, 1946 (both from author, at 23, Trinity Rd., Hoylake, Cheshire). — *Sword of the Spirit Pamphlets* (from 12, City Rd., London, E. C. 1): *Religious Education in England: Past, Present and Future*, by A. C. F. BEALES (1943); *Catholic Secondary Schools*, by Rev. C. SOMERVILLE, S. J. (1943); *Catholics and the Coming Education Bill*, by Rev. John MURRAY, S. J. (1943); *The Training of the Catholic Teacher*, by M. O'LEARY (1943); *Education: a Catholic View*, Report of the Sword's Education Committee (1944).

L'ÉDUCATION CATHOLIQUE EN ANGLETERRE

INTRODUCTION. — On a trop peu conscience du caractère religieux que l'éducation anglaise présenta durant des siècles. Cela vient en partie du fait que tend à prévaloir aujourd'hui la conception laïque qui s'est répandue depuis quatre-vingts ans. Cet état d'esprit constitue une menace pour l'avenir des écoles catholiques ; il offre aussi des avantages.

En Angleterre et dans le Pays de Galles, sur un total d'environ vingt mille écoles primaires, 1252 sont catholiques. Sur les 532 écoles secondaires qu'énumère la liste des subsides, 130 sont catholiques. L'Église a, de plus, 300 écoles dirigées par des communautés religieuses, 38 administrées sous la « Poor Law », 10 écoles industrielles, 12 pour enfants débiles. Il y a quarante ans, parmi les jeunes anglais en âge d'école, un sur vingt-deux était catholique ; aujourd'hui, il y en a un sur quatorze.

Pour atteindre ce résultat, un siècle et demi de labeur a suffi, puisque la Réforme avait détruit tout le système de l'éducation catholique.

I. APERÇU HISTORIQUE DE L'ÉDUCATION EN ANGLETERRE. — Depuis l'ouverture de la première école anglaise (celle de saint Augustin à Canterbury en 598) jusqu'à la fermeture des écoles monastiques par Henri VIII (en 1536-1539), l'Angleterre reçut une éducation chrétienne, éducation qui permettait au fils de modeste condition de parvenir aux plus hauts emplois et ne présentait pas les inconvénients de la spécialisation moderne.

De 1500 à 1800, le tableau changea. Un code de lois pénales (Penal Laws) rendit impossible à un catholique l'ouverture d'une école ou l'enseignement. Il exila l'éducation catholique anglaise qui se réfugia à Douai et à Saint-Omer. Pendant ce temps, l'éducation dégénérait en Angleterre sous le regard indifférent de l'État.

L'Acte d'émancipation de 1829 rapporta les restrictions légales au sujet des écoles et des professeurs catholiques. Le renouveau avait même commencé une génération plus tôt.

Le changement de l'attitude de la nation à l'égard de la minorité catholique fut un des effets de la Révolution Française. En 1792, les collèges exilés quittèrent les Pays-Bas et s'établirent à Stonyhurst (Jésuites), à Downside (Bénédictins) ou ailleurs. Des prêtres français se réfugièrent en Angleterre et gagnèrent leur vie en enseignant les enfants catholiques pauvres. Chapelles et écoles se multiplièrent. Les débuts d'une littérature périodique catholique datent de 1800 environ.

L'association des œuvres catholiques de charité s'occupa de l'éducation mais aussi de l'habillement et de l'apprentissage des enfants. Ce n'était pas un organisme officiel. Par suite, il ne bénéficia point du premier subside accordé par l'État (en 1833) aux corps officiellement constitués. Pour éviter cet inconvénient, les Vicaires Apostoliques le reconnurent en 1847 comme leur agent officiel.

A partir de 1833, les progrès furent rapides à la faveur de plusieurs événe-

ments : les conversions occasionnées par le mouvement d'Oxford, l'augmentation du nombre de pauvres catholiques dont les Irlandais — chassés par la famine des années « quarante » — venaient grossir les rangs, l'intervention du grand propriétaire Charles Weld qui, dès 1838, projetait une organisation nationale des écoles catholiques, l'arrivée des Frères Irlandais et des Frères des Écoles Chrétiennes. En 1860, il y avait plus de 250 écoles *primaires* subsidiées par l'État.

Le développement des écoles *secondaires* fut plus lent, par suite du manque de professeurs qualifiés. La première école normale pour garçons fut fondée en 1850 ; six ans plus tard on en créait une pour les filles.

L'éducation *supérieure* restait le monopole des collèges revenus d'exil. L'élite catholique pouvait s'y préparer à jouer un rôle dans la vie publique. Hélas ! jusqu'à la génération présente, les catholiques vécurent repliés sur eux-mêmes. Cette psychologie survécut au temps des persécutions. Thomas William Allies la combattit ; ce fut un de ses grands mérites. Il affirma que les citoyens chrétiens devaient apporter leur contribution positive à la vie nationale et que plus rien ne les en empêchait. Il avait même en vue la création d'une université catholique.

Allies avait ainsi donné une orientation à l'éducation catholique anglaise. Nous allons assister au développement de celle-ci dans cette ligne. Nous verrons auparavant les écoles catholiques devenir, non sans peine, partie intégrante de l'organisation nationale de l'éducation.

La situation légale et financière des écoles catholiques est maintenant claire pour quelques années à la suite de l'*« Education Act »* de 1944.

II. COMMENT LES ÉCOLES CATHOLIQUES DEVINRENT, NON SANS PEINE, PARTIE INTÉGRANTE DE L'ORGANISATION GÉNÉRALE DE L'ÉDUCATION. — Feu Sir John Gilbert a formulé comme suit la revendication des catholiques en matière d'éducation : « *Des écoles catholiques pour enfants catholiques, avec des professeurs catholiques, et sous un contrôle catholique.* » Malgré les efforts de l'Église, cette cause n'a pas été gagnée jusqu'ici.

C'est en 1833 que l'État accorda son premier subside à l'éducation publique, en subventionnant la construction des édifices. En 1870, le nombre des écoles ne suffisant pas, l'État décida lui-même la fondation de plusieurs établissements. A cette occasion, on se demanda quelle religion y serait enseignée. Les Églises anglicane, catholique et libre ne pouvant pas s'entendre à ce sujet, l'enseignement spécifique de chacune des trois fut banni des écoles dont la fondation était décrétée par le *First Education Act* de 1870.

Conséquence pour les catholiques : ils étaient forcés de contribuer, en payant l'impôt, à la création de nouvelles écoles que ne fréquenteraient pas leurs enfants et ils devaient construire, de leurs propres deniers, des écoles catholiques. Les évêques se virent obligés de créer un *« Schools Crisis Fund »* pour réaliser leur programme de construction.

L'État, qui n'ignorait pas les vertus civiques des catholiques, fut frappé de leur attachement à une culture chrétienne.

En 1902, le *« Second Education Act »* améliora leur sort. L'État prenait

entièvement à sa charge les écoles officielles. Par ailleurs, il se déclarait prêt à subventionner les écoles confessionnelles, une fois celles-ci bâties. Ce régime fut appelé « Dual System ».

Durant les quarante dernières années, les Anglicans et les Églises libres se déchargèrent de beaucoup de leurs écoles sur les autorités locales à la suite d'un compromis : ces autorités s'engageaient à faire enseigner un programme minimum d'instruction religieuse ; en retour, ils contrôlaient toutes les écoles de la région. De pareils accords entre l'État et l'Église Catholique ne furent point imaginés en Angleterre ni dans le pays de Galles. En Écosse, au contraire, une sorte de « Concordat » est en vigueur depuis 1918.

La charge financière des catholiques devint écrasante, en 1926, quand, à la suite du Rapport de Sir Henry Hadow, d'importantes réformes scolaires furent décrétées. Un nouvel « Education Act » (1936) encouragea les autorités locales à subventionner jusqu'aux trois quarts cette réorganisation. Mais ces subsides n'étaient pas prévus pour les écoles élémentaires (junior schools) ; de plus, ils n'étaient pas obligatoires. Au reste, la guerre contrecarrera la réalisation de ces projets.

Les débats furent rouverts en 1943-1944. La Hiérarchie catholique tint ferme au principe d'écoles catholiques pour les enfants catholiques avec des professeurs catholiques. Toutefois elle ne se montrait plus opposée à confier les écoles catholiques aux autorités locales, moyennant certaines garanties : l'ambiance et l'enseignement seraient entièrement catholiques comme dans le passé (l'État estima cette revendication excessive, l'opinion anglaise ne supportant pas que les finances publiques soutinssent l'enseignement d'une confession particulière). De leur côté, les autorités locales firent valoir les inconvénients d'un contrôle exercé dans une même région par plusieurs corps constitués.

L'« Education Act » de 1944 décréta ce qui suit :

1^o Si une école catholique est capable de couvrir la moitié des frais de sa réorganisation, elle reste école catholique et garde sa complète autonomie comme par le passé.

2^o Si, aux termes de l'Acte de 1936, une école catholique a signé un accord avec l'autorité locale pour sa réorganisation, cet accord, rendu caduc par la guerre, peut être remis en vigueur ; ces écoles s'appelleront « local agreement schools ».

3^o Si les conditions énumérées dans le 1^o et le 2^o ne se vérifient pas, l'autorité locale paiera pour la réorganisation de l'école, elle la contrôlera, sous la réserve que plusieurs des professeurs seront catholiques. Ces écoles s'appelleront « controlled schools ».

Cette dernière mesure qui inquiète la Hiérarchie a été adoucie : d'après certaines dispositions, l'Église pourrait faire un emprunt à l'État. Malgré tout, un poids colossal va peser sur les épaules des parents chrétiens.

III. LE PROBLÈME D'UNE VRAIE FORMATION CATHOLIQUE AUX DIVERS DEGRÉS. — Les catholiques désirent jouer leur rôle comme citoyens *dans* le grand système éducatif du pays. Ils ne veulent point demeurer isolés comme en Australie ou dans d'autres pays. Par suite, ils portent allègrement

une charge financière peu équitable. Le temps où ils vivaient repliés sur eux-mêmes est passé.

C'est ce que nous avions en vue quand nous disions au début que le laïcisme de l'Angleterre d'aujourd'hui présente certains avantages pour les catholiques. Comment l'éducation catholique anglaise doit-elle se comporter en ces conjonctures si elle veut être une vraie *formation* catholique ?

Au degré *supérieur*, l'absence d'une université catholique pose un problème. Les opinions sont divisées à ce sujet. Les uns insistent sur les avantages de la formation universitaire actuelle qui offre aux jeunes catholiques l'occasion d'exercer l'Action Catholique. Ils souhaitent seulement qu'il y ait des aumôniers et que les étudiants catholiques soient groupés en association. Les autres font remarquer que les instructions des aumôniers ne vaudront jamais cette formation philosophique et théologique qu'on reçoit dans une université catholique. — Peut-être, la minorité catholique sera-t-elle mieux préparée, dans la première hypothèse, à remplir un apostolat missionnaire pourvu que soient assurées les sauvegardes essentielles et que l'on puisse pourvoir à la formation de catholiques militants.

Un autre problème concerne les degrés *primaire* et *secondaire*. Depuis les réformes esquissées dans les rapports de Sir Hadow et de Sir Spens (1926 et 1938), l'éducation anglaise en général se réorganise progressivement pour aboutir à une école primaire unique et à des écoles secondaires jouissant toutes du même statut mais offrant des orientations différentes.

Au cours du débat concernant ces réformes, on se demanda quel serait le principe qui unifierait la formation secondaire. Les théoriciens laïques de l'éducation préconisaient les sujets « anglais » (langue et littérature anglaises, histoire, géographie, etc...). Les théoriciens catholiques reconnaissaient l'importance d'une réorganisation qui ferait, de la formation aux divers degrés, un tout dont le noyau serait l'enseignement religieux catholique.

Dès lors, le problème se pose : les écoles catholiques, en se réorganisant selon les directions administratives de Spens et de Hadow mais autour d'un noyau de doctrine catholique, seront-elles en état de se montrer supérieures aux autres systèmes ?

Si les catholiques insistent tant pour être traités, conformément à l'équité, sur le même pied que leurs concitoyens, c'est qu'ils sont convaincus que l'éducation chrétienne est plus capable de sauver la génération présente. Cette éducation peut être donnée malgré les faveurs accordées à la concurrence laïque. Mais, dans ces conditions onéreuses, pourra-t-on former des citoyens chrétiens en nombre suffisant pour s'opposer à un courant quatre fois séculaire ?

A la lumière de cette réflexion, le devoir social du catholique et son devoir religieux d'assurer sa formation catholique apparaissent tout un.

Serons-nous capables de « baptiser » l'esprit des réformes de Hadow et de Spens tout en profitant des mérites qu'elles présentent au point de vue « organisation » ? La génération qui monte le verra.

La formation religieuse des enfants de milieu populaire déchristianisé

par Louis RÉTIF

Vicaire au Sacré-Cœur de Colombes¹

INTRODUCTION

1. *Une situation tragique.*

La France a été l'une des plus authentiques terres de Chrétienté et son rayonnement spirituel sur le monde fut indiscutable, au cours des plus beaux siècles de son histoire.

Malgré les ravages causés, en l'âme de ses fils, par un paganisme accéléré ces dernières années, elle se ressent de son passé très chrétien.

Sa civilisation reste chrétienne dans ses assises, et un potentiel spirituel — qui permet les plus belles espérances — est en attente dans ses élites, prêt à jaillir demain pour un renouveau chrétien qui ne peut manquer d'éclore.

Mais précisément, nous avons peine, nous Français, à penser qu'une France envisagée comme pays de mission requiert une refonte radicale de notre pédagogie religieuse. Nous nous surprenons à parler de catéchisme des missions, par exemple, et nous continuons une instruction excellente pour enfants de familles chrétiennes, lors même que nous nous adressons aux régions les plus déchristianisées. Un appauvrissement de notre patrimoine religieux dû à un laïcisme progressif a su tromper notre vigilance ; nous sommes

1. M. Louis RÉTIF est membre de la Congrégation des « Fils de la charité » qui s'occupe des paroisses ouvrières. Depuis six ans, il est vicaire de Monsieur l'Abbé MICHONNEAU ; comme tel, il a été associé à l'effort de pensée missionnaire qui aboutit à l'expérience paroissiale consignée dans le livre : *Paroisse, communauté missionnaire* (Paris, Éditions du Cerf, 1946). — Membre de la commission diocésaine du catéchisme. — Auteur de *Catéchisme et milieux de vie*, collection Vitalis n° 23, Paris, Centre national du mouvement chrétien de l'enfance, 31, rue de Fleurus. Adresse : Paroisse du Sacré-Cœur, 360, rue de Nanterre, Colombes, Seine, FRANCE (Note de la rédaction).

victimes d'un enseignement trop traditionaliste pour être adapté aux exigences actuelles.

Nous ne sommes avertis de la profondeur du mal que dans la mesure où notre ministère nous met en contact direct avec les différents milieux de vie. Il faut une sympathie profonde et souvent un long et continu effort de pénétration pour découvrir le vrai visage d'un milieu et en explorer l'âme. Nous prêtres, pour n'appartenir strictement à aucun milieu, nous risquons de ne comprendre parfaitement aucun des milieux de vie qui se partagent la société moderne. Et la formation borgoise reçue au cours de notre éducation sacerdotale et de nos études nous rend particulièrement difficile la découverte des milieux populaires déchristianisés.

Ceux-ci forment, en France, une immense et grandissante tache sombre. Ils enserrent trois millions et demi d'enfants qui échappent actuellement à notre influence. Et plus d'un million d'entre eux sont soumis à l'emprise d'organismes opposés plus ou moins ouvertement à l'action éducatrice du christianisme.

Sur les 25.000 enfants de Toulouse, plus de 16.000 ne reçoivent aucune instruction religieuse. Et dans tel lycée, au centre de la France, 50 % des élèves ne sont pas baptisés.

Ceux qui s'inscrivent à nos catéchismes — et ils sont encore nombreux dans la plupart de nos régions — ne viennent trop souvent que sous la pression d'une tradition de famille, certains attirés par la perspective d'une belle fête de communion solennelle.

Mais — constatation plus douloureuse encore — la plupart de ces enfants qui ont reçu l'enseignement de nos catéchismes nous échappent après quelques années tout au plus de contact intermittent avec le prêtre, quelques communions de plus ou plus distantes, une présence inégulière à quelques réunions chrétiennes.

Combien de prêtres avoueraient ne pas compter 10 % de persévérateurs trois ans après la communion solennelle. Il reste la consolation illusoire d'abriter soigneusement celles de nos brebis qui fréquentent les œuvres dites de persévérance. Et nous assistons au renversement d'une parabole du Maître : pendant que les 99 brebis s'en vont et courent encore, les pasteurs maintiennent au berceau la dernière brebis, à grand renfort de temps, d'ingéniosités, d'efforts quelquefois vains.

Comment expliquer que la plupart des enfants de nos milieux déchristianisés abandonnent si rapidement toute pratique religieuse ?

2. *L'enfant est fils de son milieu.*

Qu'entendons-nous par le milieu de vie de l'enfant ? Pour l'*enfant*, les conditions de vie, ou le milieu, se rattachent principalement aux trois centres d'influence autour desquels se déploie sa vie : la famille, l'école, le quartier. Ces trois centres d'influence exercent sur lui une attraction de valeur inégale. Ils le marquent confusément, à son insu, de tout un acquis qui lui donne, conjointement avec son tempérament particulier, sa mentalité. Avec les années, ils évoluent. Si le milieu familial garde quelque influence, le milieu de travail se substitue à l'école, et le quartier s'élargit sur le plan des loisirs. Ces différents éléments, complexes en fait, ont une certaine unité : se développant dans des conditions de vie semblables, ils concourent à former ensemble ce que l'on appelle le *milieu social* — soit bourgeois, soit populaire.

Nous parlerons plus précisément ici de ce dernier. Aussi faut-il préciser avec l'Abbé Godin qu'il est constitué par un ensemble de petits milieux : « ...il se présente d'une façon négative : on désigne par lui les « sans patrimoine », les « sans culture »... Mais cette expression négative rassemble une foule de milieux très réels qui... ont souvent leurs richesses en germe et de beaux éléments dont la synthèse ordonnée ferait une culture. »¹

On ne dira jamais trop l'*influence* de l'atelier sur la vie de l'ouvrier et ce qu'une bande de quartier peut faire d'un jeune qui la fréquente. Selon les sociologues, les adultes de faible personnalité sont 90 à 99% du milieu. Mais nul âge n'est plus influençable que l'enfance.

Loin de résister, l'enfant se laisse imprégner par le milieu. Il a même une aptitude spéciale pour en capter le climat. Il lit dans la physionomie de sa mère le chagrin qui la mine... il est attentif au moindre geste... il enregistre, pour les utiliser plus tard à son insu, telles bribes de conversation, telles réactions prises sur le vif. Il adopte vite les idées émises journalement autour de lui, les attitudes de ses camarades, de sa famille... Très rapidement il joue à la grande personne ; il pense comme les adultes. Bref, il est fils de son milieu.

1. Sur cette question du milieu, lire le ch. IV de *La France, pays de mission ?* des Abbés GODIN et DANIEL.

3. L'éducation doit donc tenir compte du milieu déchristianisé.

L'importance de l'ambiance a été reconnue par la sociologie du siècle dernier. Mais l'Église, en excellente pédagogue, a toujours tenu compte des conditions particulières d'un milieu donné pour adapter son enseignement. Dans leurs directives aux apôtres des missions lointaines, les papes ont précisé la nécessité d'étudier les langues, les usages et les mentalités des pays évangélisés.

Aujourd'hui, nous devons avoir ce même souci en regard des milieux déchristianisés de nos petits Français. Encore devons-nous compter avec une situation plus critique même que celle des missions lointaines. Car il y a pire que le paganisme : la mentalité « d'un pays où une ambiance païenne a triomphé du fond de culture chrétienne »¹.

Autrefois l'enfant était préparé à recevoir l'enseignement religieux par l'atmosphère familiale et sociale qui l'entourait dès ses premières années. L'initiation irremplaçable de la mère qui apprenait au tout-petit à aimer le bon Dieu, le plus naturellement du monde, l'exemple de la famille, etc... formaient un climat favorable à l'éclosion de la grâce déposée au baptême. Il appartenait au prêtre, à l'âge de l'instruction, de classifier et de compléter l'initiation des premières années. Le livre servait à faciliter un effort de mémoire pour mieux fixer l'enseignement reçu en formules concises et décisives, approuvées par l'Église. Les connaissances religieuses

1. On trouvera dans *La France, pays de mission* à la description de cette ambiance de nos pères modernes. Ajoutons, cependant, qu'au point de vue de l'influence paroissiale, le fait que beaucoup ont « pratiqué » autrefois présente de réels avantages. Qu'on nous permette, à ce propos, d'emprunter quelques lignes au livre *Paroisse, communauté missionnaire* (collection *Rencontres*, Paris, Éditions du Cerf, 1946) de la Communauté sacerdotale de Colombes (c'est dans le cadre de cette expérience paroissiale que les suggestions du présent article ont reçu leur impulsion) : « La mentalité est païenne, totalement étrangère à l'esprit chrétien, indifférente à nos dogmes, insoucieuse des exigences de notre morale. Que l'enfant de ce milieu ait fait sa première communion, qu'on s'y marie à l'église, qu'on enterrer ses morts avec un prêtre (et nous savons dans quelle très large proportion cela même ne se fait plus), cela ne change pas grand'chose à la réalité profonde : derrière les apparences, qui vont s'effaçant, d'un ritualisme tout extérieur, l'âme de ce peuple est païenne. Il faut donc aborder ce peuple autrement qu'on aborde les chrétiens. Les méthodes doivent être différentes, « missionnaires », car ces portions du pays sont « pays de mission ».

« Cependant... nous avons affaire souvent à des gens qui ont « pratiqué » et ont eu un contact avec nous, et malgré ce que nous venons de dire, il y a là plus qu'une nuance, et qui nous donne espoir pour les possibilités de l'influence paroissiale. »

se transmettaient sous la forme de réponses déjà partiellement contenues dans les questions. Le catéchisme pouvait compter sur l'appui des parents conscients de leur responsabilité première. L'enfant était chrétien dans son milieu et avec tout son milieu.

Aujourd'hui manque ce climat favorable à l'exercice de la foi. Aujourd'hui manquent l'initiation familiale des premières années, l'influence bienfaisante du milieu, l'exemple des aînés, etc... La grâce, certes, peut avoir raison de tous ces obstacles. Il importe, cependant, que nous, catéchistes, ayant conscience de toute cette réalité, nous soyons fermement décidés à adapter notre enseignement à ces exigences nouvelles, quand bien même il faudrait briser avec tout un passé... Sans quoi, nous nous exposons à rendre la grâce stérile.

La nécessité de s'adapter au milieu apparaît clairement quand on considère le résultat des autres efforts — magnifiques sans doute — faits en France depuis une vingtaine d'années surtout, pour enrayer cette apostasie en masse aux premières années de l'adolescence.

Les pasteurs continuent à tenir en éveil le peuple chrétien sur l'importance du catéchisme.

Les méthodes actives ont permis des leçons attrayantes et qui, sur le moment, paraissent fructueuses. De magnifiques dévouements se déploient le jeudi et le dimanche au service du catéchisme des faubourgs : dames et demoiselles catéchistes, polytechniciens, étudiants, escouades d'hommes catéchistes rivalisent de zèle pour enseigner les enfants.

Des congrès de catéchisme, des journées diocésaines pour prêtres, des sessions de formation pour laïcs préparent des compétences. Et jusqu' dans les séminaires de France, des cours, autrefois inconnus, apprennent l'art difficile d'être un bon prêtre catéchiste.

Tout cela est beau. Mais est-ce suffisant ? Non, sans doute, puisque nos enfants continuent à déserter l'Église....

Ne serait-ce pas justement que tous ces efforts ne tiennent pas suffisamment compte d'un facteur, cependant essentiel : à savoir, *le milieu dans lequel vit l'enfant* ?

C'est à manifester l'emprise d'un milieu déchristianisé sur l'enfant que visent ces quelques pages. Puisent-elles nous rendre conscients des perspectives nouvelles auxquelles nous engage une position missionnaire du problème catéchistique et de la nécessité immédiate d'y faire face.

I. LES COMPLEXES DÉFAVORABLES A LA VIE RELIGIEUSE

Prologue : jeudi de rentrée.

Jeudi de rentrée au catéchisme...

Dans la cour, s'ébat un petit monde qu'une inscription commune au catéchisme réunit, quels que soient le degré de leur savoir scolaire, leur âge, leur école et leur milieu...

Ils sont inscrits... Ils feront leur communion au moment voulu, moyennant une présence régulière, deux fois la semaine, quelques leçons supplémentaires à apprendre, la messe le dimanche et quelques autres obligations réglementaires.

Pour le moment ils jouent... Et le jeu mêle pour de fugitifs instants ceux qui reflètent la physionomie de milieux si différents.

— Alors, Jean, tu as passé de bonnes vacances ?

— M'sieur l'Abbé, j'suis pas parti. Maman était à l'hôpital.

— Tiens, Roger ! Comme tu as grandi au Prévent ! Ça va chez toi ?

— Papa, il est encore parti...

— M'sieur l'Abbé, maman demande que je parte à 10 h 1/2. C'est pour qu'on ne dise rien à la cantine.

Mais voici un papa qui vient tardivement pour l'inscription :

— Monsieur l'Abbé, je vous amène mon fils pour le catéchisme. J'ai été longtemps incroyant ; j'ai été très malheureux. On est malheureux dans la vie sans le bon Dieu. Apprenez-lui à aimer le bon Dieu, à beaucoup aimer le bon Dieu... toute sa vie... pas seulement maintenant. Pour ça, mettez bien le bon Dieu dans sa vie, dans toute sa vie d'enfant. Il n'y a que cela qui vaille au monde. Moi, son père, je vous le confie pour ça... uniquement pour ça... Mais vous n'avez pas bescin qu'on vous le dise n'est-ce pas ?

A présent, ils s'enfilent en bon ordre dans une salle morne dite « salle de catéchisme », pour écouter, peut-être pour répondre et s'agiter. En somme comme hier, à l'école. Avec tout de même une impression de nouveauté, de liberté plus grande, d'intérêt aussi : les choses de Dieu ont leur attrait dans ces âmes neuves et curieuses, déjà lourdes de leurs petits problèmes intérieurs.

Quel canevas intérieur vont-ils broder au cours de ces longues heures d'immobilité ? Est-ce que les mots qui leur parviennent ouvrent sur un monde nouveau, saisissant et bien réel ?

Est-ce que ce qui se dit là-dedans peut avoir quelque rapport

avec les préoccupation : de Jean et de Roger : « Maman à l'hôpital... » « Papa est encore parti... »

Est-ce possible ? Un catéchisme qui répondrait à leurs préoccupations, un catéchisme pour la vie, dans la vie et par la vie ?

Mais quelle est donc cette vie qu'il faut mêler, de ce ferment chrétien ?

11 heures ! Ils s'en vont.

Où vont-ils ? Là où est la vie, où la vie enseigne sans livres.

La *rue* d'abord... Ils s'y précipitent au sortir du catéchisme : on dirait qu'elle leur manquait depuis deux heures !

Elle est toute bruyante en ce jeudi d'octobre. Des étalages qui ont fait toilette depuis les vacances... Des affiches nouvelles... Et les camelots donc ! Quel spectacle que la rue ! Et c'est gratuit.

L'enfant est tout entier dans la *rue*, une rue qui ne ressemble jamais à elle-même. Mais qu'est-ce qu'il y a de commun entre les dires du catéchisme et les leçons de choses de la *rue* ?

Ils s'en vont. Où vont-ils ?

Jean monte quatre à quatre les étages de l'immeuble...

Henriette pousse la porte grillagée du jardinet ; au bout de l'allée c'est la maison...

Ils ont tous leur *chez soi*. Ils vont les yeux fermés vers cet autre monde plus intime et si particulier. Ils vont au recoin où ce matin ils ont commencé leur jeu du jour : cette chenille dans sa boîte trouée, cette poupée et sa robe neuve...

Ils vont à leurs habitudes, comme si rien n'était changé par cette heure de catéchisme.

Ils vont à l'accueil coutumier, et c'est parfois rebuffades :

— Te voilà, François, allons, va finir tes devoirs dans ta chambre.

— Tu ne peux pas fermer ta porte, Joseph. T'as encore traîné vilain !

Est-ce tellement sérieux pour la vie le catéchisme, puisque personne à la maison ne s'intéresse aux choses de Dieu qu'on lui a expliquées ce matin ! Sans doute, cela n'a pas d'intérêt pour la vie des grandes personnes.

Ce rapide crayon nous permet de soupçonner les complexes défavorables à la vie religieuse des enfants de milieu déchristianisé. Il nous faut les connaître si nous voulons que la parole divine, comme un levain, soulève cette lourde pâte.

1. *Complexe d'impuissance.*

Appelons ainsi des incapacités de provenance surtout *physiologique* que l'enfant charrie dans son sang comme un lourd héritage. La misère des parents a pris chair... Le travail excessif et inhumain de la mère a rendu débile la santé des petits. Ils sont peu capables d'attention. Leur intelligence est fermée aux choses de l'esprit. On a si peu pris le temps de réfléchir chez eux depuis que la vie est une lutte continue pour le pain quotidien ! Ils n'ont pas le goût de l'effort. Sont-ils capables d'efforts sérieux dans ce domaine ?

Faut-il s'arrêter aux cas-limites : l'alcoolisme d'un père, la mauvaise vie d'une mère marquent le visage de petits à qui Dieu a donné une âme pour le connaître ? Ils sont tout de même au catéchisme... Ils ont même des heures ensoleillées à l'écoute des belles choses de Dieu.

Que ressentent-ils exactement et que leur apporte réellement notre enseignement ?

Il est à craindre que ces enfants, plus ou moins anormaux, soient plus nombreux qu'une connaissance superficielle du milieu ne le laisse supposer. Quelques-uns d'entre eux, par leur héritéité et leur milieu familial, ont tout pour devenir ceux que l'on appelle « les enfants délinquants », mais qu'un ami de l'enfance coupable appelle « la légion des sans amour »¹.

Combien de fils d'ouvreuses de théâtre, ou de domestiques, dans les maisons de correction, leur mère, qui finit tard le soir, ne pouvant les surveiller !

Que d'enfants, dont les parents peinent tout le jour en usine, tournèrent mal, livrés à eux-mêmes entre la sortie de l'école et l'heure lointaine du dîner !...

2. *Complexe d'infériorité.*

La religion que nous leur proposons se présente comme une contrainte, avec des disciplines morales trop lourdes pour eux. Loin de trouver chez eux l'aide nécessaire, ils sont entraînés souvent à faire le contraire de ce que nous leur enseignons. Ils ont un complexe d'infériorité.

Nous voulons signifier par là *l'influence négative du milieu ambiant*. Ce ne sont pas à proprement parler des impuissances comme celles qui proviennent de l'héritéité ; c'est toute une façon de vivre qui

1. Sur cette question, on lira avec profit le livre si émouvant de Jean HUBERT : *Adolescents aux yeux ternis*, Paris, Albin Michel.

met l'enfant en infériorité devant les exigences de la vie chrétienne à laquelle nous voulons l'éveiller. Mais, bien entendu, hérédité et influence du milieu de vie se compénètrent.

Ressent ce complexe d'infériorité l'enfant qui se sent « pas comme les autres ». « Pas comme les autres » parce que les *conditions extérieures* de vie manquent. Le taudis ! que de vices viennent de là ! Que de fatigues, d'énerverment, de querelles, parce qu'on est « entassé » les uns sur les autres !

Une maman m'expliquait : « nous avons pour mes deux garçons, ma fille et moi, 4 m². Quand ils étaient petits, je traçais à la craie 4 petits carrés et je leur disais en riant : « Allez faire votre tapage dans la salle de jeux et laissez-moi dans ma cuisine ! »

De tels enfants, au catéchisme, ont bien du plaisir à retrouver de grandes salles ensoleillées, claires, mais que pensent-ils en entendant Monsieur l'Abbé rappeler avec gravité : « Il faut, mes enfants, prendre l'habitude de faire votre prière au pied du lit, tout seuls... N'oubliez pas aussi de mettre un crucifix à la tête du lit, sur le mur !... »

Ce sentiment d'infériorité provient aussi de l'*incapacité des parents en matière d'éducation*. Qui dira la répercussion sur l'enfant des négligences continues de parents peu soucieux de veiller sur les fréquentations, les conversations, les lectures de leurs enfants, parce qu'ils n'ont eux-mêmes souvent aucune discipline morale ! Qui dira la conséquence du laisser-aller habituel à la maison : l'enfant se lève quand il veut, mange quand il lui plaît, prend sans contrôle, la plupart du temps livré à lui-même ou en conflit avec ceux qui l'entourent, mal conseillé, repris à contre temps, tiraillé par ses propres instincts et par les caprices des parents.

Cette enfant a bon cœur, mais elle vit dans un milieu atroce, le père s'adonnant à la boisson, rentrant tous les soirs ivre ; et parfois elle est obligée d'aller le chercher, le poussant devant elle. Arrivée chez eux, elle doit le déshabiller et le mettre au lit.

Quelquefois, elle doit se mettre entre le père et la mère, pour les séparer, lui prendre son argent pour que la maman puisse arriver à nourrir la famille, car il prend tout pour lui.

Il lui arrive aussi de gifler son père pour arriver à ce qu'il la respecte.
(Seine-et-Oise)

Une fillette de 11 ans a cessé de venir au catéchisme. Elle a expliqué à une voisine que son papa voulant la marier très tôt, il lui fallait commencer à fréquenter.

Cette même fillette, depuis l'automne, est très assidue aux bals publics, où elle danse jusqu'à une heure très avancée de la nuit. (Haute-Savoie)

Une fillette de 14 ans est insolente dans un magasin ; elle veut passer avant son tour et pousse la malhonnêteté jusqu'à se faire gifler par une personne de 50 ans ; elle se rebiffe et dit des sottises. En rentrant, elle raconte le fait à sa maman qui dit : « Tu as bien fait de te défendre ; aujourd'hui, il ne faut pas se laisser marcher sur le pied. » (Vosges)

Une maman raconte avec le sourire à propos de sa fille Monique : « Monique est épataante ; lorsque je l'envoie chez le boulanger, elle me rapporte facilement le pain, l'argent et les tickets. »

La mère trouve sa fille très dégourdie.

(Paris)

Un garçon d'une douzaine d'années montre, très fier, à sa mère une boîte de conserves : « Où as-tu pris cela ? » interroge la mère. — « Je l'ai chipée aux Américains. Il y en avait une voiture pleine. »

Alors la mère de s'écrier d'une voix courroucée : « Et tu n'en as pris qu'une ! »

(Côte d'Or)

Famille de mineurs. L'enfant commet une escroquerie à l'égard de son père. Sa mère dit à ses voisins, devant l'enfant, avec admiration : « Faut-il qu'il soit malin pour avoir roulé son père ! » (Nord)

Des parents, au lieu d'envoyer leurs enfants en classe, les forcent à aller chez les Américains, afin d'obtenir ou de leur voler du ravitaillement qu'ils revendent au tarif marché noir. (Nord)

R. B. est l'enfant unique d'une famille très ouvrière. Le père, seul, travaille. L'enfant fréquente régulièrement le patro. Il paraît ouvert et droit. Depuis assez longtemps, je constatais des vols successifs de ballons, pelotes, etc... Une surveillance serrée me révèle, à mon grand étonnement, qu'il en est l'auteur.

Avant de l'interroger et de prendre des mesures convenables, j'enquête au sujet des parents, d'origine chrétienne (baptisés et religieusement mariés) mais paganismés.

La mère, depuis trois ans environ, envoie son fils voler les œufs du poulailler voisin. Pendant qu'il « travaille », la mère surveille. Sans négliger cette ingénueuse industrie productrice familiale, le fils a multiplié ses activités en ravitaillement en bois, en résine...

Deux années de catéchisme n'ont pas réussi à lui donner le sens de la propriété privée, pas même à susciter quelques troubles de conscience.

— Tu n'as pas le droit de t'approprier ce qui appartient aux autres.

— Pourquoi pas ? puisque ma « mère en a besoin », me répondit-il ! Il est menacé d'école de correction. (Basses Pyrénées)

L'atmosphère familiale habituelle, l'attitude des parents entre eux et devant leur entourage, leur *exemple*, autant de contradictions infligées aux dires du catéchisme. Ici, la mésentente des époux, les querelles, les infidélités et manques de confiance mutuelle ; là, les ménages irréguliers, le divorce, les fugues, etc... font de l'enfant un gêneur, un sacrifié.

Une fillette est témoin à peu près journallement de scènes révoltantes entre la maman et les deux papas : quand le vrai père était parti, la mère n'avait pas honte de se livrer à son amour coupable devant ses enfants.

(Saône-et-Loire)

Une fillette ayant manqué au catéchisme a répondu tout naturellement à la demande de sa dirigeante : « Je suis allée avec ma mère faire la « scène » à la maîtresse de mon père. »

Cette enfant avait 11 ans. Milieu ouvrier.

(Marseille)

Rapport d'une fillette de 11 ans : « Monsieur X. qui reste à la maison, qui couche avec ma maman, n'est pas mon papa... Mon papa, il est parti demeurer avec la maman de Ginette qui vient à la même école que moi. »

(Nord)

Ce lundi soir, au catéchisme, le prêtre venait de parler du sacrement de mariage. Il avait remarqué le regard tendu, la paupière humectée de larmes d'une fillette qui frémisait doucement à certains moments. Et voici ce qu'elle confia au sortir du catéchisme : le père avait demandé le divorce et la mère, restée seule, ne pouvait plus vivre. Quand un nouvel intrus eut pris la place vacante au foyer, la mère avait expliqué aux gosses : « Vous ne voudriez pas qu'on crève de faim ! C'est pas vot' bon Dieu qui demande ça ! »

(Colombes)

Et à l'inscription, une fillette répondait :

— Mon père ? Non, on n'en a pas pour le moment. Maman en cherche un.

Et plus d'une, à semblable question, a pu répondre comme cette autre :

— J'en ai deux : l'un est verrier ; l'autre travaille à Clichy.

« Vous comprenez, m'expliquait une fillette, un peu après sa communion, ma mère s'en va s'amuser avec des hommes ; alors, moi, j'invite à la maison les gars du voisinage. J'en fais autant. C'est de sa faute ! »

(Colombes)

« Mince alors, disait un jour un gars au sortir d'un catéchisme, ce soir, mon frère amène une fille dans notre chambre ! »

(Colombes)

Conséquences au point de vue de la formation religieuse. — De tout cela, il résulte que l'enfant n'est pas préparé à comprendre les disciplines religieuses ; il est prédisposé aux idées fausses sur les notions parfois les plus élémentaires.

Nous lui enseignons la morale chrétienne. Or, aux premières années du moins, malgré l'éveil d'une conscience encore peu éclairée, l'enfant n'a-t-il pas catalogué ses actes en :

Est permis ce qui se fait chez nous.

Est défendu ce qui fait dire à maman : fais pas ça ou je te gifle.

C'est mal de casser une assiette parce que ça coûte cher. Si on ne le fait pas exprès, c'est mal quand même puisque maman punit tout autant.

Serait-ce mal de garder un objet trouvé ? Papa a dit en prenant le portefeuille que Jean lui rapporta : « Au moins, voilà une bonne journée ! »

Et maman expliquait à Gisèle qui fait le marché : « Si le marchand se trompe tu serais bien bête de le lui dire. C'est pour les jours où il nous vole ! »

Serait-ce donc qu'il y a deux morales ? Celle du catéchisme, qui est écrite dans les livres, tout au plus bonne pour les gosses de riches, et celle de mes parents !

Quelle est la vraie ? L'avenir le dira.

« *Les cœurs purs* ». C'est une parole de Jésus que M. l'Abbé a écrite au tableau noir.

« Seuls les cœurs purs iront au Ciel », a-t-il ajouté. Et voici que la bande de la rue du Cinq-Mars se rappelle certaines scènes :

Ce qu'on faisait jeudi dernier derrière la baraque du père Antoine. A quelques-uns, trois garçons et une fille : c'est ça, l'impureté ? Bien sûr, on ne se serait pas vanté de ça, le soir, mais on s'amuse comme on peut, v'là tout. D'ailleurs il y a bien longtemps qu'on en a l'habitude. Maman ne m'a jamais parlé de ça. Et puis... il n'y a pas que nous à s'amuser comme ça. On en a vu, et de plus grands, qui se tenaient ainsi.

Papa dit que l'amour, c'est chercher son plaisir comme on peut...

Quant aux fredaines qui se passent dans le quartier, « il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! », dit-il.

Défavorable à la pratique de la justice et de la pureté, le milieu *entrave aussi le développement des vertus théologales*. L'enfant sera sensible aux évocations d'un Dieu bon et juste, plus encore aux récits émouvants de la vie du Christ. Il admettra nos dires sans les discuter, mais sa sensibilité mal éduquée le prédispose aux représentations sensibles inexactes.

Pour peu que nous donnions des représentations trop sombres ou trop imaginées de Dieu, des démons, de l'enfer, des anges... l'enfant se crée sur ces réalités surnaturelles une idée puérile que le jeune homme rejettéra comme enfantillage indigne de sa condition d'homme. Et son milieu d'alors lui dira : « Vois par quelles niaiseries les curés abêtiront nos enfants ! »

Dans certains milieux, nous rencontrons des enfants à la sensibilité émoussée. Enfants sans joie, sans affection, déjà marqués d'un dégoût des choses ; ils s'attachent parfois sans mesure et avec une frénésie quasi maladive... « Moi, j'aime Melle Simone. Je pense à elle toute la journée ! Je suis folle d'elle ! »

Au catéchisme, un tel déséquilibre dans l'affectivité rend réellement difficile *l'amour de Dieu*. L'amour de Dieu manquant, il est toujours à craindre que manque la vertu de foi comme suite de ces influences négatives de l'ambiance.

En milieu déchristianisé, il n'est pas rare qu'un enfant parvienne

à la troisième année de catéchisme et même à la communion solennelle sans avoir eu réellement la *foi*.

Il faudrait se fier au témoignage du catéchiste, et l'on vit dans une telle défiance !

Il faudrait prier. A-t-on la tranquillité de lieu, les encouragements, les exemples ? La prière exige un minimum de conditions extérieures sans lesquelles, pour l'enfant surtout, la prière est une supercherie.

Il y faudrait de la joie, pas seulement au catéchisme, à la maison aussi...

— La joie ?

« Tais-toi. J'aime pas que tu chantes comme ça. Nous autres, on n'a pas le cœur à la joie. T'es sans cœur ! »

Du moins, la vertu d'*espérance* va-t-elle s'offrir comme une trouée de lumière, une attente confiante d'un bonheur qui finira bien par arriver ?

Il se peut que, pour certains, la vertu d'*espérance* soit une sorte de besoin que renforcent les déceptions d'un réel sans relation avec les aspirations intimes.

Craignons, pourtant, le *fatalisme* de familles plus prolétaires.

« Oui, quand on était jeune... On espérait... Nous nous aimions, nous vivions à la campagne, pauvres, mais avec le nécessaire. Les premiers gosses sont venus. On y arrivait. J'ai été malade. Le père a voulu améliorer la situation. Le travail à l'usine dans la banlieue, c'était plus sûr, disait-il. C'était l'avenir. On s'est installé petitement aux abords de la capitale. Au début, ça allait. Puis est venu le chômage... j'ai encore été malade. Encore des gosses. Chez moi, j'avais plus de courage. Le dernier-né a grandi tout seul. J'ai laissé aller la maison. A quoi bon ! Le mari buvait ; au début, c'était pour cacher ses soucis. Maintenant !... J'ai fini de lutter.

« C'est classé ! Nous sommes les compagnons de la misère. On a été malchanceux. On le sera jusqu'à la fin. Les gosses aussi. C'est notre héritage.

« La vie ?... Une gueuse ! »

Cette femme disait cela avec autour d'elle, des gars.

Ils devaient entendre ça tous les jours. Ils n'ont pas bronché. L'un d'eux, celui du catéchisme, 11 ans, regardait d'un œil morne l'Abbé qui se tut un instant. On aurait dit que l'enfant allait ouvrir la bouche : « Bien sûr, c'est évident. La mère a raison. »

S'il n'osa pas, ce fut, sans doute, par timidité.

Aux mots d'*espoir*, de confiance, la mère a simplement répondu : « L'*espérance*, c'est pas pour nous. »

Ce cas est extrême. Mais une ambiance plus habituelle, celle d'un fatalisme : « C'est la fatalité... Ça devait arriver... » risque d'enlever à l'enfant la spontanéité confiante que la religion demande au chrétien.

A qui peut-on se fier quand on est les parias d'une société qui abuse de la crédulité des uns, de la faiblesse des autres !

L'ouvrier a appris à ne pas se laisser berner par les mots, les programmes politiques, les promesses fallacieuses de ses syndicats. Le fils de l'ouvrier, très jeune, prend parti pour son père contre la société. Il n'a pas la confiance facile. L'espérance non plus, tant la valeur des faits compte plus que les promesses à venir. Même celles de la vie éternelle. Celles-là, le père les a démasquées ; il en a ri, le jour où le petit récitait son catéchisme.

Si la vie chrétienne exige, à la fois, la confiance en Dieu et l'effort, le meilleur des pères incroyants sera toujours pour l'effort en soi et la seule confiance en soi.

C'est le secret de la grâce de conserver intacte la vertu d'espérance dans plus d'une vie d'enfant déshérité :

Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux.

Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin.

Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce¹.

Mais c'est le devcir du catéchiste d'avoir devant les yeux un tel complexe d'infériorité quand il évoque

*« cette petite espérance »
« immortelle ».*

3. *Complexé causé par les préjugés sociaux et religieux.*

Mais ce dont nous aurions le plus à tenir compte dans de tels catéchismes, c'est du complexe que créent les *préjugés* tant *sociaux* que *religieux* du milieu habituel de nos enfants.

La *charité* est une belle vertu pour l'enfant de parents chrétiens. Elle est une attitude familiale faite de respect pour les autres, de relations qu'une éducation naturelle rend faciles à son zèle. Le prochain est une personne respectable. Il n'a pas de mal à reconnaître ses impatiences, parce qu'après tout les personnes les moins sympathiques ne lui veulent pas de mal. Et le soir, c'est de tout cœur qu'il dira : « J'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu. »

Nous enseignons la *charité* comme si tous nos enfants avaient autant de facilités pour la pratique de cette vertu.

1. PÉGUY, *L'espérance*, dans *Prières*.

Certes, s'il est une qualité profonde chez le peuple, c'est son bon cœur. Et par là, il faut entendre la charité mutuelle, faite de bonté d'âme, d'entr'aide de toutes sortes dont bénéficieront les semblables. Nos enfants auront part à ces qualités de cœur.

Mais la vertu de charité chrétienne veut qu'on aime *tout* le prochain quel qu'il soit et elle s'étend aux devoirs naturels envers la société. C'est là que la vertu chrétienne se heurte aux *préjugés sociaux* qu'une misère imméritée et des injustices accumulées ont rendus si tenaces.

Dans les foyers de misère où le pain devient une hantise, une telle charité n'est qu'un leurre. C'est dix fois par jour que l'enfant entend grommeler le père contre l'ordre social actuel. Il sait que ce sont les Gros de la Finance qui sont cause de la misère, et que le Gouvernement se moque du prolétaire. Les lois sont des procédés d'asservissement et, des plus favorables, il faut se méfier, parce qu'elles doivent être un moyen savamment détourné d'exploiter le pauvre peuple.

Il suffit d'aller à la mairie pour juger de cette infériorité que ressentent les humbles gens devant les guichets des potentiats de la bureaucratie. L'ouvrier ne crâne pas parce qu'il se sait vaincu. Alors, à malin, malin et demi. Chaque fois qu'il le pourra, il jouera la bonne farce qui consiste à tromper la bureaucratie, à détourner la loi.

Tout ça, mon gars, c'est la lutte pour la vie. Tu feras honneur à ton père chaque fois que tu ne seras pas dupe. Il n'y a personne pour nous... La bonté, un trompe l'œil... La solidarité, ça ne vaut guère mieux. Passe encore pour s'unir contre nos oppresseurs. On est toujours uni contre quelqu'un, nous autres. L'homme est un loup pour l'homme. Méfie-toi surtout de ceux qui voudront te prendre par le cœur.

Le premier commandement de la morale du peuple : méfie-toi de toute autorité.

C'est le mur de l'argent qui nous jette les uns contre les autres.

L'argent ! Quelle magie dans la vie du pauvre ! Comm il faudrait que le catéchiste en comprît la malignité, pour essayer d'en parler avec sincérité et expliquer les vraies richesses selon Dieu aux petits qui resteront pauvres !

Le pauvre finit par se prendre d'une haine farouche envers l'argent : cet argent qui peut tout, qui donne tout, qu'il faut partout, qu'on vous réclame à chaque instant, éternellement, pour manger, boire, dormir, se vêtir, avoir chaud, soigner les vôtres, sauver la vie de votre enfant ou de votre mère, ce dieu qui réalise tous les miracles, qui abrite et sauve de la souffrance,

du vice, de la misère, de l'hôpital, de la maladie, de la mort ; cette baguette magique que le riche tient dans sa main, et qui le rend tout-puissant...

Une clé qui ouvre le monde et les coeurs, une force à laquelle on s'aperçoit bien que les hommes donnent leur âme, et qui les conduit tous. On manque de tout, on bat le pavé, on traîne par les rues, on a faim, on a chez soi des êtres aimés qui souffrent, on voudrait les soulager, les sauver...

A force de le désirer ainsi, de le convoiter, d'essayer de l'obtenir sans l'atteindre, d'y penser, d'en parler et d'en entendre parler, il devient une obsession, il devient quelqu'un. On lui prête des sentiments, la volonté, l'intelligence, la vie. Il devient un être vivant, une créature tyrannique, capricieuse et féroce, le tentateur perpétuel et impitoyable, le monstre pour qui on vole, à cause de qui se prostituent les jeunes filles et crèvent de faim les malheureux. On ne voit pas que ce n'est qu'une chose, un outil, un instrument, que les vrais responsables sont les hommes avec leurs passions. On ne voit pas si loin. On s'en prend à l'argent, on hait l'argent. On rêve d'un pays merveilleux, d'un pays de légende, où il n'y aurait plus d'argent !¹

Comment l'enfant ne serait-il pas intoxiqué par tant d'idées fortes chez le peuple, fortes de tant de faits, de tant de passions !

Opposerez-vous le bon Samaritain, l'exemple du Christ, les exigences de la loi de charité ? Il faudra mieux qu'une opposition : l'exemple d'une charité désintéressée, la force d'une charité compréhensive qui parlera un langage évangélique, excusera les cris de révolte, défendra les droits des humbles, dénoncera certaines injustices.

Les préjugés *religieux* nous touchent de plus près encore. Là même où les enfants sont élevés dans le respect de toutes les convictions religieuses, il faut prévoir, dès le catéchisme, l'époque où l'atmosphère de bureau ou d'usine contaminera le jeune apprenti. On n'échappe pas au *laïcisme* de l'époque. Tout semble organisé en notre monde comme si Dieu était un mythe.

Les grandes personnes n'ont pas l'air de se gêner avec le Tout-Puissant ! La plupart vivent et réussissent sans son aide. Il y en a qui se moquent de Dieu et ça ne les empêche pas d'être heureux.

Dieu fait partie des vieilles choses qu'on respecte encore, mais décidément bonnes pour le musée !

Cette bravade ou plus ordinairement cette indifférence quasi générale vis-à-vis de Dieu, jette un discrédit sur la religion que les prêtres enseignent.

1. M. VAN DER MEERSCH, *Le cœur pur*, chap. XII.

« La religion a ses bons côtés », pense encore l'homme du peuple.

« J'ai ma religion à moi. D'ailleurs, toutes les religions se valent !... Quant à la pratique religieuse, le bon Dieu n'en demande pas tant ! Ce sont les curés qui déforment la religion. Ceux-là, il faut s'en défier, car ils sont malins. Si vous discutez avec eux, ils auront toujours raison !... N'empêche qu'ils exploitent les pauvres gens avec leurs tarifs, leurs quêtes... Ils ont partie liée avec les coffres-forts, et ils seront toujours du côté des bourgeois ! »

Ce dernier préjugé laisse entendre l'emprise d'une ambiance *socialiste* qui s'ajoute à l'influence du *laïcisme*. La lutte contre l'Église fait partie de la lutte des classes. Il y a incompatibilité entre la cause du prolétariat et celle de l'Église. Le Christ était pour le socialisme, ce sont les prêtres qui l'ont trahi.

Ainsi se concilient la survivance d'une certaine religiosité en honneur chez le peuple et la défiance des curés.

Dans ce grave conflit, comment l'enfant ne serait-il pas amené à prendre parti très tôt ?

Plus d'un parmi ces enfants entendra quelque jour les siens exprimer nettement une profession de foi très différente de celle que nous leur proposons :

Un jour viendra, au soir d'une grande lassitude, où le père fera venir le petit gars qui apprend son catéchisme sagement dans un coin : « Écoute, Jean, il faut que je te dise, après tout, t'es assez grand pour savoir... Je t'ai laissé aller au catéchisme ; moi aussi, j'y ai été. La communion, c'est tout ce qu'on peut faire. Mais tout ça, ce sont des niaiseries ! Le bon Dieu !... Tu ne peux pas croire qu'il y ait un bon Dieu à nous voir, nous, les malchanceux !... Regarde ta mère, ta pauvre mère ! A-t-elle souffert, hein ?... Et qu'a-t-elle comme bonheur ?... Et moi, tu peux dire, est-ce que j'aurais voulu du mal à quelqu'un ?... »

« Regarde-moi, Jean : Il n'y a pas plus de bon Dieu que de bonheur pour nous ! Les bondieuseries, c'est un luxe pour les bourgeois. C'est pas pour nous, la religion !... »

« Les curés, ils font leur métier, mais l'Église a toujours été pour les coffres-forts... La vie est dure, mon gars. Il faudra te défendre, et jamais t'apitoyer pour ces bigoteries. Laisse ça aux femmes ! Va jusqu'à ta communion : ça fait plaisir à ta mère. Fais comme si tu y croyais. Mais après... après, tu m'entends, laisse toutes ces balivernes. Sinon... tu renierais ton père, et toute la classe ouvrière !... »

Si le père n'ose tenir un tel langage c'est, souvent, pour ne pas ternir la joie du communiant. Mais tout conspire autour de l'enfant pour opposer un tel Credo des siens au Credo du catéchisme.

Cette attitude qui secoue le joug de toute autorité religieuse pourra susciter quelques promesses de fidélité au peuple ou au parti lors d'une affiliation quelconque à la politique.

Le milieu aura triomphé.

Que faisons-nous pour faire face à cet enlisement des âmes de nos petits dans leur milieu embourbé de tels préjugés ? Dans nos explications, avons-nous présents à notre pensée ces réflexes du milieu comme la toile de fond sur laquelle se déroule la projection de notre enseignement ? Et que dire des disciplines religieuses aux-quelles nous astreignons nos enfants ?

La messe des enfants !

Elle est une des clauses du règlement de nos catéchismes. Elle s'impose plus encore aux parents qu'aux enfants comme le dérangement du dimanche matin. Pendant les quelques années qui précèdent la communion, c'est un sacrifice auquel consent la maman qui se prive d'une aide qu'elle juge utile. Le père maugrée parfois. L'enfant, lui, se contente de s'ennuyer, à moins que ce soit une diversion à la monotonie de la vie familiale. Souvent, loin de l'autel, sans livre, il assiste au déroulement de gestes sacrés qu'il prendra vite en dégoût pour n'y rien comprendre. Ne vaudrait-il pas mieux attendre que l'enfant fût parfaitement initié pour l'admettre à l'assemblée des fidèles ? Un enfant qui ne sait pas encore ce qu'est la messe est-il tenu d'y assister ?

Il n'est jusqu'au cadre impressionnant même de l'église qui ne dépayse nos petits prolétaires. L'église, c'est pour eux un peu comme le salon dans la maison des riches. On y vient bien habillé. Un personnage, à la fois burlesque et terrible qui s'appelle le Suisse, peut même vous faire des gros yeux et vous jeter à la porte si vous commettez quelque impolitesse bourgeoise, à votre insu.

C'est ça la Maison du bon Dieu ? Décidément on ne s'y sent pas chez soi.

Que dire de l'*« Engagement Solennel »* qui termine nos années de catéchisme ?

Nous ne pouvons mieux faire que citer ici ce que la Communauté paroissiale du Sacré-Cœur de Colombes a écrit à ce sujet :

Réfléchissons : on agit dans nos paroisses de banlieue, dans nos paroisses missionnaires, comme on agirait dans des paroisses de pays chrétien. C'est le même manuel pour les petits garçons d'Anjou et pour nos petits gars de la banlieue. C'est à peu près le même règlement de catéchisme pour les uns et pour les autres, si ce n'est que les curés d'Anjou sont plus exigeants sur la lettre et la régularité pour des enfants qui, au fond, savent déjà tout,

tandis que nous sommes plus tolérants pour des enfants qui ne savent rien. On oublie que dans un cas il s'agit vraiment de catéchisme, c'est-à-dire de résumer et de contrôler l'enseignement de la famille, tandis que dans l'autre cas il s'agit bien plutôt d'un véritable catéchuménat.

Or un catéchuménat à cet âge, alors qu'on sait bien que les parents n'y consentent que pour la cérémonie, que peut-il signifier ? Soyons sérieux. Nous allons demander à des enfants de dix ans de s'engager pour la vie. Mais que savent-ils de la vie et que sont-ils capables de vouloir ? Ils sont encore totalement sous la dépendance de leurs parents et — nous venons de le souligner — ces parents ne sont pas chrétiens : il est donc illusoire, il est mensonger de leur faire prendre un engagement qu'ils ne pourront pas tenir, à quelques exceptions près. Sans compter que cet enseignement religieux est le seul bagage qu'ils emporteront à travers la vie. C'est à cette année-là qu'ils mesureront la religion plus tard. C'est d'après ce qu'ils auront appris à ce moment qu'ils en discuteront à vingt et trente ans. Or, de tout notre enseignement, de toute notre préparation, l'enfant n'aura retenu qu'une chose : c'est que nous lui avons affirmé pendant deux ans des choses qu'il ne faut pas croire et que les affaires d'église sont des gestes et des paroles qui ne tirent pas à conséquence puisque nous l'avons préparé si solennellement, si méticuleusement, à une sorte de Mensonge Solennel¹.

* * *

Que va-t-il en advenir, au seuil de l'adolescence, de cette âme de jeune aux ardeurs nouvelles, aux élans irrésistibles vers la vie qui s'ouvre, l'amour qui appelle !...

C'est l'âge où, pour la plupart de ceux que nous n'aurons pas su équiper d'un christianisme vivant, les chaînes tombent ! Fini l'asservissement des consciences ! Finie la tutelle des curés avec leurs mômeries, comme parfois l'assujettissement des parents qui n'ont pas su planter leur autorité !

Un besoin de plaisirs, de liberté, succède aux soumissions du jeune âge. Et le jeune homme se prend d'une indifférence dédaigneuse pour tout ce qui touche au domaine religieux. La rupture est souvent décisive.

Examinons, à présent, quelques moyens d'éviter ces apostasies.

1. Voir *Paroisse, communauté missionnaire*, chap. IV.

II. PERSPECTIVES D'UN CATÉCHISME MISSIONNAIRE

Nous ne pouvons, dans les limites de cet article, présenter un long exposé des perspectives nouvelles d'un catéchisme vraiment missionnaire. Qu'il nous suffise d'énoncer quelques directions qui s'imposent, jointes à quelques témoignages.

Nul ne le contestera : pour ces enfants, l'influence du milieu est décisive. Au lendemain de la communion, le milieu provoque des ruptures, latentes dès le catéchisme. La vie de nos cités païennes arrache la foi au cœur de ces enfants comme un coup de vent arrache un pétalement fané en une terre aride. A nos rêves de persévérance du clos de notre bureau, la vie répond malgré nos efforts pédagogiques, par une rupture de contact :

Ruptures provoquées par l'hostilité sourde de certains parents.

Ruptures par concurrence d'occupations qui passent pour plus essentielles : « Au lieu d'aller à l'église, tu aideras ton père au jardin, tu viendras avec nous au marché, tu iras au coiffeur, c'est du temps gagné, surtout que tu veilles le soir. Le dimanche matin, il faut te reposer. » — Concurrence de cours supplémentaires, musique, sports à l'usine du père, piscine...

Une maman m'expliquait ces temps-ci : « Vous comprenez, elle a l'âge où c'est sérieux l'école. L'église, c'est bien à 10 ans, pour la communion. Après, c'est l'école. Après, c'est le travail. »

La plupart des familles de persévérateurs pensent de même, chez nous.

Ces menaces de rupture entre l'âme de nos enfants et le Christ nous poussent à envisager le catéchisme plutôt comme une initiation lente, qui ne se termine pas à la cérémonie de la communion solennelle.

L'instruction, elle-même, a besoin d'être assimilée par l'enfant au maximum, en pleine vie : une connaissance intellectuelle, qui ne se transforme pas en connaissance de foi, produira une désaffection de l'âme pour la vérité religieuse qui éloignera souvent pour toujours du christianisme. Faute d'insertion dans le réel, une vérité qui n'a pas été vécue, laisse aux enfants une impression d'ennui et l'illusion de connaître des vérités qui n'ont rien changé à la vie. Plus tard, leur abandon de la pratique religieuse les mettra dans une situation fausse ; elle aura figure d'apostasie.

Au lieu d'un enseignement systématique, il serait plus opportun de partir des observations directes de la vie, des problèmes concrets du milieu. Cette méthode inductive serait plus conforme aux principes élémentaires de toute pédagogie active : ne jamais puiser dans un livre ce que l'enfant peut trouver facilement dans le milieu qui

l'entoure. La formule n'est qu'au point d'arrivée de recherches, d'expériences concrètes. Plus l'enfant agira avec ses mains (dessins, découpages), avec son corps tout entier (scènes mimées, jeux...), plus il comprendra.

Mais le recours aux méthodes actives, ne suffit pas, si l'on veut faire face aux difficultés du milieu.

Il importe d'élargir notre catéchisme à la dimension du milieu tout entier dans lequel vit l'enfant. Il s'agit d'entreprendre une immense action sur le milieu, en consacrant le meilleur de notre temps à christianiser les *adultes* : visites de famille, mouvement d'Action Catholique, etc... Il faut un effort concerté de ceux qui ont charge d'âmes sur le territoire d'une paroisse. Une communauté paroissiale, pour être efficace, demande une communauté sacerdotale.

Plus encore : c'est au milieu chrétien tout entier, prêtres et laïcs, qu'il appartient de prendre en charge ces catéchumènes que sont nos petits. Les familles chrétiennes devront comprendre que leur rayonnement doit s'exercer dans leur quartier jusque sur ces familles déchristianisées. Pour être efficace, l'action des militants gagnera à être une action commune sur le plan *quartier* : cellules nourricières de communautés enfantines, embryonnaires.

Ainsi, très tôt, ces enfants auront devant les yeux l'exemple de chrétiens authentiques, subiront l'entraînement de leurs aînés, en plein quartier : et leur christianisme, pour s'implanter en pleine vie, pourrait bien l'emporter, la grâce aidant, sur l'atmosphère païen de leur milieu.

Voici, à titre d'expérience, quelques essais réalisés ces dernières années à la paroisse du Sacré-Cœur de Colombes :

Sous l'influence d'une impulsion missionnaire donnée à toute la paroisse, l'effort de catéchisme visait à insérer les enfants dans les communautés d'adultes en formation et d'intéresser nos chrétiens cette prise en charge des plus jeunes.

Et voici que fut tenté la mise en mouvement de ce qu'on appelle chez les filles : les *chaînettes* ; chez les garçons, les *cordées*. On a tant répété : on n'est pas chrétien tout seul ! Tant dit que ce serait chic de rester unis comme le Christ l'a demandé !

Au cours de la troisième année, les bandes se forment. C'est entendu dans les séances de catéchisme, on reste pa chaînettes ou cordées. On repart ensemble. Le dimanche, on vient ensemble à la messe. Il en est qui chaque matin partent ensemble pour l'école. On se connaît bien ; à la fin, les parents aussi.

C'est ensemble que s'organisent des mouvement de piété comme le

rosaire des enfants, les visites à l'église du mois de Marie. Telle chaînette adoptera un vieillard pour le visiter chaque semaine. Il y a actuellement un *Cahier de la Vierge* où, pour préparer le Grand Retour de Notre-Dame de Boulogne, on consigne les efforts faits dans la semaine, avec l'ornementation due à un papa, tel dessin d'un grand frère...

Surtout, autour de Pâques, le catéchisme se fait dans le *quartier* par chaînettes. Après la messe de catéchisme et quelques avis, on s'en retourne chez soi. Ce sera pour se retrouver, une demi-heure ou une heure et demie après, chez les parents d'un membre du groupe avec M. l'Abbé ou l'une des demoiselles catéchistes. Autour d'une table à huit, à douze au plus, on discutera plus aisément... Confidences plus spontanées, surtout prise de conscience d'un « nous chrétiens » concret.

Tel papa, telle grande sœur viendra s'accouder au buffet, grand'mère tricote dans un coin, telle maman, du fond de la cuisine, ne perdra pas un mot, tout en remuant sa purée.

S'il n'y a pas de parents qui peuvent recevoir ce groupe, il y aura toujours des chrétiens, de nos militants, heureux d'ouvrir leur porte. D'ailleurs, à cette saison, un coin de jardin suffit.

Pourquoi cette précaution d'un *catéchisme de quartier* ? Pour éviter la rupture fatale d'avant et d'après la communion.

Notre règle est la suivante : ne rien faire les derniers mois avant la communion qui ne puisse continuer après. Faire le pont qui joindra ces deux périodes que les parents aiment dissocier : « Oh ! tu sais, maintenant que tu as fait ta communion ! » et le reste !...

Dans ce même but, un *Cahier spécial* sert d'équipement à la mise en route des premières années. Ce cahier — les filles l'appellent le « Code de la Route » — contiendra dans ses premières pages un résumé de vie chrétienne aussi simple qu'il faudra pour rappeler l'essentiel. Puis, pendant les vacances de Pâques, ce sont des travaux qui relèvent de la topographie : en l'espèce, un modeste plan de quartier tracé par chacun avec l'annotation des noms des camarades de cordée ou chaînette à l'adresse où ils habitent ; puis une couleur spéciale, indique l'adresse des militants du quartier, des jeunes d'Action Catholique qu'il faudra connaître...

On ajoutera sur les pages suivantes les noms de tous les enfants du coin — ceux déjà gagnés au Christ et ceux pour qui il faut prier, avec qui il faut être charitable...

La retraite de communion survient. Le Cahier sert à consigner quelques points des instructions. Il recevra la signature des parents

et amis au jour même de la Promesse Solennelle. L'enfant a encadré le texte de sa Promesse et les parents sont invités à contresigner, puis à dire leur joie de ce grand jour. Sorte de livre d'or que l'enfant devenu grand ne feuilletera pas sans émotion...

On relève de telles phrases : « Je suis bien content que ma petite Janine ait fait sa communion et je sais qu'elle restera chrétienne ; ses parents ne l'en empêcheront pas. » Signé : « Ton papa. » Est-ce sincère ? le plus souvent.

Le soir, l'enfant sait que sa Promesse, c'est de rester plus tard en chaînette, c'est-à-dire fidèle à sa réunion chaque mois, une heure, avec ses camarades, rien que pour rester chrétien. C'est pour cela qu'il lève la main sur l'Évangile. Cela, il peut le promettre, il sait ce que cela lui impose. Voilà des mois qu'il tient à cette manière à lui d'être chrétien. C'est une promesse à sa taille, au niveau de son milieu à lui.

Il ne suffit pas d'une Promesse d'enfant. Ni même d'essayer de compromettre les parents dans cette Promesse. Ce qu'il faut, c'est *l'appui de chrétiens authentiques, adultes, qui vivent près de l'enfant, le rencontrent dans la rue, sont connus des parents.* Chaque communiant reçoit ainsi un parrain ou une marraine de communion, bien choisi, qu'il pourra aller voir, consulter...

Ceux-ci savent bien que la meilleure garantie de vie chrétienne chez les enfants, c'est de s'assurer la sympathie des parents. Ce jour-là, des militants prennent à cœur de rechristianiser des foyers où s'abrite une âme d'enfant.

Peu après la communion, reprendront les réunions de chaînettes ou de cordées, chaque mois. Un des persévérandes avertit ses camarades : demain, 5 heures, telle adresse. Autour de la table, on discute une petite enquête menée pendant le mois : trois questions auxquelles il faut répondre sur le cahier. Par exemple : 1^o Faites une liste de dix métiers qu'exercent les gens de votre voisinage. — 2^o Avez-vous entendu des réflexions de gens sur leur travail ? — 3^o Que répondre à quelqu'un qui vous dit : « Moi, je ne travaille que pour gagner de l'argent ? »

N'essayons surtout pas de rester sur un sujet. Mille questions viendront : confidences — aveux sur la prière — la messe — objections entendues... Puis une explication d'Évangile en réponse à quelques problèmes de vie. C'est tout : moins d'une heure.

Bien sûr, il y a ceux qui ne sont pas venus à la messe. Il ne s'agit surtout pas de prendre à leur égard la politique du silence.

« Vous savez, il y a ici, Simone ; elle ne peut venir à la messe, son papa ne le veut pas. Elle sait bien que dès qu'elle le pourra, il fau-

dra venir. Mais c'est signe que c'est dur pour elle de rester chrétienne. Vous allez l'aider, n'est-ce pas ?... »

En voilà une qui, autrefois, aurait pris le trottoir d'en face. Ce soir, elle est épanouie. Elle a souri, elle se sent comprise.

Et c'est ainsi que, cette année, sur 95 communiantes de l'an passé, nous avons perdu contact avec 4 seulement. Parmi celles-ci, une c'est par hostilité ouverte des parents ; une autre, par excès de pauvreté ; la troisième, par étroitesse de parents chrétiens ; la dernière, par mauvais vouloir arrêté de l'enfant.

De telles perspectives suffisent-elles à faire entrevoir les exigences dernières d'un catéchisme missionnaire ? Non, certes. Ce ne sont là que les jalons d'une œuvre de rechristianisation qui demandera plus d'une génération pour aboutir à former des chrétiens complets.

Il importe ici de distinguer la solution *idéale* de celle que l'époque actuelle impose comme solution *réelle*.

La solution idéale, ce serait pour nos enfants de famille déchristianisée un retour à la manière du catéchuménat d'autrefois par une progressive initiation à la vie chrétienne. On prendra l'enfant dès l'école — la plupart du temps l'enfant qui n'aurait pas été baptisé — selon les prescriptions de tel canon de l'Église. Il franchirait de progressives étapes où l'instruction viendrait couronner le changement de vie opéré dans le milieu, pour se terminer, non pas à 12 ans mais après l'entrée au travail, par une promesse de vie chrétienne faite en connaissance de cause, avec la preuve que « ça tiendra ».

Mais cette solution idéale ne doit pas être actuellement la nôtre. Le remède serait pire que le mal. Il faut tenir compte de ces deux facteurs :

- nous baptisons en masse les enfants ;
- nous sommes en face d'une coutume vivace d'une Profession de foi à 11, 12 ans.

Est-ce un bien ? est-ce un mal ? C'est un fait. Il suffit.

Nous cherchons à mettre plus nettement à part pour le catéchisme les enfants de famille chrétienne pour que les parents, en liaison avec nous, prennent en main la formation religieuse de leurs enfants.

Par familles chrétiennes, j'entends : les familles de militants, familles d'esprit chrétien, décidées à vivre à fond leur christianisme. Nous avons avec elles des réunions régulières de mise au point ; une liaison suivie et un catéchisme vécu avant d'être enseigné.

Objectifs de cette collaboration du prêtre et des parents: créer des habitudes chrétiennes au sein de la famille, des réflexes chré-

tiens, faire monnayer la formation religieuse à l'occasion des mille incidents de la vie quotidienne. Grâce à un contact éclairé, conjuguer les grâces d'état du prêtre, du père et de la mère, pour développer l'état de grâce de l'enfant dans son milieu familial.

Avec la majorité des enfants baptisés provenant d'un milieu qui ne peut assimiler un enseignement didactique, nous continuons à partir de leurs problèmes de vie et non pas du livre.

Mais il convient de terminer en donnant la parole à nos petits. Trop souvent, au cours de ces pages, nous avons dénoncé les méfaits du milieu païen dans l'âme de ces enfants.

Il convient de laisser parler ceux qui, pour avoir lutté, sont le triomphe de la grâce sur la paganisme.

La veille de sa communion, Lucette tombe malade : et c'est la diphthérie.

« Ça ne fait rien, M'sieu l'Abbé, c'est déjà offert pour maman. Il faut que ça me coûte cher de gagner maman au bon Dieu ! Pour la chaînette du quartier, aussi, que pas une ne se perde ! »

Janine, 11 ans, un jeudi avant le catéchisme : « Dites, Mademoiselle, ça y est, papa vient de m'annoncer qu'il communiera. Voilà deux ans que je prie tous les jours pour ça. Et j'en ai fait des sacrifices, vous savez ! Si vous saviez comme je suis contente ! »

La maman de Micheline, grâce à l'exemple de sa fille et à ses prières, retrouve la foi. Elle lui dit un jour : « Ma fille, je t'ai donné la vie en usant la mienne. Tu as pris mon temps, tu as été mon plus grand souci. Mais nous sommes quittes : aujourd'hui, tu m'as rendu le bon Dieu. »

Mais le plus vrai des témoignages, c'est plus encore celui de la bande à Dédé.

Cinq gars vivent dans le quartier le plus déshérité de cette banlieue. Ils ont vécu ensemble leur vie chrétienne. Ils venaient ensemble au catéchisme. Ilsaidaient les gars du voisinage à « tenir ». Et voici que les mamans, ensemble, subissent l'ascendant de la bande des jeunes décidés. L'une avec l'autre elles viennent au Christ. Et tel papa disait à son voisin : « Je ne sais ce qui se passe chez nous... Les gars d'ici, ça fait plaisir de voir comment ils y croient à la religion ; je me demande s'ils n'ont pas raison... »

Et nous, prêtres, catéchistes et chrétiens militants, saurons-nous avoir raison de la situation tragique des enfants de milieu déchristianisé ?

A TRAGICAL SITUATION
THE RELIGIOUS FORMATION OF THE DECHRISTIANISED
POPULATION

INTRODUCTION. — 1. *The tragical situation.* — The spiritual influence of France was undeniable during the most beautiful centuries of its history. In spite of the ravages caused by paganism in recent years, French civilisation remains Christian in its foundation. The elite keep to spiritual resources, which allow serious hopes for a Christian revival.

But these hopes must not blind us as to the present situation. France is actually « a Mission Country ». To become conscious of this, the priests, who mostly belong to the middle classes, have only to come into contact with the people. Then they will not be surprised to find 3.500.000 children growing up quite outside any influence of the Church. Moreover they will find, that among the children, who attend the catechism classes, a great many belong to families, who are attached to the Church simply by a vague traditionalism.

In short, the environment in which the child of the lower classes lives, is a pagan one. This fact has deplorable consequences ; for the child is strongly influenced by its environment.

2. *The child is the product of its environment.* — The surroundings of a child consist of three centres of influence : the family, the school, and the district, in which it lives. The surroundings of the adolescent of the working classes comprise also the places of work and recreation...

According to Sociologists, adults of no personality are to a large measure the product of their surroundings. What shall we say then of a child, who is more liable even to be influenced than an adult ? The child is the product of its environment.

The Church, like an excellent pedagogue, has always adapted its teaching to the particular conditions of a given sphere. This strikes us especially in the Missions.

Since a great part of France has become a paganised country, we can no longer use the methods of religious formation such as are employed in Christian spheres. The more perfect methods, which do not take into account the sphere, are useful, but insufficient. Facts prove this.

We shall therefore, first of all, study the sphere of the child of the lower classes, in order to understand (thoroughly) the obstacles, it opposes to the religious formation of the child. Then we shall offer a few suggestions as to the methods, which suit such a sphere.

I. THE ENVIRONMENT OF THE CHILDREN OF THE LOWER CLASSES. — The pagan sphere creates in our children dispositions or psychological « complexes », which we must analyse.

1. *The incapacity complex.* — We shall give that term to the physiolog-

ical incapacities with which the child's blood is loaded, as a heavy inheritance. These little ones feel the effects of their parents' misery. The excessive and inhuman work of the mother has weakened their health. They are not capable of paying much attention ; they do not feel inclined for any effort. Several of them even show traces of the alcoholism of their fathers or the ill-conduct of their mothers.

2. *The inferiority complex.* — This complex is not really an incapacity like the one arising from heredity. It is a weakness, a feeling of inferiority in presence of the exigencies of Christian life.

It arises from the exterior conditions of life, from the incapacity of the parents as educators, and the bad examples seen at home.

The exterior conditions of life ! Many of these children live in the slums. How many vices proceed therefrom ! How much fatigue, how much enervation, how many quarrels, because the people live in crowded spaces !

The incapacity of parents as educators. Instead of punishing their children, when they have stolen other people's property, the parents congratulate them. Instead of watching over their daughters' friendships, the mothers take them to dangerous places...

The bad examples seen at home. How many children witness at home the father's drunkenness, the quarrels of the parents, the ill-conduct of the mother !

Consequences : These children are not prepared to live as Christians, i. e. practise the virtues of Faith, Charity and Hope.

As regards *Faith* : the hardships of life have made them distrustful, and little disposed to accept anything on the testimony of others. Moreover the teaching they received is often opposed in their presence, often by their own father. As regards prayer, which is the life of Faith, it is very difficult to practise it in a hovel.

The spirit of *Charity* is hard to develop in children who are not loved, and who live in surroundings, where hatred against a part of society is preached.

Hope itself is not there. The sphere is fatalist and does not aspire to the possession of spiritual benefits.

3. *Complexes arising from social and religious prejudices.* — It is difficult for us to realise the animosity of the people for the present regimen, which favours the rich and guarantees the power of money. — Beside the social prejudices, there are those against religion. God belongs to the old order of things, which is now outworn. Some oppose Christ to the Church. Christ was on the side of the workers. The priests have betrayed Him ; they have joined hands with the rich.

II. PERSPECTIVE OF A MISSIONARY CATECHISM. — The priest who has become conscious of all these complexes, which oppose themselves to religious formation, is not surprised to see many children abandoning all religious practice after their Solemn Communion. To avoid these desertions, we must act differently.

1. Instead of systematic teaching, it would be better to start from the observation of life, from concrete problems of the child's surroundings. This inductive method would be more in conformity with the elementary principles of all active pedagogy. And the more the child is active with its hands (designing, cutting-out), with its whole body (mimic games, plays...), the better will it understand.

2. We must also see, that the instruction is assimilated in the highest degree : intellectual knowledge, which is not transformed into a knowledge of faith, will create a lack of affection of the soul for religious truth ; and this lack of affection will forever alienate it from Christianity.

3. We must teach our catechism in such a way, that it will influence the whole sphere, in which the child lives.

This is what has been done at Colombes. For the catechism we group the children of one and the same district. The boys' group is called « une cordée » ; the girls' group « une chaînette ». During the last year of the catechism, the priest or the catechist assembles the group in the district itself, either in the home of one of the children, or in the house of a practising Catholic. The children of a group know each other well and help each other to live a Christian life. On the day of their Solemn Communion they promise publicly to remain faithful to the group-reunions. Thanks to this mutual support, perseverance becomes much easier for the adolescents.

In this enterprise of religious formation of the young, we also ask for the collaboration of practising grown-ups. These take an interest in the progress and perseverance of the youth of their district.

In short, the group of the young ones of the district (« cordée », « chaînette ») and the group of practising Catholics of the same place constitute a little centre favourable to the development of grace.

Un catéchisme rural

par Albert LANQUETIN

Aumônier général adjoint du Mouvement Familial Rural¹

Dans un article de *Temps Présent* intitulé « Le malentendu », François Mauriac écrivait, en août 1938, les lignes suivantes, de sa campagne bordelaise :

Les journaux n'ont pas, dans les campagnes, autant d'influence qu'on le croit... Le vrai est que le langage des journaux est un langage savant. Ils ne sont pas écrits dans l'idiome dont on use ici et qui ne comprend guère que des termes concrets.

Et de même, le grand malentendu entre les catéchistes et les enfants qu'ils ont mission d'instruire porte sur la langue : les clercs se servent d'un vocabulaire inconnu des petits.

Rien n'est irritant comme d'entendre des dames catéchistes se gausser ou se scandaliser des réponses idiotes ou saugrenues des enfants de la première communion. Ces petits, de génération en génération, sont victimes de maîtres qui leur parlent chinois. Hé quoi ! La plupart d'entre nous (soyons francs !) sont incapables d'une lecture directe des philosophes et des théologiens ; et nous nous contentons des commentaires que des spécialistes rédigent à notre intention — et nous voudrions que les enfants des écoles primaires qui savent appeler par leur nom une bille, une orange, un gâteau, un cahier, mais qui ne connaissent presque aucun mot en *ion* (sauf punition et pension) se fassent une idée de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Transsubstantiation...

Le psittacisme qui est à la base de l'enseignement religieux, le mot à mot théologique imposé à des enfants est une vieille erreur indéracinable ; c'est le geste, prolongé à travers les siècles, des disciples qui empêchaient les petits d'approcher du Seigneur.

Certes, il ne s'agit pas de biaiser et de bêtifier, ni de se mettre à quatre pattes pour raconter aux enfants qu'il y a un Père qui est au ciel et que

1. Docteur en théologie de l'Institut Catholique de Paris, Monsieur l'Abbé A. LANQUETIN est, depuis 1943, aumônier général adjoint du Mouvement Familial Rural. Il collabore régulièrement à *Mon Village*, revue de spiritualité familiale et rurale, et aux *Fiches rurales*, fiches doctrinales. Il a publié quelques brochures de vulgarisation (Abbeville, Paillart, 1946) : *Les saints agriculteurs et jardiniers*, *Prières de ruraux*, *Les saints parlent aux ruraux...* — Adresse : 13, rue du Docteur Roux, Paris XV^e, FRANCE (Note de la rédaction).

quelqu'un les a aimés jusqu'à donner sa vie. Mais il faudrait retrouver le langage des humbles, qui n'est pas celui de la théologie : des mots aussi simples que vigne et vignerons, que grain de blé et que lys des champs, que loup et que brebis, qu'enfant qui se débauche et que père qui pardonne ; le langage des humbles, le langage de Dieu.

Ceux qui souhaitaient voir les enfants s'assimiler vraiment l'enseignement religieux qu'ils reçoivent ne pouvaient qu'applaudir à tant de bon sens. Mais tous ne le firent pas sans graves réserves. Les mots *Incarnation*, *Rédemption*, *Transsubstantiation* et quelques autres encore qui condensent des siècles de tradition infaillible, — quand ils n'ont pas été employés par Dieu même dans l'Écriture — ne sauraient disparaître du vocabulaire sacré le plus courant, sans que la foi du peuple chrétien en soit appauvrie, ni sans que le dogme lui-même en soit altéré dans l'esprit des humbles. Le catéchisme appris dans l'enfance constitue, en effet, pour la plupart des fidèles et jusqu'à la mort l'essentiel de leur bagage doctrinal. Et l'Église, dans sa sagesse, tient à ce que ces mots abstraits soient transmis avec leur contenu aux générations successives de jeunes baptisés.

Faut-il donc, pour autant, renoncer à se faire comprendre de ceux-ci autrement que par des gloses laissées à l'initiative, parfois très indigente, du catéchiste, ou réservées au « livre du maître » ?

L'Abbé Y. Daniel semble avoir résolu le problème. Il publia en 1945 aux Éditions ouvrières (à Paris), sous le titre de *Vivre en chrétien* et avec une préface du Chanoine Quinet, secrétaire général de la Commission nationale du catéchisme, un manuel d'un genre nouveau que d'ailleurs bon nombre de lecteurs de cette revue n'ignorent certainement pas. Ce manuel satisfait à l'une et l'autre exigence : celle de la pédagogie et celle de la théologie.

Rappelons-en brièvement les caractéristiques.

Chaque chapitre expose d'une double manière la vérité révélée exprimée par son titre toujours concret : « *Jésus nous sauve* », « *Jésus ressuscite* », « *Jésus chassé de notre âme par le péché* », « *Être pur* », « *Aimer nos frères* », etc... *D'une part*, en une page d'Évangile, parfois commentée, d'une traduction très vulgarisée, à quoi s'ajoute souvent quelque vivante historiette empruntée à la vie quotidienne et, toujours, une brève « leçon » ; *d'autre part*, au moyen des « questions » traditionnelles.

Ces dernières sont empruntées, pour les candidats à la communion solennelle, au *Catéchisme national* et imprimées sur fond teinté de rose ou de bleu. Toutefois, elles sont beaucoup moins nombreuses.

que dans le manuel officiel et l'ordre en a été fréquemment changé pour des raisons pédagogiques. Pour les mêmes raisons, l'ordre des chapitres et l'importance relative donnée à chacun d'eux ont été également modifiés.

En ce qui concerne la « première année », c'est le *Catéchisme de la foi catholique de Bobo-Dioulasso* (Afrique occidentale française) qui a été mis à contribution. Les questions qu'on en a tirées ont été imprimées sur fond blanc. C'est, on le devine, un texte particulièrement clair et facile.

Des illustrations très colorées de Melle Jacqueline L. Gaillard et d'excellentes photographies achèvent de faire de ce manuel un livre fort attrayant pour ses petits lecteurs. Aussi a-t-il connu et connaît-il encore un grand succès. Une troisième édition est déjà en préparation.

Seulement, l'ouvrage de M. Daniel a été conçu très spécialement pour l'enfance *urbaine, ouvrière* plus particulièrement.

Les jeunes ruraux y sont arrêtés à chaque phrase par des images et des expressions qui ne leur sont pas familières, sans parler de mots très difficiles pour eux. Car, leur vocabulaire abstrait est encore plus pauvre que celui de leurs camarades citadins, comme l'a si bien remarqué Mauriac dans l'article précédent. La majorité des illustrations, même, ne sont pas assez « lisibles » à leurs yeux frustes. Donc, une édition *rurale* de *Vivre en chrétien* s'imposait. Elle doit paraître au début de 1947, si tout va bien.

Cette édition rurale ne changera à peu près rien au nombre ni à l'ordre des chapitres et des « questions » qui seront reprises également du *Catéchisme national* et, pour les plus jeunes élèves, du *Catéchisme de Bobo-Dioulasso*. Mais les *histoires* et *comparaisons* seront en majeure partie nouvelles ; certaines « leçons » seront encore simplifiées ; certains textes sacrés, trop ardu, seront supprimés, d'autres commentés plus longuement.

En tout cela un grand souci de soumission à la psychologie enfantine et rurale a guidé les adaptateurs et ce, non seulement en vue de faire comprendre, mais aussi d'obtenir l'adhésion du cœur et d'émouvoir la volonté. Tout est centré sur la personne du Christ et sur l'amour du prochain, comme dans l'édition ouvrière, mais la note apostolique ou plutôt « militante » est beaucoup moins marquée ainsi que l'exigeait la mentalité rurale.

Quant au style du nouvel ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que d'offrir aux lecteurs de *Lumen Vitae* la primeur de quelques pages.

NOTRE PÈRE DU CIEL...

Quand une maman prépare une bouillie, elle la fait avec tout l'amour qu'elle a pour son enfant... !

Quand le Bon Dieu prépare les cerises pour Suzanne, Thérèse, pour Georges, René, pour chacun des petits garçons, pour chacune des petites filles (il nous connaît tous par notre nom, et nous aime comme si chacun de nous était seul...), il le fait *avec tout l'amour* qu'il a pour chacun de nous.

Il a fait la terre bien riche pour nourrir le cerisier ; il a fait l'hiver qui repose le cerisier,... la pluie pour l'arroser,... le vent, les abeilles qui aident les fruits à se former, et, surtout, le beau soleil qui fait rougir les cerises pour qu'elles soient belles, qui les sucre et les chauffe pour qu'elles soient tièdes et bonnes quand on grimpera sur l'arbre pour les manger... Comme c'est bien, bien organisé !

Le Bon Dieu a voulu que nous voyions son amour pour nous !

Et tout, tout ce que nous voyons, toute cette belle organisation qu'adiment les savants, le Bon Dieu l'a faite parce qu'il nous aime !

Quand une maman fait un bon gâteau, elle le met dans un garde-manger et pense : « Quand ma petite fille rentrera ce soir, je lui donnerai ce bon gâteau ! »... Parce que la maman aime sa petite fille, elle a pensé à elle...

Or le Bon Dieu savait que Suzanne, Thérèse, Georges, René, qui vivraient en 1947, aimeraient les cerises, alors il a mis dans le *premier* cerisier ce qu'il fallait pour attendre Suzanne, Thérèse, Georges et René : *les noyaux de cerises qui peuvent donner d'autres cerisiers*. Connex, c'est bien inventé !

La maman qui met un gâteau dans le garde-manger, pense depuis le matin au plaisir de sa petite fille... Le Bon Dieu, lui, pense depuis toujours, toujours, à la joie qu'il donne à Suzanne, Thérèse, etc... et à tous les enfants quand ils mangent une cerise... et pour tout ce dont nous vivons, Dieu a fait la même chose.

LEÇON — Dieu est bon, et il nous aime. Dieu veut que nous soyons heureux et il pense toujours à nous.

Nous devons aimer le Bon Dieu, Notre Père du Ciel, et nous devons lui dire souvent qu'on l'aime.

LE BON DIEU AIME CE QUI EST BEAU

Il a mis du vert, du bleu, du rouge, du jaune, etc.... dans les champs, pour que ce soit plus beau !... Et il a mis beaucoup de verts différents !... Et beaucoup de rouges différents !

C'est le Bon Dieu qui fait les violettes, le muguet, les églantines, les coquelicots, et toutes les autres belles fleurs...

C'est lui qui veut que les cerises soient d'un beau rouge bien brillant, et c'est lui, qui donne comme du velours aux pêches...

C'est le Bon Dieu qui fait les couchers de soleil où il y a du rouge, du mauve, du jaune, de l'orange, du doré...

C'est lui qui fait le ciel bleu !... l'eau bien claire...
 Et les petits ruisseaux qui courent dans l'herbe.
 Et les petits agneaux tout blancs !... C'est si joli quand ils sont dans les
 prés verts...

Et les papillons !...
 Et la mer !... bleue, verte, argent !
 Et les montagnes avec des capuchons blancs !
 Il a fait des petits oiseaux qui chantent, des cigales qui chantent, le vent
 dans l'avoine... C'est beau !
 C'est le Bon Dieu qui a fait les belles étoiles !
 Il a fait tout cela *pour nous*, pour que nous soyons contents... Il nous
 a tout donné...

Une petite fille, un petit garçon, peuvent dire en regardant la mer, les
 montagnes, le Ciel avec les étoiles : « TOUT CELA EST A MOI. LE BON DIEU
 ME L'A DONNÉ ! »

Et quand ils disent « Mon Dieu ! Comme c'est beau ce que vous avez
 fait !... », c'est comme s'ils le redonnaient au Bon Dieu... C'est ce que le
 Bon Dieu veut. C'est pour cela aussi qu'on lui chante de beaux cantiques !...

LEÇON — *Le Bon Dieu a fait de belles choses pour que nous ayons un
 plaisir à les regarder et aussi pour que nous pensions à lui en les regardant.*

SUZANNE EST UNE PETITE FILLE ET ENCORE BIEN PLUS :
 UNE PETITE FILLE BAPTISÉE !

Suzanne est une bonne petite fille qui a un bel appétit et de belles joues.
 L'autre jour, son grand frère lui dit pour la taquiner : « Est-ce que tu le
 sens quand tu grossis ?... Tiens ! arrête-toi de marcher et fais bien attention :
 tu grossis, en ce moment un tout, tout petit peu... *Est-ce que tu le sens ?...*
 Comment ça fait ? »

Suzanne a ri !... Elle ne sent rien du tout !

Elle avait raison, Suzanne. Sa vie ressemble à celle des plantes *qui ne
 sentent pas* non plus quand elles grandissent et grossissent (vie végétative).

Sa vie ressemble aussi à celle de Tahaut, le chien qui ramène si bien les
 vaches !... Elle peut, comme lui, remuer, courir, dormir, aller chercher
 sa nourriture et manger (vie animale).

Mais attention !... Elle a quelque chose que n'a pas Tahaut !

Suzanne a un esprit et elle peut comprendre, raisonner, aimer ce qui
 est beau !... ce qui est vrai !... ce qui est bien !... Elle a la vie humaine.

Tahaut, devant un beau coucher de soleil, ronge un os... Suzanne, s'ar-
 rête, admire, et dit : « Que c'est donc beau ! »

L'autre jour, Suzanne s'est disputée avec une petite fille, et cette petite
 fille lui a lancé : « Tu n'es qu'une bête ! »

Suzanne a rougi, et elle allait se mettre en colère !... Elle avait raison
 de s'indigner et elle aurait pu répondre à la petite fille : « Non !... Je ne
 suis pas une bête !... Je suis une petite fille, et encore bien plus : *une petite
 fille baptisée !* »

Suzanne ressemble, en effet, aussi aux anges ; elle a la vie du Bon Dieu en elle... Et cette vie est si belle !... si belle ! Suzanne ne verra à quel point elle est belle qu'au Ciel ! La vie du Bon Dieu qu'elle a en elle s'appelle la vie de la grâce, la vie surnaturelle. Cette vie, comme celle des plantes, *ne se sent pas*. Le Bon Dieu agit en elle : Suzanne ne le sent pas.

Mais Suzanne n'a pas trois, ni quatre vies. Elle a *sa* vie, qui est en même temps : végétative, animale, humaine et surnaturelle... et tout ce qu'elle fait est fait par *une petite fille baptisée, une enfant du Bon Dieu*.

Quand Suzanne grandit, ce n'est pas une plante qui grandit, c'est *une enfant de Dieu*. — Quand Suzanne mange, ce n'est pas un petit animal qui mange, c'est *une enfant de Dieu*. — Quand Suzanne apprend sa leçon, c'est *une enfant de Dieu* qui apprend sa leçon.

LEÇON — Nous avons la vie naturelle : c'est notre vie humaine.

Nous avons la vie surnaturelle : c'est la vie divine que le Bon Dieu nous donne. Cette vie divine que Dieu nous donne s'appelle la grâce.

Toutes les *illustrations* (à l'exception des photographies) seront remplacées par les dessins coloriés d'une authentique jeune rurale : Melle de Lagoutte.

A RURAL CATECHISM

Very often little country children do not take in the Religious teaching they receive during the Catechism lesson. Why ? According to François Mauriac, who lives in the Bordelais (Bordeaux) country, this is chiefly due to the fact that priests and catechists use a vocabulary, which the children are quite unable to understand.

They must doubtlessly learn certain abstract words such as *Incarnation, Redemption, etc...* in which the results of many centuries of Christian reflection are condensed. But such words should be introduced into the lesson and not increased groundlessly. Catechism should be brought home to the children in the ordinary everyday language, the only one they are capable of understanding.

The same rule applies to the Catechism text-book. Fr. Y. Daniel observed this when composing the little book entitled « Vivre en chrétien » (Live as a Christian) for the working-class children of the towns. This book fulfils these requirements.

Each chapter explains in a twofold manner, the revealed Truth specified by the title (always a concrete title e. g. « Jesus saves us. Jesus rises again. Love our brothers). *On the one hand*, this explanation consists of a page of the Gospel, to which is added a short story taken from daily life, followed by a lesson ; *on the other hand*, of certain *traditional questions* selected from the National Catechism, for the benefit of those children preparing for their « Communion Solennelle ». Pedagogical reasons have, however, led

to a different arrangement of these questions. For the First Year questions are taken from a very simple French Equatorial Catechism. Coloured illustrations and photographs have helped to give a very attractive look to the little text-book.

This Catechism is not however adapted to country children. They are hindered at practically every sentence by pictures and expressions quite unfamiliar to them. They find many words extremely difficult, for their abstract vocabulary is even poorer than that of their city friends. Even the majority of the illustrations mean nothing to them.

This is why a *rural* edition of « Vivre en chrétien » will be published in 1947. The number and order of chapters, the text and questions will be the same. But the *stories* and *comparisons* will be mostly new and adapted to the psychology of rural childhood. Coloured drawings, the work of Melle de Lagoutte, a genuine country-dweller herself, will replace the illustrations.

The following extract will give an idea of the *style* :

OUR FATHER OF HEAVEN

A mother when preparing pap does so with all the love she has for her child... God when preparing cherries for Suzanne, Thérèse, Georges, René, for each little boy and girl (He knows us all by our name as if each one of us were alone) does so with all the love He has for each one of us.

He made the earth rich in order to nourish the cherry-tree. He made the winter during which the cherry-tree can take a rest. He made the rain to water it, the wind, the bees which help to form the fruit, and, above all, the beautiful sun which makes the cherries lovely and red, which sweetens and warms them so that they may be soft and tasty when we climb the trees to eat them... How well it is all arranged, all organised !

God wished us to see His love for us. Everything we see, all that fine organisation which the learned admire, God made for us because He loves us. — When a mother makes a nice cake she says to herself : « When my little one comes home this evening I'll give her a big slice of this lovely cake ! » For mother loves her little girl and is always thinking of her.

Well God knew that Suzanne, Thérèse, Georges, René, who would be living in 1947 would be fond of cherries, so He put into the first cherry-tree all that would be necessary so that they also could have cherries. This is contained in the stone from which other cherry-trees grow. What a splendid invention !

The mother who made the cake thinks all day of her little one's joy. God likewise has been thinking from all time, is always thinking of the joy He gives to Suzanne, Thérèse, Georges and René and to every child who eats a cherry. It is the same for all the other things on which we live.

LESSON : God is good and He loves us. He wishes us to be happy and He is always thinking of us. We must love God, Our Father of Heaven and tell Him often we love Him.

Religion with the Younger Children

by Francis H. DRINKWATER
*Editor of « The Sower »*¹

« It is now a race », said the Headmaster with solemnity, « a race between education and catastrophe. »

« Where did you find that ? » asked my curate. « Sounds to me like H. G. Wells. »

« I forget », replied the Headmaster without rancour. « But it's absolutely true, if we mean religious education. Civilisation is doomed without the Church, and the Church is helpless without education. »

The Headmaster is the most regular member of our little discussion group ; he is middle-aged, married, and head of the parochial school in the next parish (still an all-age school up to fourteen, though he will lose his seniors soon).

Others who come are the Local School-Inspector, not a Catholic, but a very good sort ; and the Professor, who is a priest on the staff of the diocesan Seminary, — I forget what he lectures about, something to do with canon law and moral theology — he is not professor of catechetics anyhow, because there isn't one.

Sometimes we have another Professor too, a young Catholic who lectures on psychology at the University Training College.

1. The Rev. Francis H. DRINKWATER, born 1886, ordained at Oscott 1910, is a parish priest in the diocese of Birmingham and Religious Inspector of Schools there since 1922. Outside England better known as editor of *The Sower*, a periodical on Catholic Education which he started in 1919, after four years on the Western Front as army-chaplain. He was editor 1919-1927, and again from 1940 until now. *The Sower* has always campaigned for a more vital and psychological religious instruction in schools and against parrot-systems and regimentation. Its editor is also author of many books, mostly aidbooks for school-teachers and sermon-notes for priests (published by Burns, Oates and Washbourne Ltd., 28, Ashley Place, London S. W. 1.). Let us mention : *The Givers*, 1926 ; *Religion in School Again*, 1935 ; *Gabriel's Ave* (Religious Plays), 1936. Since the war ended, Fr. DRINKWATER has been much occupied in organising demonstration-courses for teachers of religion. He has often advocated discussion-groups representing all types of teaching, but we understand that the group described in the present article is no more than a literary device. — Address : Lower Gorstal, Dudley, ENGLAND (Editor's note).

Then there is Miss Y. Z., a recent convert of mine ; a quiet little class-teacher in the big Council school round the corner. And last but not least, Sister Predestinata, our own Infant School Headmistress, who comes from County Galway ; I had to get the Bishop to write a threatening letter to her Mother-General at Toulouse or Bordeaux or somewhere, before we got permission for her to come to our little meetings, where she speaks rarely, but creates a certain atmosphere.

My Curate attends too, unless he is wanted at his Youth Club ; he also is from Ireland, ordained two years ago.

As for me, well, I'm just the one who provides the chairs round the fire, and the coffee and cigarettes.

« The Church may be helpless without education », said the Curate, who likes sparring with the Headmaster. « But education doesn't mean simply schools and school-teachers. »

« By no means », replied the Headmaster. « But I notice that everybody is ready to put the blame on them when things turn out badly. »

« Well, that seems to bring us to our subject for this evening », I put in. « We said we would talk about children under twelve, and what they need in the way of religious education. Our Professor of Psychology will give us a start, I am sure. »

« Willingly », said the Professor, as he passed the sugar to Miss Y. Z. « But to begin with, shall we make it more precise, and concentrate on children from eight to twelve ? »

« Do you agree with that, Sister ? »

« I agree, Father, that there are more problems with the children over seven. With the sevens and under, the home is all-important, and suggestion is all-powerful. »

« There you are then, Professor. Our imaginary child was baptized in infancy, has made his first Communion, and is looking forward to his eighth birthday. What does he need for the next few years, from the psychological point of view, to help him to be a good Catholic both now and in later life ? »

« A large and difficult question ! » said our other Professor, the Theologian from the Seminary.

« On the contrary, Father », said the Psychologist. « It is the easiest question I ever had to answer. What he needs is that all the authorities in his little world — his parents (both of them, mind you), his teacher, and his priest — should be agreed in teaching him his religion. »

« Ah, good ! » said the Theologian, quite pleased. « Yes ! And behind the teacher in these days, is the civil authority, the whole

community, as well as the parents. So we have family, Church, and State. The Fourth Commandment, in fact, being fully observed. »

The Psychologist continued :

« The child, while he is indeed a child, lives by authority. Without authority, he cannot survive body or soul. But for his life to be healthy it is necessary that every authority in it shall be at one. If his parents are in disagreement, even if it is merely emotional and hidden disagreement, the foundations of the child's life tremble. And the same is true, in much lesser degree to be sure, of School and Church and State, and even companions. To be complete one must add other influences such as Cinema, Books and such like, which seem to come with the authority of the community. The ideal situation is that all these should be working together in the same direction : I mean that is the ideal situation for the child under twelve. »

« Yes, indeed », said the School Inspector. « But how seldom is such an ideal realised ! Perhaps in some happy country village... »

« But even there », said the Headmaster, « you will find fathers and mothers who quarrel, or give their children a bad example. »

« Ah, yes — if one could only abolish parent ! » sighed the Inspector. « Then education would really begin ! Don't you think so, Sister ? »

Sister was too preoccupied with a problem of her own to smile. « It is very difficult indeed », she said gently, « to get any religion into children when there is no religion at home. Some of the five-year-olds who come to us have never said a prayer, never heard the name of God, except perhaps as a swear-word. »

« And yet they are regular little 'mystics' by the time they come to make their first Communion. How do you do it, Sister ? » I asked.

« Oh, Father, children easily learn to love our blessed Lord. But to get up on Sunday morning to come to church, when everybody else in the house is in bed — that is not so easy for the little ones. »

« How do you manage it, then ? »

« Through the parents — there is no other way. Yes, even the irreligious parents ; one must secure as much co-operation as they will give, even if they never come to church. Perhaps one can invite them to school for a concert or a Nativity play, or perhaps to help in a tea-party. It is something if they will encourage the children to get up in time for Mass. Usually the mothers take a real interest in the children's First Communion, even those who are Protestants. Sometimes it makes them want to be Catholics themselves. In any case, we try to make sure they are on our side, not working against us, except, alas, by their example. »

« That's it », commented the Psychologist. « School, home, Church all in co-operation. It will not all be wasted. »

« I'm afraid, Sister », said I, « that we priests undo your careful work sometimes when we speak harshly to such parents for not coming to church, as if it were a personal insult to ourselves. »

This time Sister smiled a little, but made no comment. « And I often think », she added, « that this co-operation with the parents is still needed even after the First Communion, for some years at least. Children of eight, nine, ten — no, they cannot yet stand entirely on their own feet, even if they know how to go to the Sacraments. It is sad to see them fall away sometimes, so soon. »

The Headmaster took out his pencil.

« I believe you're right, Sister. I'll make a note of it for my next staff-conference. *Communion Sunday... more... co-operation... with... parents.* A little reminder-note, maybe. I'll let you know the result. »

« That's all very well », exclaimed the Curate. « But what about when there's no Catholic school even ? A friend who was ordained with me is curate in a small town where there are nearly 100 Catholic children, all going to Council schools. Most of the homes care less in their religion, too, of course. What is he to do ? How can they be even prepared for the sacraments ? »

« Under the new Education Act he can probably get them out to church for catechising, during school hours », the Inspector said.

« He wouldn't be much good at catechising. »

« But surely », said the Inspector, « that is part of the normal duty of a priest ? Surely a priest is trained for it ? »

Everybody looked at the Theologian, who coughed.

« Well, you see », he explained, « the Seminary curriculum is very crowded. Everything is more or less prescribed by the Roman authorities, and it is a pretty full programme. Fact is, there's no time really for a serious treatment of catechetics, or preaching, or confession-practice. After all, such things are soon picked up when one has to do them. You might as well say teach our students Scouting, or how to train a choir. »

« Well, and why not ? » This, surprisingly, was the Headmaster, and the Theologian looked at him over his spectacles rather apprehensively. « Hm... why not ? that would take some explaining. Rightly or wrongly the Seminary system concentrates on personal formation. I suppose you might say we are still in reaction against pre-Tridentine scandals in the Church. The training is vocational in the strictest sense, not narrowly utilitarian. Even the metaphysical side of our teaching is perhaps more valuable for its character-testing

quality than for intellectual results ; at least I have not observed any such interests in the average priest once he leaves us. Yet everyone recognises that the Catholic priest, all the world over, is a trained man who knows his job — a professional, not an amateur. Anyhow the Seminary system has three or four centuries experience behind it. »

« And still one or two things to learn », I thought, but did not say. It was the Headmaster who spoke :

« Well, I still don't see why you can't manage a good practical course of catechetics, Father. It would make all the difference to the young priests — they would have more confidence to come into school, and do more good with children when they *did* come in. Though I must say there is a sort of grace that seems to go along with any words from a priest... »

« I suppose the pastoral theology lectures could be enlarged to include more about catechetics. Or possibly after ordination... »

« It isn't lectures they want so much as some guidance in practice. »

« What do *you* think, Miss Z ? » I asked, just to bring her into the conversation. Her contribution was a useful one :

« Practice, yes. But where I learned most myself, when I was beginning, was from watching some first-class teacher at work. If the students could do that for a few times, and *then* try their own hand... »

« That's true. But meanwhile what about my priest-friend and his hundred children in non-Catholic schools ? »

« Tell him to organise a Religion-school during the summer holidays », said the Psychologist. « It's a great idea in the United States. The children come in the mornings, and the parents are glad to send them out of the way. There are instruction-classes, according to needs, and Mass or prayers in church, hymn-practising, and plenty of games in the open-air. Everybody has a happy time. After two or three weeks there are a number of new children ready for confession and communion, and all the other children have had a refresher-course. »

« It sounds fine. But who does all the work ? »

« School-nuns away from school, seminary-students on holiday, lay-teachers helping with the drawing or the singing classes, and high-school pupils with the games, fathers collecting distant children in motor-cars, the priests supervising everything. It's a great idea — I saw them at it when I was over there before the war. The secret is, no large classes — plenty of instructors, with small groups of children. They had special Vacation-School handbooks printed. There is even a special order of nuns devoted to this work. »

The Theologian looked interested.

« It would help to give our seminarists some teaching-practice, wouldn't it ? »

« What I liked about it », continued the Psychologist, « was the atmosphere of general happiness and enjoyment. No compulsion, no boredom, everybody came because they wanted to, everybody looked forward to receiving the Sacraments. That is the right atmosphere for learning religion, surely. If children don't even *want* to go to church, or to please God, or get to heaven — well, you have nothing to build on, have you ? That is one disadvantage of school-religion, because school is sometimes mixed up with things and people that we are glad to escape from and do not remember with joy. There were two good things about that Vacation school : it had everybody's co-operation, and it presented religion as something joyful. »

« I don't see how the children would have time to learn much catechism », remarked the Theologian.

« Necessities before luxuries. For those children, prayer and Mass and the sacraments were the necessities, and the little book called the catechism was a luxury. They had one, I think, but were not expected to learn the words off. »

The Headmaster came in, like the wood-wind on the conductor's beat. « The trouble with catechisms is that they are too long, I mean for children to learn. Too long and too abstract — definitions and long words and all that. »

« You can't have truth without definition, can you ? » said the Theologian.

« I know, I know — but you can't give all the truth at once, especially to children. The catechism is all right for the clever children, once their minds have reached that stage — the stage of grammar, algebra, translations, abstract ideas — the secondary-school stage. But for the *dull* children — and there seem to be more and more dull children nowadays — the catechism answers are never going to be any real use. They will always find them meaningless, and mix one up with another : and if they are forced to learn them by heart, it will be just a dreary never-ending penance. »

« Associated with anxiety and inferiority », added the Psychologist. « Yes, I quite agree, from memories of my own schooldays. I was always good at catechism myself, though I forget most of the answers now. But even for me the catechism has unpleasant associations, because most of the boys hated it so much. Not only the dull boys, but all the boys who are practical-minded rather than bookish, whose brains are in their hands and not in their tongues. »

« You astonish me », said Miss Z. « To a convert like myself, after wandering about in the Protestant twilight, the definite answers of the catechism are a wonderful find. Still, I think I see what you mean about children. »

« Girls especially », said the Headmaster. « Very few girls have any appreciation of abstract truth — only about one girl in ten has any use for the catechism — wouldn't you agree ? »

« Most certainly I would not ! » said Miss Z. with considerable indignation. « Sister, can you sit there silent and hear such an attack upon women ? »

Sister poured the oil of her tranquil smile upon the troubled waters.

« Oh, yes, I think girls ought to learn their catechism. But I do wonder sometimes if it isn't perhaps too long. We have to begin it with the younger children, because there is so much to be learned. They learn the words easily enough, especially if they want to please their teacher, but it is just parrot-learning, after all. So many of the words and ideas are too difficult for them. »

« That is because they were composed by theologians like our friend here », I said. « But suppose you had a catechism specially written for children, Sister ? »

« That would be very nice, Father. But if it really was in language suited to children, I should think the answers would stay in the children's minds well enough without being learned off by heart. »

« What, no memorizing at all ? that *would* be a revolution, wouldn't it ? »

« We should have more time for learning new prayers by heart, and more new hymns too, and more time to explain the words of them. »

« That's true. You think there is plenty of doctrine to be found in prayers and hymns, then, as well as in the catechism ? »

« I am sure of it, Father. If we had the time. But learning the catechism takes up so much of our time, if it has to be word-perfect. »

« Are you thinking of your children under eight ? »

« It is just as true about those who have made their First Communion, Father. »

« But what about the lazy teachers ? If they hadn't got the catechism-words to teach, they wouldn't teach much, would they ? What do you say about that, Mr. Headmaster ? »

« There will always be lazy teachers, Father. Part of the Headmaster's task is to keep an eye on them. »

« It is fatal », the Inspector said, « to base an educational system on the lazy teacher. The main thing to aim at is full freedom for the good teacher to do his best. If that is true in a secular system, I'm sure it must be still more true in your religion, where teaching is so often a true vocation, not a mere profession. *Ad majorem Dei gloriam* — Ah, how we envy you Catholics in the field that the Americans call 'motivation'. »

« The catechism is the constant refuge for the lazy teacher », said the Headmaster.

« And a dismal penance for the under-average child », said the Psychologist.

« And the worst enemy of religion, you will be saying next ! » said I. « It can't be so bad as that. The catechism is like anything else, something that must be used rightly, and not abused. »

« It's a mistake to make religion too easy », said my Curate, with a vigilant eye on the Headmaster.

« Religion will always be hard enough », the Psychologist said. « There's no need to set up unnecessary psychological obstacles round the Altar. »

« True, very true », agreed the Theologian. « We don't want to turn the catechism into one more excuse for staying away from Mass. We can't do without the catechism, it is the theology of the laity, the very skeleton of living religion. The more we know about the skeleton the better, but we don't have to be thinking of our skeleton all the time. »

« Nor can we separate it from the rest of our body, without killing ourselves », said the Headmaster triumphantly.

« Just so », I said. « Well, about the catechism, the first question seems to be : at what age should it be seriously begun — I mean the ordinary grown-up catechism. Can we assume that the parrot-method — of having meaningless phrases and ideas learned by rote with the intention of explaining them later on — is unsound and worse than useless ? Are we all agreed on that ? »

There was a chorus of assent, though the Curate still looked doubtful.

« Well, if we discard parrot-system, at what age could we hope to explain the answers of our present English Catechism ? It seems to me, that the average intelligent child is not going to be ready for it much before eleven or twelve. »

« Some of the answers are easy enough, Father », said the Headmaster.

« Maybe, but it isn't much good picking out an answer here and there. You must take the book as a whole. Would any of you want

to get it learned intelligently by junior classes under eleven-plus ? »

Nobody wanted to, it seemed. In fact the Headmaster said : « Even after that age, Father, I would ask that not too much should be expected from the dull children : it is useless cruelty in their case. »

« Very well then », I said, « the next point to arise is about these under-elevens : should they have no fixed catechism, beyond the Creed and the prayers and so on ? Or should they have a catechism in easier language specially written for them ? »

« Excuse me, Father », interrupted the Headmaster, « I should like to put that question differently : Should the *teacher* of the under-elevens have a special catechism — a special list of questions and answers ? To that I would say, yes : but there is no need for these younger children to have that catechism in their hands in printed form ; it is better they should get it fresh from the teacher's lips. »

« The *living word*, in fact », said the Psychologist, « as that good Protestant Bishop Grundtvig used to say ! »

« And who was he ? » asked the Theologian with pardonable curiosity.

« He was a great educationist in Denmark a hundred years ago. He started the Folk High Schools, where young farmers go for a five-months course of residential education, based on religion. The movement has done wonders for Denmark, and Sweden too. Grundtvig believed in books, but still more in contact with a good teacher. There are living words, and dead words. A printed catechism is just so many dead words to children, isn't it ? Children under twelve don't learn much through printed words, and not much through being talked at. Their attention soon wanders. They learn more through the eyes, by pictures and so on, or through the eyes of the imagination, by hearing or reading stories. But most of all perhaps, they learn through their own bodily movements and activity, because that is the great need at their age. »

He pulled himself up and looked round with a smile : « Sorry, sorry ! I seem to be falling into a lecture. »

« No, go on, it's very interesting », said the Curate. « I remember myself very well as a boy of nine or ten, how I could run about all day playing at cowboys and Indians, or something, and never get tired. What agony it was to sit in a desk at school all the morning ! You pretended to listen to the teachers, but all the time you were keeping count of the number of times he straightened his spectacles, or watching the clock perhaps, or picturing what you would do after school. »

Miss Z. rushed to champion the teaching profession : « I think, Father, you would find that some schools nowadays do better than that. You must visit my classroom some time. We have no heavy desks, but beautiful light chairs and tables. We can clear the floor in two minutes, when we want to do some dramatizing or dancing. You'll find the walls covered with the children's work, especially drawings and paintings — a whole frieze, for instance, about the life of King Alfred that we are doing this term. I often think it would be fine to be in a Catholic school, and try out these activity-methods in teaching religion. »

« In some ways, my dear, we do even better than that », I said. « After all, the best religious activities are the religious practices themselves, which we do in church, and the getting ready for them at home or in school. Talk about educational 'projects' — what better 'project' could any teacher ask for than that ? »

« A magnificent opportunity, of course », agreed Miss Z.

« And Sunday Mass too, and lots of other activities such as the visits to the Blessed Sacrament, or keeping Lent, or taking care of the class-room 'altar'. There is no lack of activity in Catholic education ; indeed that is the part of it which is so successful. »

« I believe you », said the Protestant Inspector. « Compared with our Bible-lessons your Catholic religious training is the real thing : it is learning by doing. »

« Then », said Miss Z., « wouldn't it be better if the same activity-principle were used all through the doctrinal instruction ? »

« It certainly would, especially for the under-twelves », said I. « In fact, I believe a good deal in that line is being done already in many schools. Can't you tell us something about that, Mr. Headmaster ? »

« Well », he answered. « There's one of my teachers, fresh from the College, who does wonderful things with what she calls 'note-books' — note-books made by the children. They are not really *note*-books, but sometimes prayer-books, or books on some subject of doctrine or devotion — the Rosary perhaps, or the Church's year, or the Seven Sacraments, or the Creed. The children plan them and write them and paste little pictures in to illustrate them. They love doing it and they are learning all the time, and I must say the little books perform quite an apostolate when they are finished and the children take them home. »

« Yes, I've seen some of them », I said. « Personally too, I'm a great believer in drama. I don't mean formal stage productions, though they have their place. But ordinary little scenes done in the class-room. I think you do something in that line, Sister ? »

« Oh, Father, our dramatising in the Infant School is a very modest and extempore affair. But at our Retreat last month I met some Sisters who were very good at it with the under-twelves. They compose regular little plays, or action-lessons, that bring out some article of the Creed, or one of the Sacraments, and so on. They compose them in such a way that every child in the class has some part to perform, if only in choral speaking. or one of a crowd. They said it is wonderful how the children remember anything that they have acted, or even seen acted. »

« Yes, indeed », said the Theologian. « After all, drama, in that broad sense of the word, was a favourite teaching-device of Our Lord. Miracles that were action-parables, the Passion, Ascension — the Holy Mass — they are drama, in which we have our part. »

« Add His story-telling », said the Psychologist, « and you have almost a complete educational method. »

« Even a catechism sometimes », the Curate added mischievously « as at Caesarea Philippi. »

« Catechism or no catechism », I said, « the Faith cannot be taught without words. I suppose the great thing is to find the right words for the children at the right time, and to join them with the right kind of happy activities, through which they will make a real entrance to the mind and heart. That is how things are learned in a happy family at home, and the closer the school can imitate the ways of a happy family, the better it will be. »

Everybody seemed pleased with this pontifical summing-up, and we said good-night till our next meeting.

LA RELIGION ENSEIGNÉE AUX ENFANTS

L'article prend la forme d'une discussion entre un curé, son vicaire, un inspecteur d'écoles non-catholique, un professeur de séminaire, un professeur de psychologie, un directeur, une assistante et une religieuse s'occupant d'un jardin d'enfants.

Les points suivants semblent rallier plus ou moins l'accord de tous.

1. Les enfants vivent grâce aux soins de l'autorité. Ce dont l'enfant a besoin par-dessus tout pour sa formation religieuse, c'est que, dans son petit monde, toutes les autorités — ses parents, l'école et l'Église — soient d'accord et travaillent en collaboration.

2. Au cas où les parents n'ont que peu de religion ou n'en ont même pas du tout, l'école catholique et le prêtre doivent encore s'efforcer d'obtenir d'eux toute la collaboration qu'ils sont disposés à donner ; même fort imparfaite, elle est précieuse et indispensable.

3. Les enfants qui viennent de faire leur première communion sont encore très jeunes et ils ont besoin d'un encouragement de la part de leurs maîtres. L'atmosphère de joie doit être maintenue.

4. Les ecclésiastiques devraient recevoir — au séminaire ou plus tard — une formation catéchétique accompagnée d'exercices. Grâce à elle, ils enseigneront avec confiance à l'école ou à l'église, et le feront mieux.

5. Pour les enfants qui ne fréquentent pas les écoles catholiques, le plan américain des « cours de vacances » (cours donnés dans la matinée des congés d'été d'une façon très active et agréable) semble apte à les préparer à la réception des sacrements.

6. Le catéchisme officiel avec ses abstractions et ses définitions est excellent pour les enfants éveillés, une fois que leurs esprits y sont préparés, c'est-à-dire vers onze ou douze ans : mais il est rarement utile pour les moins doués, et c'est cruauté que de les forcer à apprendre par cœur des réponses qu'ils ne comprennent pas.

7. Il y a beaucoup de doctrine dans les formules des prières usuelles, Credo, etc... ; elles ont seulement besoin d'être expliquées.

8. Pour les moins de douze ans, on pourrait employer un catéchisme composé d'une suite de questions et de réponses et présentant des idées concrètes en mots simples. L'usage en serait réservé aux maîtres qui le mettraient sur les lèvres des enfants, non entre leurs mains. L'étude ne pourrait jamais dégénérer en un inintelligent par cœur.

9. Paroles, images et histoires ne suffisent pas ; les moins de douze ans spécialement ont besoin d'apprendre en exerçant une activité corporelle. Il y a déjà une bonne part d'activité impliquée dans la pratique ordinaire de la religion catholique. Mais cette activité personnelle pourrait être exploitée davantage dans les écoles. Un moyen excellent est de faire composer par les enfants d'artistiques cahiers de religion. Un autre serait les saynètes exécutées en classe et les leçons sous forme dramatique.

« Le point capital, c'est de trouver les mots adaptés en temps opportun et de les associer au genre approprié d'activité joyeuse, par lequel ils pénétreront réellement jusqu'à l'esprit et au cœur. C'est ainsi que les choses sont apprises dans une famille heureuse, et plus l'école imitera les méthodes d'une famille heureuse, mieux cela vaudra. »

Essai sur la conscience morale du petit enfant

par Germaine LARY

Directrice de l'*Institution Sainte-Ide à Lens*¹

Un tout-petit est là, qui marche à peine et déjà va droit à tout ce qui brille, remue... qui ne sait rien faire de ses menottes mais déjà veut saisir. Encore inconscient de lui-même, il aspire à la vie de tout son être, de toute sa fragile énergie et sans limites.

Dix ans plus tard, c'est déjà un grand qui juge et agit selon des lois morales, sociales, religieuses.

Par quelle évolution en est-il arrivé là ? quelles voies l'ont acheminé ? intuitions ? enseignements ? contraintes ? quelles ont été ses réactions ?

C'est sur cet apprentissage, bien mystérieux, que nous allons nous pencher quelques instants. Nous aurons garde de trop généraliser le résultat de nos observations : car le milieu, le régime de vie, l'époque et le stade de civilisation, un idéal moral, religieux, auront informé cette vie, auront modelé les forces vives de l'âme de cet enfant. Que de différences profondes entre la conscience morale d'un petit Romain du 1^{er} siècle, et celle d'un petit Italien d'aujourd'hui ! entre celle d'un Américain de douze ans et celle d'un Russe du même âge ; même entre celle d'un petit Parisien de faubourg et celle d'un petit campagnard de Corrèze ! Donc, sans perdre de vue la relativité de nos remarques, nous essaierons pourtant de suivre les grandes

1. Mademoiselle Germaine LARY, licenciée ès lettres, possède le certificat d'études supérieures de psychologie et de pédagogie, et le diplôme de perfectionnement pédagogique de l'Université catholique de Lille. Ce qui rend sa parole spécialement autorisée, c'est son expérience de plus de vingt-cinq ans d'enseignement, dont dix-sept dans la direction d'une école secondaire qu'elle fonda et où elle travaille dans le sens des méthodes actives. L'Institut qu'elle dirige compte toutes les classes, du jardin d'enfants à la philosophie. Sa compétence théorique et pratique la préparait à remplir un rôle au comité de direction de l'*École nouvelle française*. — Adresse : l'*Institution Sainte-Ide*, 75, rue É. Zola, Lens, Pas-de-Calais, FRANCE (Note de la rédaction).

lignes de l'évolution de la conscience morale enfantine, jusqu'à 10 et 12 ans d'âge mental.

Nous pourrons appuyer sur la notion généralement admise des stades d'évolution cette distinction d'un premier stade de 0 à 3 ans environ où prédomine l'influence des dressages ; d'un second et d'un troisième stade de 3 à 7, puis à 12 ans, où s'ajoute l'influence des premiers appels du milieu à la conscience morale de l'enfant ; nous y étudierons rapidement et concrètement les jugements, puis les actes mêmes de cet enfant.

I. LES PREMIERS DRESSAGES

Le tout-petit dont nous avons parlé au début de ces lignes est-il vraiment si dégagé de toute emprise que nous semblions le croire ? Non pas. Depuis les premiers jours de sa vie, il a éprouvé — dans une quasi-inconscience psychologique d'ailleurs, — l'impossibilité à satisfaire quand et comme il le voulait sa soif, son besoin de remuer, de dormir..., il a connu l'impuissance de ses rages quand ce n'était pas l'heure du biberon ; on a même *essayé*, voici plusieurs mois, de l'amener à satisfaire ses besoins à tels moments, au moyen de tel instrument... Il sait qu'il peut saisir, sucer et jeter vingt fois par terre cet objet sans résistance et sans saveur, mais que celui-ci qui brille tant, celui-là qui s'agit si bien... sont tabous.

Je me rappelle ce bébé de dix mois, parvenu malgré la résistance adulte — qui laissa faire doucement, pour voir — parvenu dans la joie de la victoire, à grimper à quatre pattes sur une table servie, et se dirigeant fiévreusement vers une coupe de fruits. A chaque geste expressif, joint à la grosse voix de la grande personne, arrêt et immobilité ; dès que le doigt retombait et que la voix cessait de s'élever, offensive énergique. Évidemment, là, aucune conscience de problème ; mais déjà sont liés crainte — donc souvenir d'un événement désagréable : retrait de l'objet convoité, petite correction — et gestes d'avertissement du grand.

II. LES PREMIERS APPELS A LA CONSCIENCE MORALE

Jusqu'à 3 ans environ d'âge mental, il semble bien que règnent presque exclusivement sur l'enfant ces dressages pratiques. Mais voici que pour ce bébé se multiplient de jour en jour les moyens d'investigation, de contact. « Il comprend tout », dit sa maman,

et c'est un peu vrai ; il se déplace de plus en plus vite ; il a tant sucé d'objets, il s'est tant cogné, peut-être brûlé, qu'il a acquis un monde de connaissances (nous le disons sans douce ironie) ; enfin, il parle. Une maman me disait de son petit garçon de 3 ans et demi : « Depuis un an, Pierre a appris une langue. » Rien n'est plus exact. Parallèlement aux dressages qui ne sont pas près de s'achever, commence donc, pour ce petit, une vie consciente, dont l'importance se substituera de plus en plus à celle de la formation des habitudes, sans jamais l'éliminer d'ailleurs.

1. *Les jugements moraux.*

Examinons d'abord comment, de quatre à douze ans environ, juge l'enfant.

Ses jugements spontanés : c'est très tôt qu'un petit enfant exprime des jugements de valeur morale ; évidemment sans aucune nuance. Est « vilain », « méchant », tout ce qui contrarie le goût du moment : la personne qui défend de faire une chose désirée, la table contre laquelle on se cogne... Réciproquement, tout ce qui satisfait un attrait est « beau » et « gentil ». On remarquera, d'ailleurs, que les grandes personnes provoquent, en commençant par les employer elles-mêmes, ces jugements sommaires.

Progressons dans la complexité en consultant, par exemple, les enquêtes de J. Piaget¹ sur les jugements portés par de petits Genevois de milieu populaire sur des « histoires » qui leur sont contées : histoires très simples de maladresses, de vols, de mensonges... comportant chacune deux faits à peu près identiques mais dans lesquels les intentions des personnages sont très différentes. Toutes les enquêtes aboutissent à ces résultats : pour les enfants de 4 à 6 ans environ d'âge mental, à l'unanimité : le *mal* se mesure entièrement et uniquement à la matérialité d'un fait : soit du dommage causé, soit du mensonge. Il est pourtant bien entendu que Paul n'a cassé qu'une tasse, mais en voulant voler de la confiture ; que Pierre en a cassé douze, mais en essayant d'aider sa maman ; « le plus vilain » est Pierre, parce qu'il a cassé douze tasses. Impossible de sortir de là (les cas de mensonges sont un peu plus complexes, parce qu'on dégage difficilement ce qu'un très jeune enfant appelle *mensonge*). Ce n'est, en somme, que vers 7 à 8 ans que, de façon encore incertaine, l'intention commence à être considérée. Et c'est vers 10 à 12 ans qu'elle prime sur le dommage causé.

Remarquons, d'ailleurs, qu'il s'agit de faits racontés. Si le risque

1. *Le jugement moral chez l'enfant*, Alcan, 1932.

d'incompréhension est faible, tant les faits sont simples et les enquêtes intelligemment menées, il reste que l'enfant semble traiter parfois légèrement ces histoires qui ne vivent pas sous ses yeux, dans lesquelles il ne se sent pas engagé. Ainsi quand l'enquêteur insiste : « Si c'était toi qui devais punir Pierre, comment le punirais-tu ? », bien souvent l'enfant précise, même s'il se contredit...

Enfin, comment l'enfant juge-t-il des faits par rapport à une *loi* ? De bonne heure, le petit enfant voit de plus grands que lui se livrer à des jeux où il leur faut obéir à des règles. Son admiration pour les activités, pour la force et l'adresse des grands se renforce du sentiment du mystère inspiré par ces règles qui deviennent pour lui — et d'autant plus qu'elles lui sont incompréhensibles — des absous infiniment respectables, intangibles et transcendants. La règle a toujours été, sera toujours dans sa forme actuelle et immuable. Il faut attendre 9, 10, 11 ans d'âge mental pour que l'enfant admette sa relativité, les possibilités de transformation, d'adaptation d'une loi comprise enfin comme une convention.

2. *Le comportement moral.*

L'étude du comportement des enfants vis-à-vis de la loi nous amène au point le plus important : comment donc *agit* l'enfant, engagé lui-même dans le réel ?

Revenons à notre tout-petit de 3, 4 ou 5 ans. Du matin au soir, il se débat dans un complexe de difficultés invraisemblables. Difficultés psychologiques : comment sortir de cet égocentrisme, de cette inconscience où il se trouve de lui-même et du monde extérieur, et qui le fait se cabrer devant toute résistance à son « appétit » immédiat ? Difficultés intellectuelles : que comprend-il au juste, de toutes nos expressions d'adultes ? que comprend-il des raisons de ces ordres, de ces défenses, surtout, qui pleuvent devant lui ? — Même nos manières de faire jouer un enfant sont souvent incompréhensibles et décevantes pour lui. — Quand Bernard avait deux ans, et jouait avec son grand-père, on le cachait derrière une porte, et on disait à grand-père : « Il est parti, Bernard ! » et grand-père cherchait partout son petit garçon... Bernard a cinq ans maintenant et joue aux dominos avec son grand-père. On s'aperçoit un jour qu'il subtilise des dominos dans un tiroir et s'exclame : « J'ai gagné ! » Grand-père est presque bouleversé : « Comment, Bernard, tu triches ? » — « Mais, grand-père, il faut bien que je triche, reprend Bernard ; sans cela, je perdrais ! » Parole lumineuse pour nous : comment, en effet, un petit enfant peut-il comprendre quelque chose à nos conceptions de ces jeux pour rire, et de ces jeux

sérieux ? Pourquoi le traite-t-on de nigaud s'il ne sait pas se dissimuler à cache-cache, et pourquoi est-ce mal de dissimuler un domino ? L'enfant passe ici, semble-t-il, par le stade moral de ces civilisations anciennes pourtant déjà évoluées, comme chez les Spartiates, où la notion de bien et de mal est très simple. Atteindre le but : voilà ce qui prime. Le petit enfant, lui, y va tout droit.

Avant ses quinze mois, Monique avait fait assez d'expériences avec des soupes trop chaudes pour avoir très bien compris le sens de « Trop chaud ! Brûle ! » On avait — bien à tort — employé l'expression pour la détourner de toucher à tel ou tel objet. Il faut croire que le stratagème fut vite éventé : un jour où Monique voulait partir en promenade, sa tante s'était mise au piano. Monique (18 mois alors) s'approche, et avec une mimique des plus expressives, écarte du clavier les mains de sa tante : « Oh ! trop chaud ! Brûle ! Viens ! » — Bernard (5 ans à peine) est à la pêche avec son grand-père. Ça mord très bien. Mais on voit des pêcheurs s'approcher. « Quel ennui, dit grand-père, nous allons être dérangés ! » Bernard, aussitôt, part au-devant des gêneurs : « Il ne faut pas venir par ici, Monsieur. Il n'y a pas de poisson. »

Que d'exemples de ce genre pourrions-nous citer ! Tous tendraient à montrer que chez le petit enfant, jusqu'à 5 à 6 ans d'âge mental, il n'y a pas de compréhension d'une loi morale. Bien des parents nous disent : « Oh ! il sait très bien quand il fait mal ! » Disons plutôt : « Il sait très bien qu'on défend ceci, ou qu'il est puni s'il fait cela. » Mais qu'on est encore loin de la notion d'une obligation morale, d'une responsabilité envers une loi plus ou moins consentie !...

Remarquons que cet âge de 5 à 6 ans correspond à celui de la première formation sociale par l'entrée à l'école. Cet élargissement du cercle familial fait date dans la vie morale du petit. Telle petite fille unique arrive au jardin d'enfants. Une quantité de jeux s'offre à elle. Capricieuse, elle les voudrait tous à la fois, en prend un, le laisse aussitôt... Attention : elle a le droit, certainement, de choisir son jeu ; mais si un autre petit ami l'a pris avant elle, elle attendra son tour. Et elle ne prendra un second jeu que lorsqu'elle aura très bien rangé le premier. — Son besoin d'action, de possession s'est déjà heurté à la résistance matérielle des choses ; il se heurte maintenant à la résistance morale que constituent le droit des autres, l'organisation de la vie commune... En même temps que cette éducation, s'ébauche une instruction morale, souvent aussi une instruction religieuse. Un idéal moral se précise peu à peu. L'enfant apprend à connaître la peine d'une chute et la joie d'une victoire sur lui-même. Si son éducation est religieuse, en même temps que l'exigence de cet idéal, lui sont offertes des ailes divines capables

de le soulever vers de véritables héroïsmes... 7 ans : âge de liaison ; sortie de la petite enfance ; dans la religion catholique, admission aux premières réceptions des sacrements de Pénitence, d'Eucharistie...

Mais, parallèlement à ces initiations à une vie morale, sociale, religieuse, grandissent dans cet enfant de 7 à 12 ans, de violents désirs de possession, d'action, d'initiative... Et puisqu'il entrevoit des mondes nouveaux, mais avec d'infinies ignorances et naïvetés, ses désirs sont immodérés : il faudrait, non pas *jouer* à la maman, mais *être* la maman ; non pas *jouer* à l'avion, mais *être* l'aviateur, le mécanicien. Et, que ne voudrait-on posséder ? Il y a quelques mois, je proposais à une classe de garçons et de fillettes de 8 à 10 ans la rédaction de la réponse à cette question : « Si vous pouviez, un jeudi, organiser du matin au soir votre journée comme vous le voudriez (on apprit, par ailleurs, à ce sujet, le sens du *vraisemblable*) dites ce que serait pour vous *le plus beau jeudi*. » L'ensemble des réponses révélait le plus magnifique appétit de jouissances en tous domaines.

Mais, à cet âge, ignorances et faiblesses vous laissent encore bien petits. C'est ainsi, du moins, qu'en jugent les éducateurs. Aussi, que de contraintes autour de cet enfant ! La terre ne lui suffirait pas, et il ne possède rien, ni à la maison ni à l'école. Les 24 heures de la journée ne sont pas trop longues pour son activité : or, la vie scolaire et la vie familiale lui laissent-elles deux heures par jour, bien à lui ? le reste du temps, il « sue d'obéissance », dirait Vallès. Aussi, cet âge est-il sujet à des tiraillements souvent violents. Évidemment, les comportements diffèrent beaucoup selon les tempéraments et l'éducation. Mais les principes moraux et religieux sont encore très faibles ; et les désirs déjà très vifs. D'où les réactions de défense que nous appelons désobéissances, vols, mensonges ; 7 à 12 ans : c'en est la période par excellence. Les exemples abondent. Telle fillette, très douce jusqu'à 5 ou 6 ans, et qui deviendra une jeune fille charmante, a volé ses parents pour acheter sucreries ou petits jouets, a laissé accuser une domestique par crainte de la gronderie... L'an dernier, Robert se préparait de tout son cœur à sa profession de foi. L'histoire qui servait de support au travail de préparation fait en classe, avait montré, le matin même, notre ami Godefroi aux prises avec la vérité, de la façon la plus dramatique. Mais Robert avait tellement, tellement envie d'un taille-crayon vu à une vitrine, que commencèrent, ce jour même, une série de vols, puis de mensonges... qui bouleversèrent ses parents, et qui le rendirent misérable jusqu'à la veille de sa profession de foi...

Nous ne pensons pas qu'il soit excessif d'attirer notre attention

d'éducateurs sur cet âge très tenté de 7 à 12 ans. Plus jeune, l'enfant est matériellement craintif ; ses désirs sont limités, superficiels. D'autre part, l'adolescent est plus fort, plus raisonnable aussi ; enfin, la famille, surtout de nos jours, lui laisse, en général, des initiatives. Mais le « 7 à 12 ans » est réellement à plaindre, ou plutôt à comprendre, bien particulièrement, dans la dure bataille qu'il mène pour la conquête de sa vie morale.

III. ET NOUS, LES GRANDS ?

Cette constatation journalière nous amène souvent, nous, les préposés à la direction de cette lutte, à revoir notre attitude vis-à-vis de nos chers petits amis.

La première découverte à faire est, sans doute, celle de notre peu de compréhension des mentalités enfantines. Il est rare de rencontrer des parents dépourvus du désir de bien élever moralement leurs enfants : « Je lui fais pourtant assez de morale », disent-ils. Certes, et que trop ! Mais quand verront-ils que cette morale verbale est à peu près inutile ? Non pas, d'ailleurs, par mauvaise volonté de l'enfant, mais parce que ces raisonnements logiques sont étrangers à son esprit et ne peuvent donc le pénétrer. Il nous faudrait, sans cesse, faire le point de la mentalité de tel enfant, surtout si c'est un *tout-petit* : étant donnés son caractère, sa petite expérience, son milieu familial, social, que peut-il comprendre de cette défense, de cette loi morale sur laquelle nous nous appuyons ?

Certes, les dressages sont nécessaires. Mais, en dehors d'eux, que de comportements d'adultes, incompréhensibles pour l'enfant ! S'il ne peut, malheureusement, être question d'études de psychologie enfantine pour tous les parents, on aurait déjà beaucoup obtenu s'ils voulaient bien essayer de pénétrer la cause d'une difficulté, d'un apparent caprice, examiner leur enfant et eux-mêmes d'un regard objectif, dépouillé de cette mentalité adulte qui fausse si vite les jugements.

Attitude délicate et difficile avec de petits enfants, mais bien plus grosse encore de conséquences vis-à-vis du 7 à 12 ans. La réaction de celui-ci est souvent violente : d'où la pensée communément admise qu'il faut employer la contrainte. Combien de pères se ferment l'âme de leurs fils par ces coups de force paternelle dont ils sont fiers. Avant de les employer, n'y aurait-il pas lieu de chercher à comprendre les incompréhensions et la faiblesse morale du petit ?

— Certes, à ce garçon de 7 ans qui, au mépris de la vérité, « se débrouille » dans un cas difficile, il n'est pas indifférent de prouver notre horreur profonde du mensonge. J'en connais pour qui les larmes de leur père à ce sujet ont valu tous les sermons du monde, d'autres qui ont mesuré la malice de leur acte à l'indignation des parents et à la gravité de la peine qui s'ensuivit. Mais on ne pourrait abuser de ces chocs de sensibilité, qui, pour puissants qu'ils soient, n'ont rien appris à la conscience de l'enfant. — Rappelons-nous plutôt que la notion du mensonge est encore vague pour un petit de 7 à 8 ans, mal sorti de son égocentrisme. Pensons à la faiblesse de sa vie morale à peine ébauchée, à la violence de ses désirs. Non pas pour l'excuser entièrement de ses chutes, mais pour l'aider mieux à s'en relever.

Enfin, ce n'est pas seulement notre attitude vis-à-vis de lui qui forme l'enfant, mais celle dont il est témoin. Que de fois ces grandes personnes si soucieuses de « faire de la morale » à leurs enfants, jugent et agissent devant eux sans aucune retenue ! On croirait que, s'ils ne s'adressent pas directement aux enfants, ceux-ci n'ont rien à voir, rien à comprendre, rien à retenir de l'attitude des grands. Songeons à toutes ces tromperies admises : mensonges mondains, combinaisons commerciales, marchés noirs à toutes les échelles...

De quel poids pèsent sur nos enfants : et cet ensemble que Piaget appelle *la contrainte adulte* : habitudes collectives de pensée, héritages familiaux, sociaux, nationaux, auxquels nous obligeons l'enfant à s'adapter, avec lesquels nous le jugeons... et le spectacle des vies des adultes, parfois si peu conforme aux leçons que nous prodiguons.

* * *

Nous admettrons mieux alors que ce soit une rude conquête pour un petit enfant que celle de la netteté de sa conscience morale. Il y apporte sa vie débordante qui se heurte, comme un oiseau contre les vitres, aux contraintes de la vie sociale. A nous de suivre son expérience souvent douloureuse avec toute l'intelligence, toute l'exigence, toute la forte tendresse dont nous sommes capables.

TRIAL CARRIED OUT ON THE MORAL CONSCIENCE OF THE VERY SMALL CHILD

A child's moral evolution is influenced by its milieu. Without losing from sight the relative character of our observations, we shall try to follow the evolution of the child's moral conscience until he reaches the mental age of ten to twelve years. During the first period of evolution (from 0 to 3 years) the influence of training to good habits predominates. The influence of the first calls of the milieu on the moral conscience of the child is added to this during the second (from 3 to 7 years) and third period (from 7 to 12 years). We shall make a swift and concrete study here of the *judgments* and *actions* of this child.

I. FIRST TRAINING. — The baby is not altogether quite so impressionless as one is led to believe. From the first day of its existence it feels the utter impossibility in which it finds itself to satisfy its corporal needs (thirst, movement, sleep). By degrees this training envelopes all its actions. At a very early date the grown-up's gesture of warning is associated with a certain fear (remembrance of a disagreeable event : small correction).

II. FIRST CALLS ON THE MORAL CONSCIENCE. — Then, for this baby, numerous means of investigation, of contact, increase from day to day. It begins to acquire a fund of knowledge. Finally it speaks. For the tiny-tot, a conscious life, running parallel with that of its training to good habits, now begins. The former gradually gains in importance, without, however, eliminating the latter.

1. Moral Judgments. — Let us first see how a child judges from about the age of four to twelve years. A child gives voice to judgments of moral worth at a very early age. Obviously, without the faintest discernment. Everything which thwarts the fancy of the moment is «naughty», «bad», whereas everything which pleases is «lovely», «nice». For children from about 4 to 6 years of mental age, without exception, wrong is measured entirely and only, according to the material side of a deed : be it either damage brought about or be it a lie. Peter who has broken a dozen cups in helping his Mummy is naughtier than Paul who has broken only one, though it happened while he was stealing the jam. It is only at about the age of seven or eight, and still in an uncertain way, that the intention begins to be taken into account. And it is from 10 to 12 that it takes precedence over the harm done.

How does a child judge acts with regard to a *law*? For a long time the rules seem intangible and transcending absolutes to him. It is only at about 9, 10, 11 years of mental age that he will admit their relativity, the possibility of the transformation and adaptation of a law, which is finally understood to be a convention.

2. The Moral Behaviour. — How does a child act when faced with reality ?

Let us go back to the tiny-tot of 3, 4 or 5 years. All day long he is up against a series of the most complicated difficulties. *Psychological difficulties* : in what way is he to be withdrawn from this self-centred state, this unconsciousness of himself and of the outside world in which he finds himself and which provoke him to revolt at the slightest resistance ? *Intellectual difficulties* : what meaning does he draw exactly from our adult expressions ? How much does he understand of the reasons for the orders and prohibitions which pour down on him from all sides ? Even our ways of making a child play are unintelligible to him. He makes no distinction between funny and serious games. For him the conception of good and bad is very simple. Attaining the object : that is what is all important. He goes straight to it.

In short, up to the age of 5 or 6 years the child knows quite well that he is forbidden to do one thing, and punished if he does something else. But he is far from the idea of a moral obligation, of a responsibility towards a law which he more or less acknowledges.

The age of 5 or 6 years which sees his entrance to a school corresponds to that of the first social formation. The child comes into collision with the moral demands, determined by the rights of others, by the organisation of life in common. To this education a first attempt at a moral, and, also very often, at a religious education is now added. A moral ideal shapes itself little by little. The child learns to know the pain of failure and the joy of victory won over self. If his education is religious, at the same time as the demands of this ideal make themselves known to him, he is offered divine help, capable of raising him to real heroism.

But parallel with this dawning of a moral, social and religious life, violent desires of possession, action and initiative are seeking development within the child. Since there is no slackening of the restraint coming from educators but rather the reverse, this age is subject to all kinds of vexations, often violent. Of course in each case behaviour differs according to temperament and education. But the moral and religious principles are still weak while the desires are already eager. Hence those reactions to prohibitions which we call disobedience, theft, lies. This is especially true of the period from 7 to 12 years.

Our attention, as educators, should be fully drawn to this age so subject to temptation. This '7 to 12 years' period is to be understood as part of the hard fight the child has to wage in the conquest of his *moral* life.

Religious Education of Young Pagan Girls

by a Sister of the Apostolic Carmel¹

India is indeed a vast mission field. The large majority of its teeming millions are in fact « pagans » though the educated ones among them resent this appellation, and with reason. It is well known that the Indians are a religious-minded people, and while the unfortunate illiterate are still groping in the darkness of idolatry, the more cultivated minds try to explain away the inconsistencies of Hinduism with its multiplicity of gods, by arguing that they believe in only one God whose various attributes or aspects have been deified. On the one hand it may be thought that educated Hindus, having come into touch with Christianity and loth to yield their position by an admission of their errors, are just trying to see how far their beliefs can be made to correspond with Christian beliefs. On the other hand a study of what is best in Hindu philosophy helps to reveal the many rays of Truth that India's deepest thinkers have discerned from most ancient times, and also the fragments of true doctrine that must have filtered into this land from its earliest age.

It is in a land with a religious background such as this, that religious educators have to toil. If by « Religious Education » in its strictest sense we mean the imparting of Catholic doctrine, then the task of directly giving such an education to Indian Pagan girls is almost an impossible goal, for we should then be faced with fearful opposition. It would bring the whole hornets' nest upon us. It is only indirectly through our Schools that we can

1. The Apostolic Carmel is an entirely indigenous Congregation with the education of girls of all castes and creeds in Schools of every grade, as its only work. The present strength of the Congregation is 540 and it has 35 Convents in different parts of India and Ceylon. The Sisters work in Colleges, High Schools and Elementary Schools which have Boarding Houses or Orphanages attached to them. They are responsible for the running of 3 Colleges, 41 Schools and 12 Orphanages. The Mother House is in Mangalore. The academic qualifications of the Sisters are such as are required for the different grades of work entrusted to them. — Address: The Apostolic Carmel, St. Ann's Convent, Mangalore, INDIA (Editor's note).

work to bring Catholic influence to bear upon our Pagan children. There are a number of Religious Congregations in the field and their Schools contain, almost everywhere throughout the length and breadth of this vast « continent », a large majority of non-Catholics. To those who look for quick returns and who are discouraged by the absence of visible fruit it seems almost a waste of time to devote so much labour to the work carried on in Schools where the greater number are, so to say, « *untouchables* » from our point of view, since we cannot address to them directly what lies deepest in our minds and hearts. Consequently, there is such a small record of conversions to show ; for though very many of our non-Catholic pupils are favourably impressed by Christianity, scarcely any of them have the courage to profess their convictions. Thus, to those who consider the work of education as merely an instrument for conversions, it seems as though Religious Congregations engaged in this work are just marking time. So much so that some may have to struggle against the temptation that is very likely to occur — to give up the educational line and take to direct work in the mission fields. But in the light of what follows may we not hope that, more and more, the reality will dawn upon men's minds that Religious Congregations devoting all their energies to the educational sphere have their own *raison d'être* even out here in India, in spite of the vast majority of the pupils being non-Catholic, or rather just because of it. For if our educational work is part of our mission activity, it is undoubtedly a very important part, since almost the only way of appealing to our Hindus and Muslim intelligentsia, in the days of their youth, is through the teaching and example of their Catholic School teachers.

I. DIFFICULTIES TO BE OVERCOME

To begin by mentioning some of the odds that confront us, is never meant to discourage. When we are face to face with any task it is easier and more methodical to try to clear away the obstacles first and then to go ahead with the means at our disposal. To come to our point — the Religious Education of young Pagan girls in India is a task that bristles with difficulties, and particularly now that the *spirit of nationalism* is astir. Many of those who are aflame with these fires of patriotism blazing within their breast are unfortunately blinded by national pride, only too ready to consider Christianity as something foreign and therefore to be boycotted. It would be a useless digression to point out their error here ; but the Catholic

world at large may rest assured that no efforts are spared to bring home to these deluded nationalists the unreasonableness of their view-point. It is prayer alone that will avail in opening their minds to fair arguments. This present difficulty arising from the national awakening is no doubt a handle that the « archliar » has caught hold of to work out his evil purposes and to relieve himself of his spiteful envy at the spreading influence of the Catholic Church in India. The pagans are more on the alert to see that their children attending Catholic Schools are not unduly influenced. They send their children to our Schools with strict injunctions that they are not to attend Religion classes, not to take part in religious functions, in brief — to stand aloof ! It was not always thus. Up to a decade of years ago, we could speak more directly to Pagan girls in our Schools ; nay more — they used to openly attend our Religion classes, with delight some of them used to even answer Religion examinations, and with pride a few of them would also score among the highest, to say nothing of the prayers and religious services that they were only too happy to join in. Things have changed considerably since ; though many of them would still fain to take part in « things Catholic » and in their inmost hearts feel an urge to do so, they dare not act up to their convictions. Human respect holds powerful sway over them ; their less well-intentioned co-religionists do not spare them, and they fear lest Dame Report should win them a telling-off from their parents. Such is the situation in our Catholic Schools today, particularly in the South of India which has felt the warmth of Christian influence much more and longer than the North.

Unhappily there is this wave of religious intolerance now passing over India. In some Provinces it has become a real « fight » to preserve our rights. The agitation that has followed in the wake of this thinly-veiled persecution, the flood of calumnious articles published in papers, the mis-statements made in public speeches have all brought about an attitude of wariness on the part of pagan parents. At present the teaching of religion is suspect. Where, before, our pagan students formed part of our Catechism classes, we have now to discriminate carefully and hold separate moral science lessons for them. Meanwhile there seems to be an organised revival of their own religious beliefs and practices — in many cases an imitation of Catholic teaching and example. Apparently they are trying to fill in what they lacked so far, and what they found so outstanding and satisfying among Catholic Institutions. Hence they are anxious to open out fresh denominational schools and charitable institutions, and to establish training centres for « missionaries ». They have been impressed by the religious services in our Churches : the

silence, the reverence, the prayerful attitude, all are in striking contrast to their noisy festivals. Little by little we see them trying to bring about a reform in the conduct of their own celebrations. Thus with the definite attacks that are subtly being made against Catholic Educational Institutions, aimed quite clearly to weaken the steadily increasing strength of the Catholic Church (it is a comfort to think that the power of the Church is being felt) we, as educators have to be much more on our guard, lest we be deprived of whatever opportunities still remain to us for shedding abroad the light of the Gospel.

There is not much we can do to Pagan girls who come to us only at the University stage. Their early education has been in an entirely pagan atmosphere and they are steeped in their own rites and superstitions. They have been brought up, in many cases, entirely ignorant of the Catholic Church, and frequently with strong prejudices against it. The books and papers they have read have given them a very incorrect idea of the Church and its activities, without any chance of their seeing or hearing the other side of the question. So, when such students come to our Colleges, it is often with a grave mistrust. At first they try to keep at a safe distance from their teachers. It is only gradually that the ice is broken and they realise that Catholics are not as bad as they were taught to believe them to be. However deep-rooted prejudices are not easily worn away by a few years at College, specially in the case of non-resident students who come less under the tutelage of the Staff. We are happy if they can leave us with a genuine respect for the Catholic Faith and the awareness that the Catholic Religion does for its adherents what their pagan beliefs have not effected for them. Unfortunately this latter result is sometimes diminished by the unhappy example of some of their Catholic fellow students. Nevertheless, contact with their lecturers, specially when these are Religious or high-principled seculars, certainly tells. So much so, that there is a stamp about those who have attended Catholic Institutions.

Perhaps all I have said so far might seem beside the point. It might appear that I am trying to justify the existence of Catholic Schools in India even though the great majority of their alumnae be non-Catholics whom we cannot instruct directly in the Catholic Faith. But if we understand the term « Religious Education » in its broadest sense, then, immediately, the question of Catholic Schools comes in most aptly as the greatest factor -- but not the only factor -- in the religious education of Indian Pagan youth. The imparting of Christian doctrine and practices is, strictly speaking,

not religious « education » but « religious teaching and learning ». « Education », as some one has defined it, « is that which we retain when we have forgotten all that we have learnt », viz. the ability to use our minds. It follows then that religious education is the preparation of the soil for the seeds of Truth — and this is not a negligible contribution to the great work of evangelisation.

II. FAVOURABLE PREDISPOSITIONS

Grace has to build on nature. The supernatural does not destroy the natural nor supersede it. This being so, India presents itself as a field ripe for the harvest, but the labourers alas are few! Let us pray the Lord of the Harvest to send more labourers into this vineyard. As we have already stated, *the Indian mentality is inclined to be religious*. The East is noted for its religiousness. This is specially true of its women. The materialistic and atheistic outlook of the West is by degrees permeating the minds of our peoples. Boys, of whom a far larger percentage is educated, have been much more affected by these western ideas than girls. Home-life is still strong and the dependance of girls on their elders as well as the conservatism of the East with its consequent protection of girls, has been their safeguard in certain respects. As the standard of literacy among girls is not high they have not come to know the misleading tenets of modernism. It is easier therefore to break through the barriers of ignorance and superstition and build on whatever religious foundation there is in them, than it would have been to give them a religious education had they been already imbued with anti-religious ideas.

In addition, *Indian girls* — except those hailing from unwholesome environments — *are respectful, affectionate, easily influenced*. Their retired manner of life has kept them unsophisticated. They bear with them a certain natural goodness which leaves them pliable in the hands of their educators. In most cases parents send their girls to a Convent School by preference just that they might have a moral training. Several girls who have spent some years in a non-Catholic institution, have, when later admitted into a Catholic one, expressed their appreciation of the specific moral instructions given in the latter. You see them eager and attentive at such lessons, bringing forward their difficulties and asking questions. There are occasions when the teacher finds herself in a difficulty to satisfy them. Several times have I heard this query from my students : « We respect our parents and believe what they tell us. We

respect you and believe what you tell us. But what you state clashes with what our parents say. Whom should we accept ? » One has to be prudent and tactful and direct them to pray to God for light to know the truth and strength to act according to it.

A further help is the fact that these pagan children have *as their companions Catholics of their own age*. Children are highly imitative. Consequently when the Catholics pray or have celebrations of a religious nature the non-Catholics join in and do likewise. Frequently we have them taking part in functions, e. g. Pope's Day commemoration, playing the rôle of a Catholic heroine or Saint on the stage, memorising passages or reading papers that are thoroughly Catholic in tone. All this cannot but leave its traces on them.

When these pagan girls come to us young, there is more scope to give their lives a Catholic colouring. It is a psychological fact that the years from 6 to 11 are the most impressionable period of one's life. The pagan children who have the good fortune of being brought up in the atmosphere of a Catholic School, cannot fail to imbibe lasting influences from it. Even though they seem to forget it all when grown up, surely it lies deep down in the sub-conscious region of their minds. We feel almost sure that several of them who, as a result of their Convent education, lead upright lives, die in good faith, and who knows but that the religious truths heard in childhood do not recur to their minds when they lie facing eternity. We have had a few examples of our Hindu girls instructing and baptising a dying parent. In one case it was a child of 7 baptising her grand-mother. Another who had adopted the medical profession after her school career, told us that whenever she found a baby would not live she would get one of the Catholic nurses to baptise it. These are but a few examples to prove that the instructions heard in school are not lost.

As for the little tots it is a joy to see them walking into the Chapel. Their vivid faith in the Sacramental Presence may be illustrated by telling incidents. A little Hindu girl was coming out of Chapel when Sr. X. met her and asked her what she had told Jesus. She replied that she had entertained Him with the recitation of the new Nursery Rhyme she had learnt in class that day. Another beautiful scene was that of two little ones who were seen one day at the Altar rails, when no one was about, singing to Jesus, with accompanying gestures, what had been taught to them in class :

*Two little eyes to look at God
 Two little feet to walk in His ways
 Two hands to work for Him all my days
 One little tongue to speak the truth
 One little heart to love in my youth
 Take them Lord Jesus and let them be
 Always obedient and true to Thee.*

Instances like these are numerous. They prove how much can be done at this impressionable age.

III. MEANS TO BE USED

Fortunately though the present difficulties have rendered almost impossible — specially with the older girls — the direct teaching of Christian doctrine to non-Catholics, Natural Theology is not taboo. Provision must be made in all Schools for moral instruction and it is during these classes that we have the best chance of enlightening our non-Catholic students in religious principles and ideals. Much, very much can be done during these periods if the course is carefully planned.

During *the early years* when the child's mind is easily moulded and it does not question the authority of what is taught to it, we have a golden opportunity in our hands. The little pagan children in our schools are taught to love the « Little King » or the Child Jesus. He appeals to them in that aspect. They often hear what Jesus said and did, how He behaved. They are taught to try to please Him, and when they have been naughty they go up to His altar to say : « Sorry Jesus ». All their little prayers and petitions are addressed to Him and pictures of the Home at Nazareth adorn the walls of their class-room. Incidentally they pick up the words of the Our Father, the Hail Mary and the simple Act of Contrition which they hear their Catholic classmates repeating at the assembly prayers morning and evening.

Through *the primary stage* this education continues. They hear more and more of incidents from the Life of Our Lord or the old Testament as well as lives of Saints that appeal to children of that age. The Virtues to be practiced by them : obedience, respect for others, truth, honesty, kindness, dutifulness, are talked about in class. From day to day they hear of God, OUR FATHER, how good He is, how He loves us and cares for us and of all He has done for us. As a corollary to this they learn that God is in Heaven and after

death we shall go to Him if we have been His good children ; if not He has to send us to a place of punishment which, like Heaven, will last forever. Once again the use of the Act of Contrition is emphasized. All these truths are developed more and more fully and clearly as the years pass, and they too with them, through *the middle school*.

In the *High School* a very serious and thorough study is made of « Man's Great Concern » by Ernest R. Hull, S. J.

The Table of Contents runs as follows :

PART I. Objective or Ontological Principles — explaining the Destiny of Man and the means and conditions of its attainment.

1. The Programme of life ; its purpose, aim and goal.
2. Proofs of a future life ; the conditions of future life.
3. The law of right and wrong, — reasons for the law.
4. The Voice of Conscience, its development, the excuse of ignorance.

Conscience and belief in God.

5. Sin, or the breaking of the law ; the meaning of sin ; temptations, repentance and forgiveness.
6. Further questions about sin : its effects ; grades of sin.
7. Indifferent acts, circumstances and ends ; what to do when in doubt.
8. How men are concerned in each others' conduct.

PART II. Subjective or Psychological Principles — the art of self-management — the powers and activities of man and their control.

1. The higher powers of the mind (man contrasted with animals).
2. The lower powers of the body : the passions explained — the control of the senses ; the control of the passions ; the formation of habits — excuses for sin.
3. Body and mind and their relations.
4. A closer study of the passions ; the conflict of duty and pleasure ; how the passions work ; how to regulate them.

PART III. Constructional Principles — the building up of character and aiming at the ideal.

1. Character ; its meaning and value : different kinds of character ; the formation of character.
2. The framework of character ; general principles of virtue ; the cardinal virtues ; the Golden rule.
3. Building up a bad character : particular vices.
4. Building up a good character : particular virtues.
5. The Ideal or striving for perfection.

PART IV. Duties to God, ourselves and other people :

1. Our duties towards God.
2. Our duties to ourselves.
3. Justice to other people — man's rights.

4. Charity or the brother-hood of man.

PART V. Various occupations and states of life :

1. The duties of domestic life; the question of marriage; parents and children; masters and servants.
2. The duties of business life; merchants and tradesmen; literature and the arts; immoral occupations; bribes.
3. The duties of public life; the administration of law; the medical profession; other public services; the duties of citizens in general.

I have quoted the above table in detail to show how completely it covers the truths and principles that our Pagan girls should know and what a real knowledge of religion they can thereby have. As an appendix, Father Hull has included some very comprehensive prayers so worded that no Pagan could have any objection to saying them on the ground that they are Catholic, and yet they are thoroughly so. Here is one :

A PRAYER FOR LIGHT, AND FOR STRENGTH TO FOLLOW IT

O Almighty and everlasting God, Our Lord and heavenly Master, help us to know Thee more truly, trust Thee more fully, and love Thee more deeply. Remove from our minds all mist of doubt and error, and purge from our hearts all desire except to embrace and follow in all things that which is most pleasing to Thee. Help us to appreciate all the truth we have got, and to love all the goodness which we know. Grant us to live up to the light we possess, and never to turn our backs on it, or ignore or neglect or sin against it. Make us rather to desire and seek more light and more truth, in order that we may find and follow a more excellent way — no matter what sacrifices, trials or tribulations it may involve; so that, spending our lives in seeking after the highest and in doing the best we can, we may find in Thee the full reward of eternal happiness which Thou hast prepared for all those who deserve it.

The other prayers are entitled : *The Presence of God; Adoration and Thanksgiving; Offering of the Day; A Resolution; Petition; Belief and Trust in God; Love of God and one's neighbour; An Act of Sorrow for sin* (preceded by an examination of Conscience), *Prayer for others, etc....*

Our girls learn these prayers and use them. They are trained to say an appropriate prayer each morning on rising and again when retiring to rest, before meals, before study, before a journey, when tempted to do wrong, etc... Will not all this go a long way in giving them a true religious education ?

Besides direct instruction there is the indirect training all through the day. Every subject, handled for the most part by Catholics is

taught from the Catholic point of view when such a point of view needs to be emphasised. Further, right values and correct standards are supported and maintained in daily practice. Books and papers at their disposal are carefully selected and they are guided and instructed in the choice of their reading, their amusements, their companions. Catholic ideals are frequently discussed in their presence and above all the example of disinterested self-sacrificing religious who teach them cannot but affect them for good. The visits of priests who are invited to lecture to them on occasions, take away from them their innate dread of a « Catholic priest ». In many cases they even approach the priest with a decidedly friendly frame of mind. The example and lives of priests and religious is undoubtedly one of the most telling influences on our non-Catholics. « *Verba sonant, actus tonant !* » The ideals of celibacy, chastity and self-sacrifice practised by Priests and Religious leave very deep and lasting impressions on them.

Another potent influence that is a silent and sure means in the religious training of pagan youth is the presence of a Chapel accessible to them. Many of them go to their own temple only as a formality. They realise the hollowness and shallowness therein, while deep within their hearts they feel their religious sentiments glow when in the Sacramental Presence that is ours. We have seen our resident students, held back through human respect by day from following their inner impulsion, going to the Chapel by night like Nicodemus of old.

It is also a great advantage when those who teach them know enough of Hindu philosophy to point out to them its fallacies while making use of what is good in it to lead them to the truth, without in any way hurting their susceptibilities.

In conclusion it is imperative to stress the fact that a counter-move to the religious education we try to impart to pagan girls, is strong at present. But to those who believe that « the mills of God grind slowly » hope springs eternal. The need for more schools manned by religious teachers « of the soil » is very great, for it is only through the school that the masses can be reached, the masses of all grades and Communities. It is the women of India that will shape the minds of the coming generations in India. So these women must, in the first place, have their own minds re-orientated godwards. Then they will pass on this outlook to their children. Conversions through the School may be rare, but a better manner of life and one more in accordance with Catholic teaching is certainly effected. It is the *praeparatio ad evangelium*.

L'ÉDUCATION RELIGIEUSE DES JEUNES PAÏENNES

Prédispositions favorables — Difficultés à surmonter — Moyens à employer

L'Inde est un immense champ de mission. La majorité des indigènes sont en fait païens, bien que ceux qui ont reçu de l'éducation s'offensent de cette appellation. Ils essaient d'expliquer les inconséquences de l'hindouisme aux dieux multiples en affirmant qu'ils croient à un seul Dieu, dont les attributs ou les aspects ont été déifiés.

Si l'on entend par « éduquer religieusement » transmettre directement, *ex professo*, la doctrine catholique, il faut déclarer cette tâche pratiquement impossible. C'est seulement par voie indirecte que nos écoles exercent une influence catholique sur les enfants païens.

Bon nombre de Congrégations religieuses ont ouvert des écoles dans toute l'Inde. Les élèves sont, en grande majorité, non-catholiques. Ceux qui préconisent les moyens directs devant aboutir à de promptes conversions, regardent comme une perte de temps le labeur consacré à ces établissements qui enregistrent un si faible pourcentage de conversions. Ils ont tort.

I. DIFFICULTÉS A SURMONTER. — L'éducation des jeunes païennes de l'Inde est une tâche hérisseée de difficultés, surtout en ces temps de nationalisme exaspéré. Parmi ceux qui sont exaltés par cette mystique, beaucoup sont malheureusement enclins à considérer le christianisme comme un article étranger et par conséquent « à boycotter ». Cette difficulté actuelle provenant du réveil des nationalités est, sans nul doute, un levier dont s'est emparé le « Menteur séculaire » ; il conçoit du dépit en voyant l'influence catholique s'étendre aux Indes. Les païens sont plus que jamais sur le qui-vive. Ils donnent des instructions précises pour que leurs enfants qui fréquentent nos écoles ne prennent part à rien qui sente le catholicisme.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a une dizaine d'années nous pouvions parler aux élèves païennes assez directement. Bien plus, elles suivaient nos leçons de religion, étaient heureuses de se joindre à nous pour les prières et les offices. Les choses ont considérablement changé depuis. Beaucoup d'entre elles se joindraient encore volontiers à nous dans les « choses catholiques », mais elles n'osent plus le faire. Telle est la situation actuelle dans nos écoles, particulièrement dans le Sud de l'Inde, qui a bénéficié de la chaude influence du christianisme beaucoup plus intensément que le Nord.

A présent, l'enseignement de la religion est suspect. Où autrefois nos étudiantes païennes assistaient aux classes de catéchisme, nous devons maintenant organiser pour elles un cours spécial de morale.

On observe chez les païens un renouveau délibéré des croyances et des pratiques religieuses. Ils cherchent, semble-t-il, à combler les lacunes qui leur faisaient trouver tant de satisfaction dans nos institutions.

Nous les voyons aussi très anxieux d'ouvrir des écoles à dénominations jeunes et nationales, des institutions charitables et des centres de formation pour « missionnaires ».

Nous ne pouvons pas grand'chose pour les jeunes filles qui nous viennent seulement au stade universitaire. L'atmosphère de leur première éducation fut entièrement païenne. Elles sont attachées à leurs rites et superstitions, et gravement prévenues contre l'Église catholique. Les quelques années qu'elles passent avec nous suffisent tout au plus à leur inspirer un respect sincère pour la foi catholique, et la conviction que la religion catholique fait pour ses adhérents ce que leurs croyances païennes n'ont pas fait pour elles. Le contact avec les professeurs, surtout si ceux-ci sont des religieux ou des séculiers animés de principes élevés est, sans nul doute, bienfaisant. De plus, l'histoire profane et la littérature sont présentées d'un point de vue catholique. Ainsi, pour ces étudiantes, l'éducation religieuse consiste à préparer le sol pour la semence de la vérité, à extirper les ronces ou préjugés.

II. PRÉDISPOSITIONS FAVORABLES. — L'Orient se distingue par sa religiosité. C'est particulièrement vrai des femmes. Le matérialisme et l'athéisme de l'Occident pénètrent graduellement dans l'esprit de notre peuple. Les garçons — un plus grand pourcentage reçoit de l'éducation — sont beaucoup plus atteints que les filles. De plus, la vie familiale est tenace et les filles sont très dépendantes de leurs parents. Enfin, le conservatisme de l'Orient avec, comme conséquence, la protection des filles, a été une sauvegarde pour elles. Peu instruites, elles n'ont pas été mises au courant des principes du modernisme.

Ajoutons que les filles indiennes — à part celles qui proviennent d'un milieu taré — sont respectueuses, affectueuses, influençables. Leur manière de vivre si retirée les a gardées pures et simples. Elles ont un naturel porté à la bonté, ce qui les rend souples dans la main de leurs éducatrices. Bien souvent, les parents envoient leurs filles de préférence à une école religieuse précisément pour qu'elles reçoivent une formation morale.

Une autre aide se trouve dans le fait que ces enfants païennes ont des compagnes catholiques de leur âge. Or les enfants imitent. En conséquence, lorsque les catholiques prient ou assistent à des cérémonies religieuses, les non-catholiques se joignent à elles et font comme elles.

Si ces enfants païennes viennent à nous *très jeunes*, il y a plus de chances de pouvoir donner à leur vie une saveur catholique. Devenues adultes, elles peuvent paraître avoir tout oublié. En fait, l'influence de l'école catholique continue de s'exercer en leur subconscient. Ne faut-il pas attribuer — partiellement du moins — à cette éducation religieuse le fait que plusieurs d'entre elles mènent une vie honnête, meurent dans la bonne foi ? Peut-être même — qui sait ? — les vérités religieuses entendues dans l'enfance reviennent-elles à leur esprit lorsqu'elles sont en face de l'éternité. Les faits prouvent que l'instruction reçue à l'école n'est pas perdue.

Quant aux *tout-petits*, ils manifestent souvent une foi bien vive en la Présence réelle ; ce leur est un plaisir de visiter la chapelle.

III. MOYENS A EMPLOYER. — Bien que les difficultés actuelles rendent quasi impossible l'enseignement *direct* de la doctrine chrétienne aux non-catholiques et spécialement aux grandes jeunes filles, le cours de théologie naturelle n'est pas interdit. Toutes les écoles inscrivent au programme

l'instruction morale. C'est pendant ces classes que nous avons le plus de chances d'éclairer nos étudiantes non-catholiques sur les principes religieux et l'idéal. Beaucoup, oui, beaucoup peut être fait pendant ce temps, si le programme est soigneusement établi.

Durant les *premières années* — l'esprit de l'enfant est alors malléable et il ne pense pas encore à demander de quelle autorité on lui enseigne ceci ou cela — nous avons de superbes occasions. Les enfants païens apprennent à aimer l'Enfant Jésus qui leur est présenté comme leur modèle. Ils retiennent des prières que leurs compagnons catholiques récitent à haute voix. Cette éducation se poursuit tout le long des études *primaires*.

Dans les classes *moyennes*, les adolescentes écoutent les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament ainsi que de petites biographies de saints. Ils entendent parler de plus en plus de Dieu notre Père et de tout ce que ce mot implique, y compris les notions de ciel et d'enfer. A cette période, on insiste particulièrement sur l'acte de contrition.

Au degré *supérieur*, il y a un cours sérieux et approfondi. On suit le livre du R. P. Ernest R. Hull, S. J., intitulé *Man's Great Concern*. Il contient tout ce que les étudiantes doivent savoir sur la destinée de l'homme, la loi du bien et du mal, la conscience et la croyance en Dieu, l'art de se bien conduire, les vertus et les vices, les devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers les autres, etc... Ce livre renferme aussi des prières choisies auxquelles des non-catholiques ne peuvent rien objecter, des prières qui, en toute vérité, orientent l'esprit et le cœur vers Dieu.

A côté de cette instruction directe, il y a l'éducation *indirecte* tout le long du jour. Toutes les branches, enseignées pour la plupart par des catholiques, sont étudiées du point de vue catholique chaque fois qu'un commentaire est requis. De plus, les valeurs réelles, la correction en tout, la rectitude des moindres démarches sont de pratique journalière. Les livres et les journaux mis à la disposition des jeunes filles sont choisis avec soin. Les étudiantes sont guidées dans le choix de leurs lectures, de leurs amusements, de leurs compagnes. On leur apprend à discerner elles-mêmes.

Les idéals catholiques sont fréquemment discutés en leur présence. Plus que tout le reste, les exemples de ces religieux dévoués et désintéressés qui sont leurs professeurs ne peuvent manquer de les influencer profondément.

Un autre facteur puissant est la présence d'une chapelle accessible à toutes. Combien de fois n'avons-nous pas vu nos étudiantes internes aller tranquillement la nuit prier devant le Saint-Sacrement !

Concluons : c'est par l'école seulement que les masses de tout rang et de tout culte peuvent être atteintes. Ce sont les femmes de l'Inde qui formeront les prochaines générations de ce pays. Aussi ce sont elles qui doivent en tout premier lieu recevoir une orientation spirituelle vers Dieu. Puis elles façonnent l'âme de leurs enfants d'après la leur.

La formation religieuse en Belgique (Wallonie)

Évolution des œuvres et méthodes entre les deux guerres

par Pierre RANWEZ, S. J.

Centre International d'Études de la Formation Religieuse¹

Entre les deux guerres, d'importantes mises au point furent réalisées dans la formation religieuse. Comme toute systématisation, la description que nous allons proposer simplifiera et raidira la réalité. Elle sera pourtant, croyons-nous, assez fidèle dans l'ensemble.

Les méthodes d'enseignement religieux auxquelles on recourait avant 1918 apparurent soudain insuffisantes pour l'éducation chrétienne de la jeunesse issue de la guerre. De trois façons surtout.

1^o Un exposé *idéologique et abstrait* rebutait les enfants que le foyer ne familiarisait plus avec la pensée chrétienne.

2^o Une théologie parfois *trop peu nuancée* semblait opposer à des valeurs surnaturelles pures, séparées de la compl'exe réalité où elles s'incarnent, les valeurs proprement humaines qui enthousiasmaient la jeunesse.

3^o Les attitudes chrétiennes paraissaient *artificielles* à des jeunes gens et à des hommes qui s'accoutumaient à un style de vie de plus en plus naturaliste. A leurs yeux, le christianisme authentique se dégageait mal de traditions routinières. Par suite, une même défaillance engloba le tout.

Il s'agissait donc d'adapter la formation religieuse :

1^o à l'esprit superficiel et *tout orienté vers les réalités concrètes* d'enfants auxquels, trop souvent, leurs parents ne parlaient ni de Dieu ni du devoir, mais de plaisirs et de caprices ;

2^o à l'âme et au cœur d'une génération qu'enthousiasmaient le *progrès matériel, l'art et la beauté, l'autonomie et la liberté, bref, toutes les « valeurs » humaines* ;

1. Adresse : 27, rue de Spa, Bruxelles, BELGIQUE.

3^e aux réactions et aux comportements d'une société à laquelle le matérialisme promettait des paradis impossibles et imposait une allure de vie très éloignée des mœurs chrétiennes traditionnelles.

Dans la plupart des pays, un grand effort d'adaptation a été fait.

En Belgique (nous considérerons exclusivement la partie d'expression française), le progrès s'est réalisé, comme ailleurs, dans les divers secteurs de l'enseignement.

Dans l'enseignement primaire et le catéchisme paroissial, c'est la note concrète qui nous frappe surtout.

Dans l'enseignement moyen, on a mis en lumière l'accord profond entre les valeurs humaines et le message du Christ.

Enfin, *dans l'éducation familiale et les œuvres*, on a cherché à créer *un style moderne de comportement chrétien*, à donner une traduction vivante de l'esprit chrétien.

I. L'ORIENTATION CONCRÈTE DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX A L'ÉCOLE PRIMAIRE ET AU CATÉCHISME PAROISSIAL

In principio... au début il y avait le « catéchisme », un petit livre infiniment précieux mais bien difficile, avouons-le, pour des cervelles d'enfants. L'enseignement centré sur l'explication textuelle de ce catéchisme ne portait plus. L'ignorance religieuse commençait à sévir.

C'est alors (vers 1922) que fut entreprise une vaste croisade dont l'entraîneur fut un prélat français, Mgr Landrieux, évêque de Dijon. Il insistait pour que le premier enseignement fût proposé de la façon suivante : tout d'abord, — sans s'inquiéter des formules savantes — mettre les enfants en contact avec Notre-Seigneur dans son Évangile. Plus tard seulement, résumer en formules ce qui aurait précédemment pénétré dans l'imagination, le cœur et l'âme, bref dans toute la vie.

Ce qui avait été exprimé avec force et perspicacité par un grand évêque entra petit à petit dans la phase des réalisations.

Puisque c'était de lui que « venait tout le mal », on commença par mettre au point *la question du catéchisme*. Les remèdes tentés ne furent pas identiques partout. On vit au Canada des essais de catéchisme adaptés à la mentalité et au langage des enfants. En France, on retardait l'étude du catéchisme ; les plus petits recevaient un enseignement simplifié. En Belgique, on s'occupa de répartir les questions en les graduant selon leur difficulté. Des questions élé-

mentaires étaient apprises aux tout-petits de six ou sept ans et, chaque année, les divers chapitres s'enrichissaient de textes de plus en plus subtils. L'unification du catéchisme pour les diocèses belges permettra probablement une répartition identique dans le pays entier.

C'est surtout au sujet de *la méthode d'enseignement* qu'il importe de donner quelques précisions. Nous pourrions — non sans quelques simplifications arbitraires — distinguer deux périodes : la première, de 1922 à 1936 environ, est celle des orientations et des essais ; la seconde, à partir de 1936, celle des directives officielles dans les divers diocèses.

1. *De 1922 à 1936 environ : orientations et essais.*

A. Le Chanoine Dupont et la méthode inductive. — Peu d'auteurs ont exposé les procédés de la méthode inductive avec autant de clarté que M. Dupont, inspecteur diocésain du diocèse de Tournai.

Aussi, son livre, *Pour apprendre la religion aux petits*¹, eut-il un immense succès en Wallonie. En 1929, dans sa lettre de recommandation, Son Éminence le Cardinal van Roey soulignait l'urgence d'un renouveau dans la méthode.

« Si tant de nos enfants abandonnent la pratique de leurs devoirs religieux, écrivait-il, la faute en est, pour la bonne part, à leur ignorance des vérités de la foi. Ils ne connaissent trop souvent que des formules abstraites, vides de sens pour eux. » C'était donc à revivifier les formules que s'attachait le Chanoine Dupont. Pour cela, il proposait de ne plus partir du texte du catéchisme, hermétique à l'esprit des enfants, mais de le faire élaborer petit à petit par les enfants eux-mêmes.

Le point de départ serait donc une image, une histoire. On inviterait ensuite les enfants à s'exprimer librement, à laisser parler leur cœur. Peu à peu, avec délicatesse et tact, ils seraient acheminés vers la découverte de la formule du catéchisme ou du texte de la prière, dont l'image présentée au début était l'évocation concrète.

B. Dom Gaspar Lefebvre et la méthode liturgique. — L'influence de Dom Lefebvre s'exerce bien au delà des frontières de la Belgique où il travaille depuis 1914. On connaît ses nombreux missels, ses

1. Tamines, Duculot, Avignon, Aubanel, 2^e éd., 1930. — Une nouvelle édition notablement modifiée est en préparation.

multiples publications. Il lança une croisade liturgique à l'école primaire. C'est, du reste, le titre du périodique qu'il propagea¹.

Dom G. Lefebvre a exposé sa méthode dans le premier numéro de *Lumen Vitae*. Il veut unir l'enseignement catéchétique (Bible, dogme, morale) à l'enseignement liturgique officiel de l'Église. Il tâche d'associer le catéchisme et le missel, afin que, d'une part, les formules de prières s'enrichissent des explications données et que, d'autre part, l'enseignement s'achève en prière et en oblation dans le saint sacrifice de la messe. Cette formation se réalise d'une façon très concrète et tout intuitive. Quelques visites à l'église permettent de dégager l'enseignement silencieux que donnent le baptistère, les confessionnaux, la chaire de vérité, l'autel, le banc de communion, etc... Les messes d'enfants, « où un prêtre explique chaque semaine en conformité avec les fêtes du cycle, ce que le célébrant dit et fait à l'autel, sont aussi des leçons de choses très instructives ». Mais c'est en classe que se donne l'essentiel du cours.

Aussi, est-ce pour la classe que Dom G. Lefebvre a multiplié les moyens intuitifs, cahiers avec textes à compléter, dessins à colorier, tableau de la messe à personnages mobiles, etc...²

C. *L'Abbé Poppe et la formation chrétienne de l'enfance*. — L'Abbé Poppe, mort en 1924, était un prêtre flamand. Toutefois il exerça en Wallonie une influence nullement négligeable. Plus d'un mouvement se rattachent à lui. Il inaugura une méthode vraiment personnelle à laquelle le Cardinal Mercier accordait les plus grands éloges. D'une part, il se préoccupait de rendre à l'enseignement religieux son vrai rôle de formation chrétienne. D'autre part, il constatait l'essor des méthodes pédagogiques profanes. Or, se disait-il, l'éducation chrétienne qui vise à former des personnalités surnaturelles dispose à la fois de moyens surnaturels et de moyens naturels. Elle doit donc avoir un caractère unique. L'originalité de la pédagogie chrétienne doit être d'user des moyens naturels en les subordonnant aux moyens surnaturels, de donner aux uns et aux autres leur plénitude d'efficacité par leur compénétration réciproque. Un éducateur chrétien doit recourir à une pédagogie humano-divine, organiquement une, centrée autour du dogme de la Rédemption et de l'Eucharistie. « La présente méthode, écrit M. Poppe³, tend

1. *La croisade liturgique à l'école*, devenue provisoirement *Mon année avec l'Église*, Saint-André-lez-Bruges.

2. Les Bénédictines de Liège se distinguèrent également par leur méthode d'enseignement liturgique, adaptée aux petits.

3. *Méthode eucharistique*, Averbode, Bonne Presse, p. 12.

à faire disparaître entre les sacrements, les exercices de piété et les procédés pédagogiques naturels, les cloisons étanches qui, trop souvent, isolent leurs influences réciproques. »

M. l'Abbé Poppe a eu le mérite de mettre fortement en relief ce que, partout aujourd'hui, on considère comme le but essentiel d'une leçon de catéchisme : non seulement faire connaître mais faire vivre la religion ; non seulement éveiller l'activité de l'esprit mais susciter la prière ; non seulement utiliser les ressources d'une pédagogie ingénieuse mais puiser aux sources de vie que sont la messe et les sacrements.

Les Sœurs de Vorselaar, dont les publications sont spécialement utilisées dans le diocèse de Malines, sont les héritières de son esprit.

2. *Depuis 1936 : directives épiscopales et réalisations.*

Il fallait coordonner ces multiples suggestions, en proposer des modes d'application, modifier les programmes, compte tenu des méthodes nouvelles, et, surtout peut-être, grâce à des directives claires, largement diffusées et rendues obligatoires, entraîner tout l'ensemble du personnel enseignant.

En parcourant les directives publiées depuis l'année 1935 environ, on est frappé de leur insistance sur deux points : 1^o la nécessité de procéder de manière inductive en allant du connu à l'inconnu ; 2^o la nécessité d'aboutir grâce au cours de catéchisme non seulement à la connaissance de la religion mais à la prière et à la vie chrétienne. Les autorités ecclésiastiques, en effet, constatant les déficits de la formation religieuse en maint foyer, veulent que l'école puisse — en partie du moins — suppléer cette carence.

Dans le *Programme* donné en 1936 pour les écoles primaires de l'archevêché de Malines, adopté pour le premier degré dans le diocèse de Liège et abondamment commenté par les Sœurs de Vorse-laar, nous trouvons tout d'abord une répartition de la matière et des questions du catéchisme ; répartition progressive, tenant compte des différents âges, des périodes liturgiques et groupant les sujets d'étude en unités hebdomadaires. Ensuite, l'indication de la manière de coordonner l'étude de l'Histoire Sainte, du catéchisme, des prières, de la liturgie et d'orienter chaque semaine tout cet enseignement vers tel ou tel aspect de la formation morale et religieuse.

Le *Programme* du diocèse de Tournai (1938) s'inspire des mêmes préoccupations. Il se présente d'une manière analogue. Pour chaque semaine on trouve indiqué : 1^o le point de départ (récit, image, etc...) ; 2^o le sommaire des vérités à inculquer ; 3^o les questions du

catéchisme à apprendre ; 4^o les prières à savoir ; 5^o le profit spirituel à tirer de cette étude, le progrès moral à réaliser, etc...

Les écoles *gardiennes* n'avaient pas encore de directives officielles. En mainte école enfantine, des institutrices laïques ou des religieuses cherchaient, théoriquement et pratiquement, à perfectionner leurs méthodes. Certaines d'entre elles se demandaient si les méthodes profanes appelées « actives » ne pourraient être exploitées avec succès dans l'enseignement religieux.

Les Sœurs de Vorselaar publièrent même deux volumes sur l'enseignement religieux à l'école gardienne¹.

Elles nous décrivent une leçon de religion pour les bambins de l'école gardienne. Voici la leçon d'introduction². Les enfants sont invités à s'approcher d'une image de la Vierge portant l'Enfant-Jésus, à la saluer, à l'orner, à exprimer leur amour dans un chant tout simple. La leçon intitulée : « Nous pouvons converser avec le bon Dieu »³ est un entraînement à la prière. Devant les enfants, la maîtresse s'est recueillie. Elle a dit à Dieu, tout bas : « Bon Dieu, je vous aime bien. » Puis elle a invité un enfant et un autre encore à parler à son tour au bon Dieu. L'auteur ajoute : « Cet exercice provoque une attention extraordinaire ; l'impression en est profonde. »

L'an dernier, en 1945, paraissait le *Programme de religion destiné aux écoles gardiennes du diocèse de Tournai*. L'introduction expose clairement le but de l'instruction religieuse à l'école gardienne ; elle « doit être une initiation des tout-petits à la vie chrétienne » : orienter vers Dieu et les choses divines, « seconder, faciliter et promouvoir le naturel élan des enfants vers Jésus », faire pénétrer les vérités fondamentales et former des « automatismes chrétiens ». Quant à la méthode, elle tiendra compte : 1^o de « l'impressionnabilité sensorielle et émotive » de l'enfant ; d'où nécessité d'user abondamment d'un matériel intuitif adéquat et d'utiliser « le langage émotionnel : expression de physionomie, ton de voix, gestes, silences, attitudes recueillies » ; 2^o de son amour du jeu, d'où recours aux jeux éducatifs religieux ; 3^o de son instinct d'activité motrice : on donnera à l'enfant une grande part d'activité dans les leçons, les applications, les pratiques de la vie chrétienne » ; 4^o « de son imagination particulièrement vive » : on amènera des « évocations

1. *Entretiens religieux pour les enfants de trois et quatre ans*, Averbode, Bonne Presse, 1942. — *Entretiens religieux pour les enfants de cinq ans*, ibid., 1942.

2. *Op cit.*, p. 2 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 43.

pittoresques pour accentuer par des jeux mimés, le sens des faits de l'Histoire Sainte, pour déterminer par la création de situations fictives l'attitude chrétienne qu'il convient de prendre».

La brochure attire l'attention sur l'intérêt que susciteront des croquis en couleurs, tracés par la maîtresse au tableau noir, sur le profit que l'on peut retirer de l'usage de chants bien choisis, simples et beaux, enfin sur les avantages des jeux religieux.

Le programme est essentiellement évangélique : il propose « la belle histoire terrestre du Sauveur ». Il contient aussi une initiation au sens de la fraternité chrétienne, de la vie liturgique, de la morale et de la prière.

Le programme, réparti par mois et par trimestres, laisse à la maîtresse une large liberté d'adaptation.

II. L'ENSEIGNEMENT MOYEN ET LA CONCILIATION DES VALEURS RELIGIEUSES ET DES VALEURS HUMAINES

Beaucoup de nos contemporains et, parmi eux, de nombreux jeunes gens éprouvent le sentiment douloureux qu'un conflit oppose valeurs chrétiennes et valeurs humaines. L'aile marchante de l'humanité, leur semble-t-il, se sépare d'une tradition religieuse qui leur paraît périmée, dérivant vers les rivages de la mort.

En parcourant les manuels d'enseignement moyen, on comprend comment de telles méprises ont pu être occasionnées. Le danger de ce genre de littérature est celui-ci : on se transmet de décade en décade, à chaque nouvelle composition de manuel, une doctrine empruntée à des penseurs authentiques. Petit à petit, la vigueur originelle s'atténue ; les faiblesses, au contraire, s'accentuent.

On en était arrivé, aux environs de la guerre 1914-18, à présenter aux collégiens une doctrine religieuse fortement structurée mais dont l'exactitude était plutôt négative. On évitait les erreurs ou déviations de pensée mais on ne préparait pas l'intuition de la véritable réalité de la religion.

Beaucoup de comparaisons étaient empruntées au domaine juridique. Pour expliquer la vie de Dieu en nous et nos rapports avec lui, on insistait, par souci de clarté, sur des notions d^e qualités et on laissait dans l'ombre l'aspect personnel et vivant. La présentation de la morale, étroitement dépendante du décalogue, ne faisait guère ressortir l'originalité de la Loi nouvelle et l'intime connexion de nos devoirs et de la vie surnaturelle, connexion manifestée par le dogme.

Ces manuels prolongeaient, durant les années d'adolescence ouvertes à tous les enthousiasmes, un commentaire abstrait d'un catéchisme plus développé que celui des années d'enfance.

Souvent cet enseignement semblait une fastidieuse redite et un contraste s'imposait à l'âme de maint adolescent entre l'aridité de ces sèches abstractions et la plénitude de vie dont l'appel séduisant retentissait en eux et autour d'eux.

« Parmi les problèmes qui préoccupent les jeunes — écrit M. l'Abbé Möller¹ — tout spécialement ceux de notre génération, un des premiers est celui de la conciliation des valeurs humaines et des valeurs chrétiennes. »

Durant les dernières années, les éducateurs et les auteurs de manuels se sont ingénierés à répondre à cette préoccupation.

Deux interventions surtout provoquèrent en Belgique l'activité des novateurs : celle de M. l'Abbé Sullerot, professeur de religion à Dijon, au congrès international tenu à Bruxelles en 1930², et celle de M. le Chanoine Vieujean au congrès de Bruxelles en 1934³.

En 1939, s'appuyant sur les résultats d'une enquête internationale concernant l'enseignement religieux, le P. G. Delcuve faisait paraître un court volume, *Jésus-Christ montré à la jeunesse moderne*⁴. Ce livre, édité à faible tirage et, pour cette cause, trop peu connu, exposait comment l'enseignement religieux devait être proposé sous forme de *valeurs*. Chose difficile, car elle requiert, des professeurs de religion, un double effort : « découvrir des *tendances* en éveil, devant lesquelles la religion se présenterait comme un objet digne d'*intérêt*, et puis rechercher une manière de proposer cet objet telle qu'il apparaisse d'emblée et efficacement sous l'aspect de valeur désirée »⁵. Cette recherche est poursuivie au cours de pages perspicaces où l'auteur s'attache à découvrir les « *valeurs* » capables de provoquer l'intérêt et l'enthousiasme d'auditoires d'adolescents.

Les critiques et les suggestions multipliées dans les congrès, les revues et les livres, impressionnaient l'opinion.

On remania des anciens manuels. On en composa de nouveaux. Et, surtout, un esprit rénové anima l'enseignement, esprit qui

1. *Humanisme et sainteté*, Tournai, Paris, Casterman, 1946, p. 13.

2. Voir *Problèmes d'éducation*. Compte rendu du premier congrès international de l'enseignement secondaire libre, 2 vol., Tournai, Paris, Casterman, I, p. 521 et suiv. (L'enseignement de la religion).

3. L. SIMON et J. VIEUJEAN, *Débats sur le cours de religion dans l'enseignement secondaire. Critiques et suggestions*, Liège, Paris, La Pensée Catholique, 1935.

4. Tournai, Paris, Casterman (épuisé).

5. G. DELCUVE, *Jésus-Christ montré à la jeunesse moderne*, p. 79.

devait apparaître dans les cours de maint professeur de collège ou d'athénée.

On remania des anciens manuels. Citons le cas de la nouvelle édition du *Cours de religion* de M. l'Abbé Passe, parue en 1938¹. Dans la préface du nouveau volume, M. le Chanoine Vieujean écrivait :

« Les professeurs qui ont assumé la tâche de remanier le présent manuel n'ont point voulu tout bouleverser. Tout en gardant le cadre général des éditions précédentes, le développement du cours apparaît cependant plus synthétique, plus positif et plus orienté vers la vie spirituelle et vers l'action. L'enchaînement des doctrines y est mis en relief, la réponse aux objections y occupe moins de place, et l'on y voit davantage comment l'enseignement doit conduire à plus de vie chrétienne et à l'apostolat.

« Ce sont bien là, croyons-nous, les trois principales caractéristiques de tous ceux qui s'intéressent aujourd'hui à l'enseignement religieux. »

Cependant, on le conçoit, le remaniement d'anciens manuels ne constituait qu'un progrès relatif.

Des œuvres d'inspiration nouvelle furent composées. — M. l'Abbé Sullerot ne s'était pas contenté — à Juilly en 1928 et à Bruxelles en 1930 — d'étudier le problème avec une rare perspicacité et de proposer des solutions particulièrement opportunes. Dès 1928, il faisait paraître le premier volume de l'œuvre qu'il se proposait d'écrire. Elle devait comporter sept volumes ; cinq seulement ont paru². L'ensemble est d'une grande richesse. En Belgique, pourtant, ces manuels, fréquemment consultés par les spécialistes et les professeurs, sont peu utilisés comme livres scolaires : les volumes sont peu maniables. Leur présentation leur nuit ; peut-être aussi l'adaptation psychologique aux différents âges est-elle trop peu graduée³.

¹. Liège, La Pensée Catholique, Bruxelles, Édition Universelle. La première édition datait de 1908.

². I. *La religion, lien de vie entre l'homme et Dieu.* — II. *J.-C., source unique de vie divine et humaine.* — III. *La vie de Jésus dans les âmes.* — IV. *L'imitateur du Christ.* — V. *Le bon ouvrier de la Rédemption* (non paru). — VI. *Le Maître de la vie* (non paru). — VII. *Le problème de la vie devant la raison et devant le catholicisme.* — Marseille, Publiroc.

³. Voici un exemple du caractère positif que M. l'Abbé Sullerot donne à son enseignement.

« Si on demande de préciser cette notion (de grâce sanctifiante), écrit M. l'Abbé Sullerot dans la préface de son premier volume (p. VI), on obtiendra généralement des réponses comme celles-ci : « L'état de grâce, c'est un état de pureté de l'âme,

Dès 1941, paraissait le premier volume de la série *Témoins du Christ*¹ composée sous la direction du Père G. Delcuve, S. J.

Dans un article de *Lumen Vitae*², l'auteur expose sa préoccupation fondamentale : « *Partir de la vie*, c'est-à-dire deux choses : partir de ce qui intéresse l'adolescent et s'appuyer sur son *expérience*... partir de la vie mais aussi *enseigner d'une façon vivante* : profiter de toutes les ressources qu'offre la vie concrète, s'adresser à toutes les facultés... »

Ce souci de rester vivant amène les auteurs de la collection à donner à leur enseignement une allure *synthétique* ; car un vivant n'est pas constitué d'un assemblage de pièces disparates ; il se

c'est l'absence du péché mortel. » Notion toute négative qui ne laisse guère soupçonner l'ineffable mystère de la divinisation de l'âme par la présence amicale de la sainte Trinité. Comment d'ailleurs pourrait-on le deviner, ce mystère, derrière de pâles formules comme celles-ci : « la grâce est un don surnaturel et gratuit que Dieu nous fait par les mérites de Jésus-Christ, pour notre sanctification. La grâce habituelle ou sanctifiante est celle qui demeure en notre âme et fait toute sa beauté surnaturelle aux yeux du Seigneur. — Nous l'appelons habituelle, parce qu'elle est en notre âme comme une habitude ou qualité qui l'emporte infiniment sur toutes les qualités naturelles » ? Comment ne pas regretter qu'on ne parle ici — et en quelques termes abstraits ! — que du don créé, de la transformation opérée dans l'âme et qu'on passe complètement sous silence le don incrémenté, qui est la Trinité elle-même, amicalement présente dans l'âme. Et comment ne pas préférer cette définition autrement chaude, bie-faisante, théologique et riche de sève chrétienne que nous avons recueillie sur les lèvres de nos mères : « être en état de grâce, c'est porter le bon Dieu dans son cœur. »

L'auteur voudra donc, chaque fois qu'il sera question de la grâce sanctifiante, nous rappeler qu'il s'agit là d'un rapport personnel et vivant de l'homme à Dieu ; qu'elle est la présence amicale et transformante de la sainte Trinité en nous.

On pourrait faire des remarques analogues à propos des autres dogmes. Par exemple, le dogme de la sainte Trinité. L'introduction à la leçon de ce mystère s'ouvre de la sorte (I, p. 43) : « La foi nous révèle, en Dieu, le Père qui nous livre son secret le plus intime et nous laissant apercevoir en lui une société mystérieuse de trois personnes, dont nous sommes appelés à partager et à imiter la ... vie. » Le titre du chapitre est le suivant : *Le Dieu d'amour, la famille divine*.

Au sujet des sacrements : « Le sacrement est un acte du Christ, acte qui est à la fois symbole et producteur de la grâce » (II, p. 313).

Dans l'exposé de la morale, le caractère positif apparaît également : l'idéal d'imitation du Christ est dominant : le devoir du chrétien sera non pas tant refuser de s'engager dans les voies séduisantes et interdites, mais s'efforcer de se rendre conforme au Seigneur.

1. La collection comportera six volumes ; les cinq premiers ont paru : I. *Jésus-Christ, notre vie* (A. HUBLER et H. NIMAL). — II. *Jésus-Christ, lumière du monde* (G. DELCUVE et A. de MARNEFFE). — III. *Jésus-Christ, notre chef* (R. CLAUDE et P. CAPART). — IV. *L'Église, notre Mère* (en collaboration). — V. *Jésus-Christ, notre Sauveur* (J. DELÉPIERRE) — Tournai, Paris, Casterman.

2. Volume I, n° 2, p. 301 et suiv.

caractérise par un organisme fortement structuré. Le même souci est à l'origine du caractère *positif* qui apparaît à travers toute la série : la vie est élan et conquête, mouvement et affirmation de soi.

Voici comment apparaît le caractère *synthétique* dans la série des manuels.

Les *plus jeunes* sont incapables d'embrasser une vaste synthèse. Aussi l'unité de l'enseignement qui leur est proposé dans les trois premiers manuels vient plutôt de la personne de Notre-Seigneur. Tout est centré sur le Christ comme en témoignent les titres.

Un autre effort de coordination a été tenté dans le même cycle : sans perdre les avantages de l'ancienne division : dogme, morale, grâce et sacrements, on tâche d'en éviter les inconvénients. En voici *deux exemples*.

La grâce et les sacrements ont été replacés dans leur contexte : l'histoire religieuse de l'humanité, la création, la rédemption. Le premier manuel débute par un rappel dramatique : le don de la grâce, le refus du premier homme et le sacrifice réparateur de Jésus-Christ. Devant cette toile de fond est présenté le sacrifice de la messe, source toujours jaillissante de la vie de la grâce communiquée par les sacrements.

Autre exemple : la morale est enseignée avec référence au dogme, à la doctrine de la grâce et des sacrements : le chrétien, à la différence d'un héros stoïcien, imite le Christ avec la force même du Christ.

Dans le *deuxième cycle*, le caractère synthétique s'affirme davantage. Les manuels IV et V forment un ensemble bien structuré. La constatation de la sainteté et de l'humanité de l'Église aujourd'hui et à travers les siècles fait poser la question de son origine (manuel IV). Le Christ, fondateur de l'Église, est vraiment Dieu. Toujours vivant et agissant dans l'Église, il ramène toute la création au sein de la Trinité (manuel V).

Quant au caractère *positif*, il apparaît dans chacun des volumes, mais peut-être frappe-t-il davantage dans le volume consacré à la morale, car c'est surtout à propos de la morale que l'on a parlé de « présentation négative » et de « présentation positive ». Certains auteurs ont été tentés de réduire la morale au décalogue : toute une partie de l'idéal chrétien disparaîtrait ainsi dans l'ombre et l'exposé du reste gardait l'allure d'une série de prohibitions : « *Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face ; tu ne prendras pas le nom de ton Dieu en vain ; tu ne feras aucun ouvrage le septième jour...* »

Le manuel de morale de la série *Témoins du Christ*¹ a évité ces écueils.

Le livre s'ouvre sur une introduction où la personnalité chrétienne est présentée d'une façon concrète et prenante. On ne commence donc point par énumérer une série de commandements ; à fortiori, n'accable-t-on pas l'adolescent d'une avalanche d'interdictions. Ce qui est placé d'abord sous les yeux du jeune homme, c'est le but, c'est-à-dire l'ensemble de valeurs hiérarchisées qui constituent le chrétien. Quand il sera enthousiasmé pour cet idéal, on lui décrira la route qui permet de l'atteindre.

Dans cette entreprise dramatique qu'est la conquête de la personnalité, la pratique de la charité joue un rôle capital. Craignant que « le premier commandement » ne passe inaperçu parmi les autres, les auteurs ont détaché l'exposé à lui consacré. C'est ainsi que la deuxième partie du manuel débute par une introduction intitulée : « La charité, attitude foncière du chrétien ».

La charité animera toute la vie morale, dont les divers aspects sont ensuite décrits. *Conquête de soi* : c'est-à-dire conquête de l'intelligence et de la volonté, maîtrise du corps. *Service de Dieu* : car, si le chrétien veut se posséder, c'est pour se donner. *Service du prochain* : en lisant cette section, le caractère positif et compréhensif de la morale saute aux yeux. Quelques sous-titres le font pressentir : respect du droit à la vie, respect du droit à l'honneur, l'apostolat... Les actes de violence, le vol, le mensonge, les calomnies, les scandales... toutes ces fautes — au sujet desquelles il convient de former la conscience — ne parviennent pourtant pas à détourner l'attention du principal : l'épanouissement de la vie divine dans l'homme et son rayonnement dans tous les domaines.

Faut-il préférer la clarté logique des anciens livres à la complexité des plans nouveaux ? Les anciens manuels permettent mieux que les plus récents l'acquisition de notions claires et garantissent le succès d'examens où d'impeccables définitions sont formulées sans hésitation. Rappelons-nous pourtant que l'enseignement religieux propose des mystères et que son ambition est de les faire pénétrer non seulement dans l'esprit mais aussi dans le cœur et la vie.

On pressent le mystère plus encore qu'on ne le définit (la définition a surtout pour but d'écartier des interprétations errorées et de permettre à l'esprit soutenu par la grâce de s'orienter dans une direction sûre). Pour éveiller ce pressentiment dans une âme, un psychologue sera un meilleur guide qu'un logicien. Mais le chemine-

1. R. CLAUDE et P. CAPART, *Jésus-Christ, notre chef*.

ment proposé par un tel maître risquera de déconcerter ceux qui cherchent avec intransigeance la seule clarté.

Pour provoquer l'acceptation cordiale d'une doctrine et son intégration dans la vie, c'est à l'enthousiasme qu'il faut faire appel. Ici encore la pure logique est inopérante.

Voilà pourquoi les auteurs dont nous venons de parler ont entrepris, croyons-nous, une œuvre qui mérite d'être continuée. Si leurs réalisations sont encore imparfaites, l'esprit qui les inspire est le bon.

Enfin et surtout peut-être, *nombreux sont les professeurs qui — sans utiliser les manuels ou en s'en libérant fréquemment — donnent à leur cours une allure adaptée aux exigences contemporaines.*

Les adolescents ne s'éprennent pas tant de l'heureuse structure d'un manuel qu'en de la parole chaude, vivante, émue d'un professeur qui croit ce qu'il annonce et comprend affectueusement ses jeunes disciples. Dès treize ou quatorze ans, le bienfait le plus désirable est la rencontre d'un maître qui provoque et mérite une cordiale admiration. Un enseignement religieux apporté comme un témoignage par un maître qui en vit suscite l'effort de la pensée et le zèle de la recherche.

Bien des professeurs de collège, d'athénée, de lycée, d'école moyenne... nous ont exposé le cours qu'ils donnaient à leurs élèves et que, d'année en année, ils transformaient pour l'améliorer.

L'allure du cours dépend de la catégorie d'élèves à laquelle il est destiné : enfants de l'école moyenne qu'on doit équiper en trois ans des connaissances nécessaires pour la vie ; ou élèves d'humanités avec qui l'on peut cheminer lentement et découvrir progressivement les richesses profondes de la doctrine du Seigneur.

« Lorsqu'on a devant soi..., durant plusieurs heures par jour, quelques vingt-cinq visages de garçons de quinze à dix-sept ans... qui vous fixent de leurs yeux pleins de clarté, de tendresse parfois, lorsque dans le silence profond d'une heure matinale, un reflet du beau et du vrai les éclaire, il est impossible de ne pas se poser et se reposer sans cesse ces questions éternelles, qui sont toute la vie d'un homme ; il est impossible aussi de ne pas y répondre, car la jeunesse est impatiente. La réponse doit être donnée, immédiatement ; elle doit être vraie, c'est-à-dire totale, elle doit jaillir de l'âme tout entière, car nul ne trompe les adolescents. Il faut alors fermer ses livres, sans pour cela les oublier, il faut regarder en face ces jeunes visages, il faut surtout s'interroger soi-même et répondre à ces questions éparses dans les textes barbouillés d'encre de nos auteurs classiques. »¹

1. Ch. MOELLER, *Humanisme et sainteté*, Tournai, Paris, Casterman, 1946, p. 12.

C'est donc vers un cours de religion profond et dense que, parfois, tous les autres cours sont orientés. Les thèmes de la création, du péché, de la Rédemption, sont orchestrés par les cours de français, de latin, de grec ou d'histoire. L'idéal du héros est comparé à l'idéal du saint. La synthèse de toutes les valeurs est présentée dans le christianisme. En lui se découvre la solution de tous les problèmes. C'est lui qui « permet que chaque instant de la terre soit plein d'absolu ».

III. L'ÉDUCATION EN FAMILLE ET DANS LES OEUVRES ET L'INCARNATION DU CHRISTIANISME DANS LA VIE

Dans une civilisation qui n'est plus chrétienne, il faut reconstituer des cellules où un style chrétien de vie puisse s'affirmer.

On devine, en effet, l'inefficacité presque totale d'un enseignement scolaire que ne soutiendrait pas une expérience de vie chrétienne. Normalement, une telle expérience suppose des milieux favorables qui seront avant tout la famille, en second lieu, les œuvres et mouvements de jeunesse.

1. *La famille.*

Après la guerre de 1940, plus encore qu'après celle de 1914, on a constaté une notable régression de l'éducation familiale. Dans l'ensemble, la famille ne constitue plus « un milieu chrétien ».

Pourtant, à côté de nombreux échecs, des réussites d'un genre original et nouveau se sont multipliées. Une nouvelle élite familiale se constitue et se développe.

A l'époque des fiançailles, des jeunes gens ont reconnu l'un chez l'autre un idéal commun, parce qu'ils appartenaient à des œuvres analogues : J. O. C., route, guidisme, etc... Ils se sont rejoints avec le désir de maintenir dans leur foyer l'idéal qui avait embellî leur jeunesse.

On trouve dans ces foyers un sens plus conscient de l'Église et de la fraternité humaine, un souci plus éveillé de communiquer aux enfants un esprit apostolique, une absence totale de respect humain, un désir de contact avec d'autres foyers de même style, quelque chose de très moderne et de très libre, de très pimpant mêlé à un désir profond de faire pénétrer le christianisme dans toute la vie.

Le milieu familial de ces élites ouvrières ou bourgeois, milieu qui va marquer fortement la génération montante, se distingue par plusieurs traits.

1^o *Une vie spirituelle exercée en commun.* — La théologie du mariage chrétien mieux étudiée et vulgarisée par des cercles d'études, des revues, des livres, a rempli d'admiration de jeunes époux. Des biographies, celle de la duchesse d'Alençon par exemple, des lettres notamment celles de Pierre et Mireille Dupouey, des souvenirs comme les *Liens immortels* d'Alice Ollé-Laprune, ont provoqué une émulation. La spiritualité du mariage mieux comprise est intensément vécue dans de jeunes foyers. On veut s'appuyer sur la grâce du sacrement pour se communiquer l'un à l'autre les meilleurs dons du Seigneur. On se dit mutuellement sa fierté et sa joie de coopérer avec Dieu, le Christ et l'Église à former de jeunes chrétiens, et à faire rayonner l'Église vivante. Dans de très modestes foyers de milieux ouvriers, les époux ont pris l'habitude de méditer ensemble. « L'un des deux lit lentement le texte. Il s'arrête parfois et chacun réfléchit et prie. A la fin de la lecture, on se communique l'une ou l'autre pensée ou réflexion. On relit un passage qui s'applique spécialement au foyer... »¹

Cette vie spirituelle se nourrit au cours de récollections ou de retraites organisées pour les jeunes ménages.

2^o *Une vie apostolique exercée de commun accord par les deux ou l'un des deux époux.* — Le risque du mariage est « l'installation dans la vie ». Adieu l'aventure ! Or, de plus en plus nombreux, des œuvres et des mouvements font appel à des dirigeants déjà chefs de famille. Les foyers dont nous avons décrit la spiritualité ne boudent pas à la tâche. Si un même esprit anime les deux époux, ce dévouement au dehors ne fait qu'enrichir l'intimité conjugale et servira de réactif dans la tâche éducatrice. Le couple émigre et diverge par intervalles. Tantôt le jeune papa s'en va dans les « feux de joie » d'un pèlerinage franciscain porter le témoignage de la fierté chrétienne, tantôt la maman quitte une journée ses bambins et part entraîner les jeunes filles et leur apprendre le sens de la vie et de leur vocation.

Et l'éducation et le soin des enfants ? Bien sûr, l'exode des parents ne se renouvelle pas à chaque instant... mais quand nous voyons les enfants de tels foyers, décidés, francs, courtois, prêts à rendre service, quand nous voyons l'affection échangée entre enfants et parents et le prestige de l'autorité de ceux-ci, nous nous disons que, sans doute, les enfants les plus « couvés » ne sont pas nécessairement les mieux élevés.

1. *Foyers rayonnants* n° 2, p. 11. — Voir aussi MAISTRAUK, *Mariage, route de sainteté*, Bruxelles, A. F., p. 153. — Voir aussi des témoignages français, chez BERNE, *Lumière nouvelle* (10 ans de vie jociste), Paris, Spes.

3^e *La famille « ouverte ».* — Le foyer lui aussi comme tel se fait apostolique et rayonnant. Si l'on admet que parfois le papa ou la maman s'éclipse pour un service au dehors, si les enfants sont encouragés à se disperser dans des œuvres et des mouvements, puis à revenir se réchauffer à la flamme du foyer avant de repartir à nouveau, la famille dans son ensemble se fait accueillante et ouverte. On croit ne pas nuire à l'intimité en partageant ses trésors : idées, lectures, fêtes ou jeux.

4^e *Souci d'éducation chrétienne intégrale.* — On conçoit que, dans de tels foyers, l'ambition des parents est de transmettre à leurs enfants non seulement une bonne honnêteté chrétienne, mais une vraie culture chrétienne ; de faire même, si possible, retentir en eux l'appel à la sainteté ; de leur communiquer la générosité et le sens apostolique.

L'éducation qui s'y donne vise à éveiller la personnalité ; elle est à base de confiance ; elle mesure largement la part laissée à la responsabilité et à la liberté ; on n'y sent rien d'étriqué ni de rigoriste. On sait que seules les attitudes librement voulues servent à édifier une forte personnalité chrétienne.

Si toute piété artificielle et forcée est exclue de ces familles, chacune d'elles peut parvenir à constituer ce qu'on pourrait nommer sa propre « liturgie familiale », un écho de la grande liturgie de l'Église à l'intérieur du foyer.

Dès le tout premier âge, les enfants élevés dans des milieux de ce genre, se familiarisent avec un style de vie où se retrouve, avec la marque de la vieille tradition chrétienne, l'allure qui distingue nos contemporains.

2. *Les mouvements et œuvres de jeunesse.*

Entre 1920 et 1940, une forte impulsion a été donnée aux mouvements et œuvres de jeunesse. L'évolution continue aujourd'hui. Il fallait créer des milieux où puissent être expérimentées les attitudes proposées dans l'enseignement religieux. Il fallait aussi disposer les milieux différents ou païens à recevoir la vérité chrétienne.

Des œuvres anciennes ont connu un essor nouveau. Le cas est typique pour les patronages fondés dès le siècle dernier. On avait constaté un certain arrêt dans leur développement au lendemain de la guerre 14-18. Cet arrêt ne fut qu'un passager. Depuis une quinzaine d'années, ils se développent de nouveau, et se multiplient. Le scoutisme qui avait timidement débuté avant la première guerre mondiale a joui dans l'après-guerre d'une prospérité toujours croissante. Nous pourrions citer encore les estudiantines qui de-

viennent un important mouvement de jeunesse ; la Croisade Eucharistique dont l'organisation s'est perfectionnée et les effectifs notamment accrus ; la Congrégation mariale qui a progressé en étendue comme en profondeur.

Des œuvres nouvelles sont nées. Nous songeons surtout aux œuvres d'Action Catholique. La jeunesse ouvrière chrétienne (J.O.C.) fut parmi elles le chef de file. La jeunesse étudiante chrétienne (J.E.C.) chercha longtemps sa voie. Elle semble l'avoir trouvée. La période de succès de la jeunesse universitaire chrétienne (J.U.C.) fut éphémère. La section féminine de la jeunesse indépendante chrétienne (J. I. C. F.) eut une importance bien plus considérable que la branche masculine. La jeunesse agricole chrétienne commence une ère de prospérité et de profonde pénétration. Enfin, la branche aînée du scoutisme, la Route, a renouvelé ses méthodes et son esprit avec vigueur et souplesse. Parmi les œuvres nouvelles, certaines s'inspirent d'œuvres françaises analogues. Telles les « Cœurs Joyeux » dans le diocèse de Liège ou les Compagnons de Saint-François. Nous passons sous silence les œuvres d'adultes.

Dans l'évolution de la plupart de ces œuvres (si non de toutes), on peut constater deux tendances :

1^o *Un effort pour incarner le spirituel*, pour sanctifier les réalités profanes, pour éveiller le sens du divin tout en poursuivant l'épanouissement humain. Cette tendance est acceptée plus ou moins franchement par les différentes œuvres. Les unes y voient une concession à l'esprit du temps : elles acceptent d'intégrer, dans leurs méthodes, culture physique et techniques profanes, mais elles considèrent ces diversions comme une introduction ou un délassement à côté d'exercices plus explicitement surnaturels.

La plupart des œuvres cependant, tout spécialement le scoutisme ou, d'une autre manière, la J. O. C., acceptent franchement tout l'humain. Observons en passant que la plupart des œuvres cherchent dans le scoutisme une inspiration pour leurs techniques de jeux, de campisme ou de chant, leur organisation par équipes, le choix de leur uniforme ou de leurs cris de ralliement etc...

2^o *Un effort apostolique.* — Autrefois, certaines œuvres étaient avant tout des œuvres de préservation ou de formation personnelle. Dans l'ancienne conception du patronage on mettait l'accent sur la préservation. On reprochait autrefois au scoutisme d'être trop peu soucieux d'apostolat. Aujourd'hui, toutes les œuvres veulent avoir un rayonnement apostolique. Celles qui ont ce caractère de par leur origine, telles les œuvres d'Action Catholique, communiquent leur esprit aux autres qui, à leur tour, le revendiquent hautement et à bon droit d'ailleurs.

Dans la majorité de ces œuvres, la présentation de la doctrine chrétienne revêt un caractère original. En effet, l'incarnation du spirituel, dont nous parlions plus haut, permet d'exprimer d'une façon neuve et particulièrement adaptée certains aspects du dogme chrétien.

Prenons l'exemple de la J. O. C. Trois idées dominent la synthèse religieuse vulgarisée par le *mouvement jociste* : 1^o le chrétien est fils de Dieu : révélation exaltante apportée à l'ouvrier humilié et aigri. Sa vocation ? Faire resplendir en lui la ressemblance du Christ, dont il a été marqué au baptême. — 2^o Le chrétien est uni au Christ et à ses frères dans l'unité du Corps mystique. De cette solidarité, le travailleur a conscience ; elle le pousse parfois à des actes héroïques pour sauver dans la mine les victimes d'un sinistre. Elle est fondée sur une réalité profonde : la participation d'une même vie surnaturelle. — 3^o Le travail est sacré, parce qu'il est l'effort humain pour collaborer à l'œuvre créatrice et rédemptrice. Parce que, grâce au labeur quotidien, un monde nouveau se forme lentement ; monde matériel sans doute mais symbole et ébauche d'un monde invisible : la Jérusalem céleste.

Bien des jeunes ouvriers avaient écouté, dans leur enfance, les explications du catéchisme. Ils n'en avaient pas été touchés ; ils avaient trouvé également monotones toutes ces explications consciencieuses où rien n'est mis en relief ; où, trop souvent, l'on sent le scrupule de tout dire, de ne rien omettre de ce qu'une tradition a enregistré au cours des siècles. Or, durant leur jeunesse, ils ont connu l'enseignement religieux de la J. O. C. ; ce fut pour eux une révélation : l'enseignement a « mordu ».

Ils étaient aigris, humiliés, mais fiers, et la grandeur chrétienne les a enthousiasmés.

Ils étaient rudes et batailleurs mais rêvaient de fraternité et d'amour, et la charité chrétienne, la communion des saints, le Corps mystique du Christ leur ont été révélés.

Ils croyaient faire œuvre d'esclave, leur tâche leur pesait ; on leur a proposé de rendre à l'univers sa beauté perdue en unissant leur œuvre d'homme au sacrifice rédempteur.

Tout le christianisme se centre alors autour des dogmes de la grâce, du Corps mystique et de la Rédemption. On a pu voir combien cette présentation respecte le caractère humano-divin de la religion.

Ce que la J. O. C. a réussi, d'autres œuvres ou mouvements le tentent ou le réalisent à leur tour.

La J. E. C. s'efforce de dégager les traits dominants d'un humanisme chrétien. Le scoutisme exprime le message de joie d'un christianisme que redit à sa façon toute la création visible...

Chaque œuvre et chaque mouvement de jeunesse s'efforce donc de présenter à ses membres un exposé du dogme et de la morale adapté à leur psychologie, mais surtout ils leur donnent l'occasion d'être chrétiens tout en restant eux-mêmes : des ouvriers, des étudiants ou tout simplement des gars pleins d'exubérance et de joie.

La richesse du christianisme trop souvent enfermée dans l'hermétisme du catéchisme, apparaît et luit au grand soleil.

Telles sont, nous semble-t-il, les trois principales caractéristiques de l'effort d'adaptation réalisé entre les deux guerres dans la formation religieuse en Belgique :

1^o rendre *plus concrète* la présentation du catéchisme :

2^o marquer davantage, dans l'enseignement moyen surtout, comment *les valeurs humaines* trouvent leur perfection dans le surnaturel ;

3^o tendre, enfin, à donner aux jeunes, dans la famille et les œuvres, l'occasion de vivre *un style chrétien* conforme aux exigences de l'Évangile et adapté aux tendances contemporaines.

De nouveaux progrès sont-ils attendus ?

Les données éparses dans revues et livres, les réflexions énoncées ça et là, les aspirations de notre propre cœur : tout cela nous annonce des enrichissements ultérieurs de l'expression du dogme. On ne déployera jamais trop de zèle pour présenter une doctrine profonde et riche dans un contexte accessible aux habitudes d'esprit de nos contemporains¹. De la sorte, le contenu de notre enseignement deviendra plus substantiel.

A l'emploi, les méthodes s'assoupliront et s'adapteront davantage.

Mais ceci déborde notre sujet ; nous voulions parler des progrès accomplis ; nous n'avons pas à conjecturer quelles routes nouvelles seront suivies².

1. On lira dans ce sens avec intérêt le beau livre sur le mystère de la sainte Trinité que vient de publier le Père F. TAYMANS D'EYPERNON, *Le mystère primordial*, Paris, Desclée De Brouwer, Bruxelles, Édition universelle, 1946.

2. On trouvera le développement de plusieurs des points exposés dans le présent article dans l'ouvrage intitulé *Problèmes de formation religieuse. Aspects et solutions en Wallonie*, par le même auteur, chez Casterman à Tournai, et au *Centre international d'études de la formation religieuse*, Bruxelles, 27, rue de Spa.

RELIGIOUS TEACHING IN BELGIUM (WALLONIE)

Between the two wars, important changes were effected in religious teaching. The methods adopted before 1918 were found to be insufficient for the Christian education of post-war youth, and this notably for three reasons :

1^o *An ideological and abstract interpretation* disheartened those children whose homes were no longer familiar with Christian principles.

2^o An abstract theology embodying *purely supernatural* concepts seemed to set itself up against the nobility of the purely natural, so enthralling to youth, instead of endeavouring to point out that these supernatural concepts must be used to transform the life of man by being grafted on to the human element.

3^o Thus certain Christian modes of thought seemed *artificial* to young men and boys accustomed to an increasingly materialised manner of living ; Christianity itself presented mere tradition and routine and was hence regarded with disfavour by them.

It therefore became essential to adapt religious teaching :

1^o to the superficial or concrete minds of those children whose parents rarely spoke to them either of God or duty, but only of pleasure and self-seeking ;

2^o to the soul and mind of a generation *bent upon material progress, art and beauty, autonomy and liberty* ; in a word, on the development of **human values to the detriment of the spiritual** ;

3^o to the reactions and situations of a society lured by Utopian promises and whose very state of existence was so far removed from Christian traditions and morals.

In the majority of countries, a great effort of adaptation has been accomplished.

In Belgium (we are considering here the French-speaking portion of the country) progress was realised, as elsewhere, in the different sections of teaching.

Elementary teaching and parochial catechism classes have become more practical.

In Secondary school teaching, an effort has been made to show that human propensities are in accord with the message of Christ.

Finally, with regard to education in the home and parochial works, action has been taken to create a modern conception of Christian life and to bring it home to youth in a more vivid and practical manner.

I. TENDENCY TOWARDS A MORE CONCRETE METHOD OF TEACHING IN ELEMENTARY SCHOOLS AND IN PAROCHIAL CATECHISM. — Teaching based on the mere word for word learning of the catechism no longer carried weight. Ignorance began to prevail.

Towards 1922, Monseigneur Landrieux, then Bishop of Dijon, insisted upon the first catechism lessons being taught in the following way. First

of all, by establishing a direct contact between the children and Our Lord through His Gospel, simply told ; then later on by summarising, in suitable form, the points which have penetrated the imagination, heart and soul, and have been absorbed into his whole being.

The problem of the catechism itself also attracted the attention of educators : solutions varied according to countries. In Belgium, several dioceses endeavoured to solve the difficulty by dividing up the different sections, leaving the hardest questions for the top classes. The unification of the catechism for Belgian dioceses will perhaps allow of its being adopted throughout the country.

But it is in the *method* of teaching that it is important to give some precision.

1. *From 1922 to about 1936 : Determinations and experiments.* — A. *Canon Dupont and the Inductive method.* — In his book, « For the teaching of religion to little ones », Canon Dupont suggests that one should not commence with the dry text of the catechism, so unfamiliar to the mind of the child, but allow him to elaborate it himself. The starting-point is a picture or a story ; the conclusion, the formulated catechism question and answer.

B. *Dom Gaspar Lefebvre and the Liturgical method.* — The author endeavours to unite the teaching of the catechism proper, with the official liturgy of the Church. He searches for an association between catechism and missal ; on the one hand, prayers may be enhanced by explanation ; on the other, instruction finds its conclusion in prayer and oblation through the Sacrifice of the Holy Mass. This procedure is realised in a very practical and intuitive way.

C. *The Abbé Poppe and the Christian formation of childhood.* — The Abbé Poppe, a Flemish priest, has exercised considerable influence even in Wallonie. His aims were as follows : To make use of both natural and supernatural means of Christian training, subordinating the former to the latter, in order to obtain from each the maximum of efficacy. It is to him we owe the fact that to-day the catechism lesson has been placed on a practical footing : that is to say, not only on a verbal knowledge of religion, but on a practical living up to it in daily life.

2. *From 1936 onwards : Episcopal guidance and accomplishments.* — It became necessary to co-ordinate these numerous suggestions ; showing how they might be put into practice, modifying the syllabuses whilst taking the new methods into account ; and most important of all, winning over, by skilful persuasion, entire teaching staffs, and not merely the chosen few. The directions published about 1936 insisted on two points.

1^o Procedure by the inductive method ; from the known to the unknown.

2^o Arrival, by means of the catechism, at Prayer and a truly Christian life. The religious authorities desired that the teaching of the catechism should be substituted for the total absence of home education.

The curriculums given by the different dioceses subdivided the matter according to weeks, and, each part leading to practical application in daily

life. The programme proposed by the diocese of Tournai for the Infant school is essentially evangelical, calling for intuition and motive force.

II. SECONDARY TEACHING AND RECONCILIATION OF RELIGION WITH THE HUMAN ELEMENT. — Many of our contemporaries, among them numerous young men, feel strongly the conflict between the supernatural realisation and the human instinct. When perusing the various textbooks edited within the last 20 or 30 years, one realises that the religious doctrine was well-constructed, but from a purely negative point of view; errors or deviations were prevented, but the student was not made to realise the beauty of the riches contained within the reality of his religion. Thus this teaching was too often looked upon as a fastidious repetition of what had been taught in the elementary school, and upon the soul of many an adolescent was impressed the contrast between the aridity of these abstract notions and the fulness of life, whose enticing appeal echoed within and around him.

Interventions by means of congresses, articles in reviews, etc... put forward new tendencies. A more practical type of teaching was called for. At last something was accomplished. The series « *Témoins du Christ* » (Witnesses of Christ) appeared as a remarkable instance. Begin with life — such is the dominant idea of the authors. Begin with life, that is to say, « that which interests and lies nearest the heart of the adolescent, lay stress on his experience, but also profit by all the resources which life offers, and appeal to every faculty ».

Among the teachers who do not make use of any text-book, we find the same care to co-ordinate their religious instruction with the everyday interests of their pupils, and to demonstrate that Christianity holds the solution to all human problems.

III. EDUCATION IN THE HOME — YOUTH MOVEMENTS — AND THE INCARNATION OF CHRIST IN OUR DAILY LIFE. — In a civilisation no longer Christian, it became necessary to reconstruct a centre from whence a mode of Christian life could affirm itself.

1. *The Family.* — After the war of 1940, a remarkable relapse was evident in home education. In the majority of cases, the family does not constitute a nucleus of Christian life any more. Nevertheless a few chosen families are in the course of construction, notably among the Catholic Action movement. In these homes, all too few at present, one finds a more vivid consciousness of the Church, of Christian brotherhood and humanity, a heightened desire to communicate an apostolic spirit to children, a total absence of human respect, a desire to influence, to radiate, a profound longing for the penetration of Christ into everyday life. The influence of those workers and middle-class people will leave its mark upon part of the rising generation.

2. *Youth Movements and Catholic Action.* — Between 1920 and 1940 a fresh impetus was given to youth movements and action. Surroundings had to be created where these experiments, proposed in religious discussions,

could be carried out. Already existing movements received fresh encouragement; new movements were created, especially those fostering Catholic Action. In the evolution of the majority, if not in all, a two-fold tendency is apparent:

— An effort to incarnate the spiritual and awaken the sense of the Divine, whilst ensuring the development of the human aspect.

— An apostolic effort in which again Catholic Action has shown an example. In the greater number of these movements the presentation of Christian Doctrine reveals an original character. For example, J. O. C. puts forward forcibly the dogma of Grace, and paints it as the most beautiful response to the thirst for nobleness inherent in the young workers. The Mystical Body of Christ is shown to be the most magnificent realisation of solidarity dreamt of by working youth. And to those desirous of reconstructing a new world, it offers them the opportunity of uniting themselves to Christ's work of Redemption.

J. E. C. endeavours to show up the dominant characteristic of a Christian civilisation. *The SCOUT movement* announces the tidings of the joy of Christianity, repeated by the whole visible creation.

Each work or youth movement strives to present to its members an *exposition of dogma and morality*, in a manner suitable to his or her psychology, but above all it gives them an opportunity of being Christian, each in his own sphere, workman, student, or just boys full of life and joy. Such are — it seems to us — the three outstanding features of the effort of adaptation made in religious teaching in Belgium between the two wars.

1^o To render catechism teaching *more concrete*.

2^o To lay stress on the all important factor and this particularly in secondary teaching, that *human propensities find their perfection in the supernatural*.

3^o The tendency to give, especially to the home and works, the opportunity to live in a truly Christian manner in accordance with evangelical principles as applied to our contemporary world.

Pour une formation catéchétique des parents

par Stanislas de LESTAPIS, S. J.
*Action Populaire*¹

En 1929, dans son encyclique sur *L'éducation chrétienne de la jeunesse*, le Pape Pie XI exhortait le clergé de l'univers entier à se pencher avec plus d'insistance que jamais sur les foyers chrétiens, pour aider ceux-ci à accomplir leurs tâches éducatrices :

Nous voudrions, disait le Souverain Pontife, attirer votre attention d'une façon particulière sur la décadence lamentable de l'éducation familiale à notre époque. Tout ce qui est emploi, profession de la vie temporelle et terrestre, certainement de moindre importance, se voit précédé de longues études et de préparation soignée ; tandis qu'à l'emploi et au devoir fondamental de l'éducation des enfants, beaucoup de parents, aujourd'hui, sont peu ou pas du tout préparés, plongés qu'ils sont dans leurs soucis temporels...

Nous conjurons donc, par le cœur de Jésus-Christ, les pasteurs des âmes de mettre tout en œuvre, dans les instructions et les catéchismes, par la parole et les écrits largement répandus, pour rappeler aux parents chrétiens leurs très graves obligations.

Qu'on fasse ce rappel moins par des considérations théoriques ou générales que par un enseignement pratique et détaillé de chacun des devoirs qui ont trait à l'éducation religieuse, morale et civique de leurs enfants, leur signalant les méthodes plus propres à réaliser efficacement cette éducation, en plus du bon exemple de leur propre vie.

On peut se demander comment cet appel du Souverain Pontife a été entendu dans l'Univers catholique. Après enquête, nous essaie-

1. Le R. P. Stanislas de LESTAPIS, S. J., fait partie de l'Institut social français de l'*Action Populaire*, dirigé à Paris par les Pères de la Compagnie de Jésus. — Spécialisé dans l'étude des questions familiales, l'auteur du présent article dirige avec le R. P. Sauvage, S. J., la revue bimensuelle : *Les cahiers d'action religieuse et sociale* (Paris, Spes). — Il a récemment publié un ouvrage d'éducation familiale : *Comprendre nos enfants* (2^e éd., Paris, Spes, 1946). — Un autre ouvrage de l'année est consacré au problème de la famille dans la civilisation de demain : *Au delà du marxisme par l'organisation des familles* (Paris, Spes, 1946). — Adresse : 15, rue de Paris, Vanves, Seine, FRANCE (Note de la rédaction).

rons de dire dans ces pages, l'essentiel de ce qui a été réalisé en France pour la formation catéchétique des parents.

Avant la guerre de 1939, les initiatives furent sporadiques. Les plus intéressantes à retenir sont celle de la Congrégation du Cénacle, sous la vigoureuse impulsion de la Rév. Mère Dufraisse, celle de la Formation Chrétienne des Tout-Petits, déjà connue des lecteurs de cette revue ; enfin, l'effort accompli par quelques jeunes foyers scouts, précurseurs du grand mouvement qui, actuellement, se nomme les « Amitiés Scoutes ».

Depuis la guerre, c'est-à-dire depuis que l'Action Catholique, en devenant adulte, est devenue familiale, on ne compte plus les initiatives qui, à travers l'A. C. I.¹, le M. F. R., les militants chrétiens du M. P. F., la Ligue Féminine d'Action Catholique, ont pour but d'aider les parents à prendre eux-mêmes en mains l'éducation chrétienne de leurs enfants, et plus particulièrement leur instruction religieuse. Une place spéciale devra être néanmoins réservée aux efforts tentés par une communauté de foyers parisiens, la Communauté Notre-Dame des Foyers.

Rien qu'à cette sèche énumération on peut déjà se rendre compte que la question de la formation catéchétique des parents a participé elle aussi à l'évolution générale des œuvres catholiques. Prise en charge au début par le clergé et les Congrégations religieuses, cette formation tend actuellement de plus en plus à se donner dans des cercles d'Action Catholique. Elle devient affaire du laïcat chrétien.

I. LE CÉNACLE

1. Cours pour les enfants.

La première initiative en date, qui ait visé à aider les familles dans l'œuvre de la formation chrétienne des enfants, est celle de la Rév. Mère Dufraisse, religieuse du Cénacle, dont l'activité apostolique exerça pendant vingt ans (1921-1943) à Paris une influence discrète mais profonde.

Frappée de voir comme l'enseignement catéchétique donné dans les paroisses retenait peu l'attention des parents, la Mère Dufraisse eut l'idée d'instituer pour les tout-petits enfants — ceux-là même qui n'avaient pas encore fait leur communion privée — des cours de religion. Elle se disait en effet que si ces tout-petits venaient

1. A. C. I. = Action Catholique des milieux Indépendants. — M. F. R. = Mouvement Familial Rural. — M. P. F. = Mouvement Populaire des Familles.

suivre des cours, ils y viendraient très probablement accompagnés de leurs mères. En instruisant donc les enfants, on atteindrait également les parents.

Le calcul fut juste. Les cours du Cénacle devinrent une véritable « École catéchétique des parents ». Pendant plus de vingt ans, la Mère Dufraisse et ses adjointes donnèrent dans leur couvent de l'Avenue de Breteuil (Paris 7^e) un enseignement adapté au tout jeune âge.

Quarante années d'études assidues et d'expériences sans cesse renouvelées, menées avec une volonté inlassablement persévérente, préparèrent l'élaboration d'un ouvrage destiné à aider les éducateurs chrétiens dans leur si urgente mission 1.

Cet ouvrage vient de paraître. Il dira mieux que nous ne pourrions le faire en cette courte notice, l'esprit et les méthodes pédagogiques employées avec tant de succès par les religieuses du Cénacle. Mais auparavant il convient de donner une idée du cadre et de l'organisation de cet enseignement.

En 1939, il existait à l'avenue de Breteuil sept cours gradués d'instruction religieuse. Environ 700 enfants y participaient. Tout naturellement beaucoup de mères de famille assistaient aux leçons de leurs plus jeunes, celles des trois années préparatoires à la communion privée.

Le milieu social atteint par cet enseignement fut avant guerre celui de la haute bourgeoisie parisienne, le recrutement se faisant par relations personnelles et, pour ainsi dire, sans autre propagande que celle des familles entièrement satisfaites de cette institution.

Poursuivis durant la guerre avec un effectif plus réduit à cause de multiples difficultés (dispersion des familles, absence des moyens de transport, tâche absorbante des maîtresses de maison, etc...) les cours se « repeuplent » chaque année davantage. En 1945-46, le nombre des petits catéchisés était remonté à 300. Et 150 mamans les accompagnaient habituellement.

Inévitablement cette « leçon de choses » vécues est la meilleure des formations pour une mère de famille désireuse de communiquer sa foi chrétienne à ses enfants. D'autant que l'enfant, au sortir du cours, aura un *petit travail* récapitulatif à accomplir : dessin à faire

1. Introduction de l'ouvrage *Formation chrétienne par l'étude de la religion*, dans la série *Lux Dei* (livre de l'élève, des adolescents, et livre des éducateurs), par les Religieuses du Cénacle en collaboration avec M. l'Abbé RAIMOND, Paris, Spes. — Pour les jeunes enfants, consulter Mère Marguerite DUFRAISSE, *Première formation morale religieuse de l'enfant*, Paris, Cénacle (58, Avenue de Breteuil, 7^e), 1946, 63 p.

ou à colorier — dessin qui concrète le sujet vu au cours — , quelques lignes d'explication à écrire, quelques questions de catéchisme à étudier ; et surtout il aura à *vivre* à la maison, sous le regard vigilant et encourageant de ses parents les consignes de *vie* suggérées. La mère trouvera donc l'occasion de pratiquer à son tour les méthodes utilisées au Cénacle.

Le cycle des cours est le suivant : Premier cours (tout-petits : 4 à 5 ans) : initiation aux grandes vérités et à la vie chrétienne ; formation du *œur*. — Deuxième cours (5 à 6 ans) : les grandes lignes de notre religion présentées en vue du but spécial de l'année : formation de la conscience et préparation à la *première confession*. — Troisième cours (6 à 7 ans) : préparation à la *première communion*. — Quatrième cours (7 à 8 ans) : année de renouvellement qui prépare immédiatement à l'entrée au catéchisme de la paroisse. — Cinquième cours (12 à 15 ans) : cours de *persévérande*.

Ainsi, par des programmes différents, adaptés à leur âge, on achemine doucement les petits à la première communion. Ensuite, ceux qui le peuvent avant l'entrée au catéchisme paroissial obligatoire, reviennent étudier d'une façon plus détaillée et approfondie la religion.

Chaque année, à partir du troisième cours (6-7 ans), le cycle catéchétique s'achève par une petite retraite ; pour celle-ci également on compte sur la collaboration du milieu familial.

2. *École des parents.*

A côté de cet enseignement prévu pour les enfants, les religieuses du Cénacle ont également institué une véritable « École des parents ». La formule à laquelle elles se sont arrêtées est celle des échanges de vues dirigés et des cercles d'études. En 1939, ces réunions eurent lieu deux fois par mois, les deuxième et quatrième vendredis. Ce fut dans ces réunions de mères de famille que se préparèrent avant guerre les congrès annuels de la *Formation Chrétienne de l'Enfant* (F. C. E.).

En 1945-46, les réunions ont, elles aussi, repris, à raison d'une par mois ; cinquante mères de famille y ont été assidues.

Nous ne voulons être que les auxiliaires des parents, déclarent les religieuses du Cénacle, ne visant qu'à renforcer leur autorité auprès de leurs enfants et à faire croître la confiance de ceux-ci envers leurs parents. Nous faisons en sorte que l'enfant ait besoin de sa mère et se tourne vers elle pour sa formation religieuse, saisissant aux minimums l'occasion et la manière de se pencher plus intimement sur les enfants pour leur donner cette formation. En un mot, nous voulons être le trait d'union qui rapproche, qui

unit davantage encore parents, et enfants et non les usurpatrices de l'autorité des uns ou de l'affection des autres, comme il arrive... Tout cela dans le but d'intensifier la vie familiale, de faire de la famille la cellule vitale, non seulement physique ou civique de la société, mais spirituelle et sur-naturelle du Corps mystique du Christ.

Cette *foi* dans la famille est caractéristique de la manière du Cénacle. On sent que c'est la grande idée qui inspira la Mère Dufraisse toute sa vie durant. « L'Église confie l'épanouissement sur-naturel du tout-petit à sa famille », affirmait le décret *Quam Singulari* de S. S. Pie X. Le Cénacle s'emploiera donc à former les mamans à ces tâches infiniment délicates.

Tout le monde conviendra, remarquait un rapport du premier congrès de la F. C. E. (1935), qu'on ne moralise pas le petit être humain, c'est-à-dire qu'on ne lui fait pas *vouloir volontiers* le bien, en le contraignant par la force ou en le gagnant par l'intérêt, mais en faisant vibrer les cordes de l'amour.

Et quels doigts, autres que ceux de la mère, tout vibrants eux-mêmes d'amour, pourront faire mieux résonner cet instrument si tendre qu'est le cœur d'un enfant ?¹

C'est à force de redire cette vérité aux mamans, qu'effectivement le Cénacle a remis en honneur dans beaucoup de foyers l'enseignement religieux familial.

Un autre point sur lequel la Mère Dufraisse insistait particulièrement, était le rôle primordial réservé à la *maison* dans la formation catéchétique de l'enfant. C'est en effet par l'ambiance du foyer que l'enfant doit se sentir naturellement emporté vers les choses divines : « *per visibilia ad invisibilium amorem* ».

On rappellera donc aux mères de familles que la maison est « l'asile béni que Dieu a choisi pour confier aux parents le Membre de son Christ, afin que là, sous le soleil de leur amour et à la chaleur chrétienne de l'atmosphère familiale, il grandisse à l'abri, comme Jésus à Nazareth, en âge, en sagesse et en grâce ».

Tout, en effet, a son sens sacré dans la maison paternelle : le coin de l'enfant qui lui a été confié, la chambre de maman surtout où le tout-petit fera ses premiers aveux et préparera les grands événements de sa vie chrétienne : première confession, première communion.

Dans la salle à manger, le cadre s'élargit : ce n'est plus celui de

1. *La Formation Chrétienne de l'Enfant*. Premier congrès, p. 19.

l'intimité particulière entre la mère et l'enfant, mais celui de l'intimité familiale. C'est la chaire où papa et maman échangent leurs opinions, enseignement sans leçons directes pour les jeunes âmes qui les écoutent, mais qui peu à peu leur façonne l'intelligence et leur crée une âme collective. Que de fois, dans la suite, les petits devenus hommes, « mesureront » leurs pensées et leurs jugements à ceux que les parents émettaient à la table de famille !

De cette maison si bien aménagée et déjà si éducatrice par elle-même, combien il sera alors facile de passer à la maison du bon Dieu, à cette autre maison de famille ! Ses murs, eux aussi, auront leur langage silencieux qui touchera le cœur du petit. Car celui-ci retrouvera à l'église la disposition de son foyer : la chambre du petit Jésus qui est le tabernacle où il reste seul toute la journée. Le sanctuaire qui est comme la grande chambre de maman. La sainte table comme la salle à manger, où l'on communique tous au même Pain divin. La grande nef où le bon Dieu reçoit ses visiteurs.

Les parents auraient-ils assez songé à tout cela, si on ne leur eût si bien dit ?

A côté de cet apostolat direct auprès des familles, dès 1933, le Cénacle se ménageait par la voie de ses *revues*, un excellent moyen de compléter la formation.

Une première revue destinée aux parents, appelée *La Formation Chrétienne de l'Enfant* constitua dès le début comme un excellent directoire de l'enseignement et, plus encore, de toute l'éducation chrétienne au foyer. « Profitez bien de cette période de guerre, disait le numéro de janvier 1940. Elle vous met, mamans, plus en contact avec vos enfants. Ne cherchez pas à augmenter leur érudition religieuse, en accumulant dans leur esprit des quantités de connaissances, mais cherchez plutôt à mettre un peu d'ordre dans ce « oagag » intellectuel. Apprenez-leur surtout, à mieux comprendre ce qu'ils savent, en y ajoutant à mesure, quelques nouvelles notions essentielles. »¹

Par ailleurs, un journal illustré s'adressant aux enfants, sous le titre de *Toujours grandir*, visa bientôt à intéresser les moins de quinze ans à leur propre formation spirituelle. Rédigé dans un genre à peu près intermédiaire entre la revue de la Croisade Eucharistique et le journal des Cœurs Vaillants, il avait évidemment pour objet de stimuler la générosité des petits abonnés.²

1. *La Formation Chrétienne de l'Enfant. Ses auxiliaires.* Cinquième congrès, p. 5.

2. Collections complètes des revues : *Formation Chrétienne de l'Enfant* 1933-1940. — *Toujours grandir* 1936-1940, Paris, Cénacle (58, Avenue de Breteuil, 7^e).

3. *Résultats..*

Il est temps de dire un mot des *résultats* obtenus par cet enseignement conjugué des parents et des enfants. De l'avis unanime de tous ceux qui en ont été les heureux bénéficiaires, c'est un succès. Les enfants formés au Cénacle se sont révélés, au cours de leur vie, des chrétiens de forte trempe. Beaucoup de militants des mouvements spécialisés sont sortis de leurs rangs.

Mais l'effet le plus intéressant de cette méthode foncièrement familiale, c'est sans aucun doute le retour à Dieu de foyers entiers : père, mère, frères et sœurs, tout cela déclanché un beau jour par une simple leçon entendue à l'avenue de Breteuil. Laissons la parole à une maman qui nous expliquera la chose mieux que personne :

C'est en automne 1936, qu'une amie m'emmena un jeudi presque de force au Cénacle de l'avenue de Breteuil. « Tout ce qui touche aux petits vous intéresse, me dit-elle, venez entendre une leçon de catéchisme. » C'était bien par pure affection pour mon amie que j'y allai, car ce mot de catéchisme me rappelait de trop mauvais souvenirs pour m'attirer.

Je revoyais les matinées glaciales passées, étant enfant, dans une chapelle parisienne où un très vieux prêtre nous faisait soi-disant le catéchisme. Il était très vieux, il prononçait très peu distinctement ; au dernier rang où j'étais, étant de l'école communale, on n'entendait absolument rien.

J'arrivai donc dans la crypte ce jeudi de novembre 1936, maussade et toute prête à la critique.

Voilà la grande salle toute remplie d'enfants de 7 à 9 ans. Les uns sont déjà assis, les autres vont sans qu'on les appelle auprès des jeunes Mères qui leur posent quelques questions et en même temps demandent la note de vie de la semaine ; je comprendrai seulement plus tard ce que représente d'efforts cette note.

Tout cela se passe dans une atmosphère de liberté. Ce n'est pas le silence, c'est le bruit d'une ruche au travail, on va, on vient, mais rien de discordant, tout est dans l'ordre. Maintenant tous les petits sont en place.

Le cours commence, mais est-ce un cours ou une conversation entre la Mère et ses enfants ? Les questions sont posées si graduellement que les enfants découvrent peu à peu des connaissances qu'on ne croirait pas à leur portée. Et Mère Dufraisse les encourage : « Vous me répondez comme de petits théologiens. » Ces encouragements sont pour les grands jours, ceux où il y a beaucoup d'efforts à faire pour comprendre. Quel bonheur et comme tout le monde est content en se séparant ! Dès que le signal est donné, les enfants entourent la chère Mère, chacun veut lui parler, toucher sa main ou sa robe. Et durant toute la semaine, les papas, les grands frères, entendront les échos du cours et devront répondre aux questions...

Il y a aussi les jours des belles histoires : celle du grand roi qui s'en va visiter ses sujets, etc...

Aujourd'hui, c'est-à-dire, cinq ans après le cours, les enfants se souviennent de l'histoire comme s'ils venaient de l'entendre et avec une émotion qu'ils se rappelleront toute leur vie (M^{me} H.).

On comprend alors l'affirmation de cette autre maman : « Ces années de catéchisme de nos petits au Cénacle ont été notre joie et la leur et notre bienfait commun » (M^{me} de L.). Le profit n'était donc pas que pour les enfants. Témoin cet autre aveu :

Je cherchais pour mes deux plus jeunes (7 et 8 ans) un catéchisme vivant. Mes aînés, qui avaient reçu du catéchisme de paroisse une formation si superficielle ne pratiquaient déjà plus à 13 ans.

Je me souvins alors d'une famille qui était pour moi « la famille idéale » et dont quatre enfants avaient été jadis au Cénacle.

J'y inscrivis mes enfants et, dès le premier cours, je fus transportée d'admiration pour la netteté des explications et leur teneur en philosophie.

Le soir je relus à mon mari et à ma belle-sœur (qui ne pratiquaient plus) les notes que j'avais prises. Les enfants racontaient avec joie et enthousiasme ce qu'ils avaient retenu de la leçon.

Chaque jeudi apportait aux enfants et à nous-mêmes une révélation, un trésor nouveau, un « centre d'intérêt ». Les conversations n'étaient plus aussi terre à terre. Toute la famille progressait, s'enrichissait spirituellement. La volonté spontanée des enfants s'accrut rapidement ; ils firent des efforts dont nous étions surpris. Leurs études devinrent plus joyeuses et plus profondes. L'ambiance, l'atmosphère familiale s'en ressentit.

A Pâques, un désir ardent me poussa à faire une retraite et à pratiquer de nouveau ma religion. D'un caractère assez sombre, par moment neurasthénique, je retrouvai la joie de vivre.

Un mois plus tard, ma belle-sœur eut ce même désir. Je n'hésitais plus à faire faire la première communion aux enfants. Les grands ne firent plus de réflexion sur la foi des petits. Dieu dans son immense bonté nous avait touchés de sa divine grâce (M^{me} R. M.).

De pareils témoignages sont concluants. Ils ne demandent aucun commentaire supplémentaire. Si ce n'est celui des enfants eux-mêmes, et de leurs réflexions charmantes. Tel petit, par exemple, à qui l'on demandait comment il pensait à chacune des trois personnes de la sainte Trinité répondait :

Quand je prie le bon Dieu, je pense aux trois personnes de la sainte Trinité, en voulant faire monter mes prières jusqu'au Très-Haut, en les faisant passer par la deuxième personne, le Fils, et en laissant la troisième personne, le Saint-Esprit, chanter, gémir doucement en moi comme une colombe, et ma prière sera beaucoup plus douce au Très-Haut (Evelyne B.).

Bienheureux parents, à qui des éducatrices de ce genre ont su révéler le trésor qu'ils ont tous sous la main : l'enfant en état de grâce et d'innocence ! Que de foyers en effet se sanctifieraient et monteraient en flèche, s'ils voulaient bien s'appliquer à la culture et l'épanouissement de l'état de grâce de leurs petits ! Mais hélas ! qui le leur a jamais dit ? et qui surtout leur a jamais prouvé par des démonstrations appliquées, que ce n'était pas aussi difficile qu'ils se l'imaginaient ?

II. LA COMMUNAUTÉ NOTRE-DAME DES FOYERS

Venons-en maintenant à une initiative plus familiale encore, puisqu'elle est née d'une rencontre de foyers, et qu'elle s'appuie à présent sur une communauté d'environ 200 ménages.

C'était avant la guerre de 1939. Quatre jeunes foyers, qui s'étaient rencontrés au cours d'une retraite, décidèrent d'en prolonger le fruit en recherchant ensemble le sens profond et les exigences de leur mariage. En même temps ils se préoccupaient de formation religieuse au foyer.

Les quatre foyers devinrent huit en 1940-41. Ils essayaient de vivre entre eux un amour fraternel authentique, une entr'aide efficace. Ayant fait appel à un prêtre, M. l'Abbé Caffarel, ils cherchèrent avec lui un approfondissement toujours plus grand de leur foi. Cette expérience bientôt cristallisa les aspirations d'autres foyers, malgré l'absence totale de « propagande ». Un rapide accroissement s'ensuivit aussitôt, qui entraîna l'éclatement du premier groupe et la constitution de groupes analogues : trois en 1941-42, dix au début de 1943. La nécessité d'une organisation alors s'imposa. Elle existe à présent, constituant la très fervente communauté de N-D des Foyers : plus de trente groupes parisiens réunissent 200 foyers environ. En province, dans certaines grandes villes, des groupes analogues se sont formés : à Besançon, Lyon, Nantes, Nancy, fusionnant du reste souvent avec le groupement des « Amitiés Scoutes »¹.

Avec l'accroissement du groupe et sa division en multiples équipes, les préoccupations éducatives, loin de se perdre, ne firent que s'accentuer. A l'heure actuelle, la Communauté N-D des Foyers

1. Les « Amitiés Scoutes » sont la branche familiale, si l'on peut ainsi s'exprimer, du scoutisme. C'est un mouvement qui entend bien s'engager au service de l'Église et de la Cité. Il publie une revue mensuelle, *Terre et Ciel*. Siège social : 32, rue de Villejust, Paris 16^e.

propose chaque année à ses membres une enquête portant sur le développement de la vie spirituelle des enfants. *L'Anneau d'Or* a publié à plusieurs reprises le compte rendu des meilleures réponses à ces enquêtes¹.

C'est ainsi que successivement ont été abordées les questions les plus importantes, relatives à la préparation des enfants soit à leur première rencontre avec le Seigneur, soit à leur confirmation ou à leur première confession.

Le problème de la prière familiale a, de même, fait l'objet des études de toute une année.

Enfin, la présentation de la Bible aux tout-petits a retenu l'attention d'une équipe de foyers, travaillant sous la direction du Révérend Père Louvel, O. P.

On devine déjà, rien qu'à cette énumération, les immenses services qu'une pareille institution peut rendre aux familles chrétiennes vraiment désireuses de cultiver la foi de leurs membres, et tout particulièrement la foi et la piété des petits.

Mais le plus intéressant serait de livrer l'esprit de cette pédagogie religieuse. Forcés ici même d'être brefs, nous ne saurions mieux faire que de recommander la lecture des articles régulièrement publiés dans *L'Anneau d'Or* sous la rubrique *Les enfants et la vie spirituelle*. On n'y trouvera pas des recettes. On y trouvera mieux encore qu'un directoire. On y recueillera tout un esprit.

Et d'abord l'intime conviction que la formation chrétienne des enfants revient en premier lieu aux parents : « Nous sommes auprès de nos enfants, les premiers responsables de la vie du Christ en eux. ... Notre mission de parents est analogue à la mission de l'évêque. Nous avons à conduire au Christ le petit troupeau qui nous est confié sans pour autant empiéter sur la mission du prêtre » (I, p. 37). « Il nous faudra aborder l'éducation chrétienne de ces petits dans un esprit de communion profonde avec l'Esprit-Saint » (II, p. 146).

1. *L'Anneau d'Or*, Cahiers de spiritualité conjugale et familiale, 9, rue Gustave-Flaubert, Paris 8^e.

Cahier N° 1 : *Notre mission de parents*, par Louise BRAY.

» N°s 2-4 : *Remarques sur la vie spirituelle de nos enfants*, par Louise BRAY.

» N° 5 : *La parabole des noces racontée aux enfants*, par Rozenn de MONTJAMONT.

» N° 6 : *Comment préparer nos enfants à la rencontre du Seigneur*, par Rozenn de MONTJAMONT.

» N° 7 : *L'Évangile règle d'éducation*, par Jeanne LEPRINCE-RINGUET.

» N° 8 : *Comment préparer nos enfants à la confirmation*, par Louise BRAY.

» N° 10 : *Comment préparer nos enfants à la confession* (compte-rendu d'une enquête), par Élie PUCEL.

» N° 10 : *La prière familiale* (réponse à l'enquête).

Puis, la conscience que cette éducation est très particulièrement affaire de climat spirituel : « Pour être favorable à cette formation, l'atmosphère de la maison doit d'abord être une atmosphère de foi. Il faut que Dieu soit pour les parents un Dieu vivant, que le Christ soit vraiment quelqu'un pour eux » (II, p. 148). — « L'éducation donnée par nos familles tend trop souvent à faire du catholicisme un simple moyen d'épanouissement humain. On veut se servir de Dieu au lieu de le servir... Le point de départ est faussé » (II, p. 145).

Quant à l'attitude essentielle des parents à l'égard de leur lourde responsabilité, le groupe N-D des Foyers cherche à inculquer avant tout la confiance : « La tâche est lourde, mais non pas lourde et compliquée comme on le croit souvent. Dieu demande-t-il aux petits que nous sommes, des choses « compliquées » ? Peut-il y avoir de l'inquiétude pour nous à propos d'une si merveilleuse collaboration avec le Seigneur, quand nous savons qu'à travers nous, il travaillera bien plus que nous ? » (VI, p. 30). — « Notre travail n'est pas de faire rentrer le soleil dans la maison, mais d'en ouvrir les fenêtres » (VI, p. 31).

Confiance qui entraîne avec elle le respect des voies de Dieu : « Dieu se présente diversement à chacun de nous... Vouloir donner sa forme à la dévotion de notre enfant serait risquer de lui imposer la nôtre. Nous n'avons pas à cacher à nos enfants le chemin qui nous mène à Dieu, mais à éviter de les engager sur la route où nous sommes appelés, qui n'est peut-être pas la leur » (VI, p. 31). — Quoi qu'il en soit, un premier principe demeure : « Il faut développer dans le tout-petit le culte de l'état de grâce » (II, p. 147). — Puis, « à l'exemple du Maître nous montrerons à notre enfant que c'est l'intention, la pensée du cœur qui fait la valeur des actes » (VII, p. 30). — « L'enfant saura alors qu'aimer Dieu ce n'est pas éprouver des émotions sensibles mais accomplir sa volonté » (VII, p. 31). — « Nous leur donnerons encore l'exemple d'un détachement des biens terrestres qui sera bienfaisant » (VII, p. 33). — « Nous apprendrons à nos enfants à rendre service autour d'eux » (VII, p. 33).

On le voit, il y a là une pédagogie religieuse qui s'efforce de présenter la religion essentiellement comme une vie. « Jésus-Christ, mon enfant, ne nous a pas donné des conserves de paroles à garder, mais il nous a donné des paroles vivantes à nourrir » (Péguy). Au contact de cette vie, le « notionnel » lui-même s'anime. Ainsi, dans un climat d'engagement, « la confirmation devient l'acte suprême du soldat de l'Église, engagé volontaire » (VIII, p. 38). « Le mystère du péché n'est plus la « violation d'un règlement mais la trahison d'un amour » (X, p. 35), etc...

Tel est, dans un aperçu rapide, le service que la communauté N-D des Foyers a rendu et continue à rendre aux pères et mères de famille soucieux de cultiver la vie et les connaissances spirituelles de leurs enfants. D'année en année le rayonnement de ce groupe s'élargit. Grâce à *L'Anneau d'Or*, qui tire à présent à 12.000 exemplaires, des milliers de foyers chrétiens sont effectivement atteints. Même les Mouvements familiaux d'Action Catholique, A. C. I., M. F. R., Amitiés Scoutes, etc... en profitent. Dans sa lettre de carême 1946, sur la famille, le Cardinal Suhard se plaisait à le reconnaître :

A ses débuts, l'Action Catholique ne comptait que de jeunes célibataires. Aujourd'hui ce sont des pères et des mères de famille... Elle se fait foyer avec les foyers. Sur le plan de la spiritualité, on voit de plus en plus les foyers catholiques se réunir périodiquement, par groupes, dans un triple but : prière en commun, entr'aide matérielle et spirituelle, étude des problèmes familiaux. Ils cherchent aussi cette formation dans les récollements, retraites de ménages ou de foyers, revues spécialisées, etc... Beaucoup de parents cherchent (alors) à redonner à leurs enfants le sens chrétien des heures familiales : heures quotidiennes, telles que les repas, les veillées, les travaux, les loisirs, heures exceptionnelles comme les naissances, les maladies, les deuils. Ils cherchent aussi à créer une atmosphère chrétienne par une décoration et un agencement appropriés de la maison, par la participation de chaque enfant au culte familial et aux divers services de la communauté ; par la mise en valeur particulière des sacrements familiaux : baptême, Eucharistie, mariage, extrême-onction¹.

III. LA FORMATION CHRÉTIENNE DES TOUT-PETITS

Il nous reste à dire un mot des initiatives prises par la F. C. T. P. (*Formation Chrétienne des Tout-Petits*). Les lecteurs de cette Revue sont déjà au courant des fins et des méthodes pédagogiques et catéchistiques de cette institution. Ce ne sera, croyons-nous, rien répéter que de dire en quelques pages, ce que la F. C. T. P. a organisé cette fois pour les parents. Si, de fait, la F. C. T. P. fut à l'origine une institution essentiellement destinée à se substituer aux familles par trop déficientes, très vite — en novembre 1933 — elle s'orienta vers une formule de rééducation de ces familles elles-mêmes. Sans abandonner par conséquent la formation des « mamans d'âmes » (c'est-à-dire des jeunes filles bénévoles chargées de prendre à part,

1. Cardinal SUHARD, *La famille* (édition commentée de l'Action Populaire de Paris, Spes, 1946, n° 41).

une fois par semaine, les bambins de 3 à 7 ans moralement abandonnés par leurs parents), la F. C. T. P. s'est de plus en plus accrochée à éveiller les parents en personne à leurs responsabilités éducatrices. Voici comment.

Le premier moyen est tout naturellement le cercle de parents. Dirigé par une éducatrice compétente, jardinière d'enfants ou institutrice, autant que possible mère de famille elle-même, le cercle de parents devrait viser à apprendre aux mères, les moyens d'engager le dialogue religieux avec leurs enfants. Malheureusement, on s'aperçut vite qu'autant l'enfant a d'assurance, quand il est en groupe, autant il demeure timide et distrait lorsqu'il se trouve en tête à tête avec une mère à qui il n'a jamais eu l'occasion de s'ouvrir auparavant. Pour tourner la difficulté, la F. C. T. P. s'est mise à organiser — un peu comme au Cénacle — des réunions d'enfants, auxquelles prendraient part les parents. L'expérience fut tentée pour tous les enfants d'un même immeuble. Et elle réussit pleinement. Silencieux en famille, les mêmes enfants, au grand étonnement de leurs parents, redevenaient soudain entre eux loquaces et même bavards ! La réaction religieuse que le petit refoulait malgré lui, lorsqu'il était seul avec les siens, il l'explicitait le plus spontanément du monde, lorsqu'il se sentait entouré de ses congénères.

Stupéfaits de cette découverte, mais éclairés et pacifiés, les parents surent désormais comment faire vibrer leurs enfants. Le travail pouvait donc être repris entre eux. Sur plusieurs paroisses de Paris, des cercles de mamans se formèrent. Mais il leur fallut des animatrices.

La F. C. T. P. prit dès lors l'affaire en mains. Au mois d'octobre 1945, elle parvenait à former une équipe de huit mères de famille. Celles-ci acceptaient de prendre chacune un sujet pédagogique particulier, de l'étudier, puis d'aller en parler aux différents groupes paroissiaux de parents. C'est ainsi qu'au cours de l'année 1945-46, chacun de ces groupes eut sa série de huit conférences pédagogiques données à tour de rôle par huit mères de famille différentes. Les sujets débordaient, il est vrai, le domaine du seul enseignement religieux. Ils traitaient plus généralement d'éducation. Les voici : 1^o L'éducation, ce qu'elle est essentiellement. — 2^o Les premières habitudes. — 3^o L'enfant à sa place. — 4^o Maîtrise de l'émotivité. — 5^o La première éducation morale. — 6^o La première éducation religieuse. — 7^o L'obéissance. — 8^o Éducation première de la loyauté.

L'expérience ayant réussi, une seconde année se prépare avec série plus brève de quatre conférences, et donc équipe plus petite

de quatre conférencières. Les sujets à traiter en 1946-47 seront les vertus naturelles : la sagesse — le courage — la politesse — la simplicité.

On le voit, nous sommes ici tout à fait au seuil, pour ne pas dire à la porte de l'éducation de la foi chrétienne ! Mais hélas ! il n'y a pas que des foyers chrétiens à faire atteindre par *L'anneau d'Or* ! Il y a toute la masse des « braves gens » qu'il faut rapprocher sans heurt de l'Église ! La F. C. T. P., sur son plan à elle, en a courageusement entrepris la tâche.

En province, la F. C. T. P. n'a pas poussé aussi loin ses expériences avec les familles, faute de bonnes volontés et d'éducatrices compétentes. Elle en est donc encore à l'étape de défrichage par des sessions d'éveil. Ces sessions comportent des séries de conférences pédagogiques données pendant une douzaine de jours, par M^{me} Damez, le R. P. Sirot, O. P., et leurs collaboratrices. Il y a ordinai-rement un cours de *théologie* sur Dieu Créateur, l'homme dans la pensée de Dieu, le péché originel, le Sauveur, etc... Un autre cours d'*adaptation* de la doctrine aux tout-petits : premier contact avec Dieu, initiation à la prière, les récits évangéliques, etc... Enfin, un cours de *psychologie* : pouvons-nous connaître le petit enfant ? les étapes du développement et de l'évolution des « intérêts » chez l'enfant, etc... A côté de cet enseignement théorique il y a aussi des applications pratiques avec les enfants, des chants, des jeux et même des veillées en commun. En 1946, deux grandes sessions ont eu lieu à Annonay (1^{er} au 12 août) et à Libourne (22 août-2 septembre). Évidemment, les premiers invités sont les parents¹.

Ce rapide tour d'horizon n'est pas exhaustif. Il aurait aussi fallu signaler les réunions de parents organisées par les A. P. E. L. (Parents d'Élèves de l'Enseignement Libre), le Service Enfance et Jeunesse du M. P. F. (Mouvement Populaire des Familles), les consultations pédagogiques du M. F. R. (Mouvement Familial Rural) et ses excellents articles à l'adresse des parents dans son périodique mensuel destiné aux foyers chrétiens : « *Mon Village* »². Il faudrait mentionner l'A. M. C. (Association du Mariage Chrétien) qui, en la matière, fut l'une des premières instigatrices de réunions de parents. Les congrès que, chaque année, l'A. M. C. organisait, sont dans toutes les mémoires, et leurs comptes-rendus forment une somme imposante de connaissances familiales. Ils ne traitent pas

1. Entre 1940 et 1945, la F. C. T. P. a donné 51 sessions de formation, dont 8 interdiocésaines et 16 à la demande expresse d'un diocèse.

2. Mouvement Familial Rural, 13, rue du Docteur Roux, Paris 15^e.

tous explicitement de pédagogie chrétienne. Mais tous au fond la presupposent¹.

De tout ceci que conclure ? Que la France est en avance ou qu'elle est en retard pour la formation chrétienne des parents ? Sans doute l'un et l'autre. Elle est en retard, par exemple, quand on compare les efforts que nous venons de citer avec les activités d'une ligue comme celle de l'Éducation Familiale fondée à Bruxelles en 1899 par le vénérable M. Devuyst². Quand on lit, en effet, le programme que se traçait cette Ligue à la fin du XIX^e siècle, on a bien l'impression qu'en 1946 l'Action Catholique Française, hélas, redécouvre l'Amérique ! Mais à qui la faute ? Sinon à cette « terrible décadence de l'éducation familiale » que dénonçait Pie XI en 1929.

Par contre, quand on considère cette déchristianisation des foyers de France comme un fait accompli et quasi universel, et quand on se pose le problème d'une reprise et d'une remontée, la France peut avoir confiance. En effet, le mouvement, s'il vient comme toujours de l'Église, apparaît cette fois comme surgi tout droit du laïcat chrétien. Il est son fait, il est son œuvre. Du reste, si l'on met à part des initiatives comme celles que nous avons rapportées à propos du Cénacle, on peut dire que le renouveau d'éducation chrétienne est une sorte de génération spontanée des jeunes foyers, issue des mouvements de jeunesse de l'Action Catholique.

C'est donc une raison très ferme d'espoir. Dieu veuille seulement que ces efforts vraiment surprenants, depuis quatre ans surtout, trouvent dans l'Église, des prêtres assez saints et assez psychologues, assez effacés et assez influents tout de même, pour les épauler, les encourager et les soutenir. Sans doute l'Église ne manquera-t-elle pas à son devoir, mais les hommes d'église seront-ils à la hauteur ? Sauront-ils stimuler avec assez de tact et assez de désintéressement ces mouvements, relativement indépendants, des foyers chrétiens : toute la question est là. N'avons-nous pas entrepris une nouvelle étape dans les relations de l'Église et du monde ? N'assistons-nous pas à une nouvelle attitude pédagogique de l'Église vis-à-vis de son pupille en passe de sortir de l'enfance ?

1. Voir aussi des revues comme les *Cahiers de Ste Jehanne*, 23, rue Oudinot, Paris 7^e. Par exemple, février 1946 : *L'éducation du sens sacré chez les enfants* — ou comme *Famille et Chrétienté*, 8, avenue Daniel Lesueur, Paris 7^e (la rubrique *Education*).

2. Siège actuel de la Ligue d'Éducation Familiale, 22, rue de l'Yser, Bruxelles.

CATECHETICAL TRAINING OF THE PARENTS

In his Encyclical on the Christian Education of Youth (1929), Pope Pius XI incited the Clergy of the whole world to encourage parents to take upon themselves the catechetical instruction of their own children.

In France, that appeal has given rise to several initiatives :

I. THE « CÉNACLE ». — Before the war, the nuns of the Paris Cénacle, inspired by Rev. Mother Dufraisse, had founded graded Catechism courses. The three first grades were intended to prepare the youngest children for their First Communion. Parents being invited to accompany their children to the lectures, the courses proved an excellent opportunity to give those parents a practical demonstration of religious teaching. Stopped by the war, the courses reopened in 1944. The year 1945-46 saw an attendance of 300 children and 150 mothers.

Besides these courses, the same nuns have opened a kind of 'Catechetical School for Parents', with 'conducted' exchanges of views, and study circles. Some 50 mothers were attending regularly in 1945-46.

The results of that simultaneous teaching of parents and children proved a success. Children taught in this manner have shown themselves firm and faithful Catholics, often militant ones. But also, many households have found, thanks to that teaching, the grace of conversion and of rapid spiritual progress.

II. THE « COMMUNAUTÉ NOTRE-DAME DES FOYERS ». — Another enterprise has been that of four Catholic families. From that small group has developed, since the war, a community of catholic families which unites at present some 200 households in Paris alone. One of the main objectives of the 'Community N. D. des Foyers', is the catholic training of the children. To that end, there is a whole programme of studies which the Community proposes to its various sections. An account of it is to be found in the review : *L'Anneau d'Or*.

Cardinal Suhard, in his Lenten Pastoral of 1946 on 'The Family', praised that beautiful undertaking.

And indeed, that community of households has made great progress. On the suggestions made by *L'Anneau d'Or*, several groups of Catholic Action in and by the Family have also undertaken the catechetical training of parents : Amitiés Scoutes, Action Catholique Indépendante, Mouvement Familial Rural, etc...

III. THE « FORMATION CHRÉTIENNE DES TOUT-PETITS ». — Mention must also be made of the initiatives of the F. C. T. P. (Christian Training of the Tiny-Tots) which since 1933 has concerned itself with the catechetical training of parents. In Paris, the F. C. T. P. has created a league of mothers, intent on starting clubs for parents in the various parishes. In the provinces, it has organised, in less than five years, 51 meetings on catechetical pedagogy.

One may thus conclude that there is a revival of religious teaching by the parents, thanks to Catholic Action in and by the family.

The St. Xavier's Catechetical Institute Bombay, India

by Joseph VALLS, S. J.

*Former Rector of the Diocesan Seminary, Bombay
Superior of the Catholic Mission, Baroda¹*

I. THE FOUNDATION

On the feast of St. Francis Xavier, 1937, Dr. Thomas D. Roberts, S. J., Archbishop of Bombay, just three days after taking possession of his Archdiocese, visited St. Xavier's High School, conducted by the Jesuit Fathers of the Aragon Province (Spain).

Rev. Fr. A. Coyne, S. J., then Rector and Principal of the School, whilst showing to His Grace some of the original aids designed by the members of the Staff for the teaching of Catechism, spoke to him of a plan which was being studied for starting a series of « Catholic Culture Courses » in order to provide educated Catholic men and women with a higher knowledge of their Religion which would better enable them to discharge their duties as Catholics and to exert a more Catholic influence upon their non-Catholic environment.

One of these Catholic Culture Courses, namely Course « B », Fr. Coyne explained to the Archbishop, would be intended for Catholic teachers of both sexes and would aim at qualifying them for the teaching of Religion.

Dr. Roberts was greatly pleased with this scheme, especially with the Course on Religion for teachers, and told Fr. Rector that the Society could do nothing more dear to him, nothing more fruitful for the Archdiocese.

We can rightly consider the above visit and conversation as laying the foundation stone of the St. Xavier's Catechetical Institute. Encouraged by such warm welcome from the Head of the Bombay

1. Rev. Fr. J. VALLS has been Rector of the Bombay Seminary, and has a wide experience of catechetical training. He is now the Superior of the Baroda Mission. — Address: Holy Rosary Church, Baroda, INDIA (Editor's note).

Archdiocese, Rev. Fr. Coyne took seriously in hand the planning and the shaping of the scheme. Unfortunately, circumstances prevented him from realizing the whole plan. The Course for teachers, however, went ahead.

Fr. Coyne entrusted the realization of this course to Rev. Fr. A. Solagran, S. J., who had recently taken the degree in Education in Dublin and had specialised there in the teaching of Catechism. After several drafts, a final prospectus was printed and endorsed with a commendation from the Archbishop. This was sent to all Catholic Schools (about 20) of Bombay City and Suburbs. On July 9th., 1938, *The Examiner* (Bombay Catholic Weekly) published the following note :

« On Wednesday, July 6th., the Course of Religious Doctrine for Teachers, to be known as « St. Xavier's Catechetical Institute » was formally declared open by His Grace the Archbishop. All the teachers who have been admitted to the Course and all the lecturers were present. At 6 p. m. all were treated to light refreshments, after which they assembled in one of the larger class-rooms of St. Xavier's High School. The Director of the Course, the Rev. Fr. A. Solagran, S. J., opened the proceedings, explaining clearly and in detail the purpose of the Course. The response, he remarked, had been most encouraging, for he received more applications than he could accept. He referred in appreciative terms to the sacrifice of time and energy and even money made by the candidates. He thanked the lecturers who had consented to co-operate with him in this work, which was to benefit considerably the cause of the Church in Bombay. Concluding with a special vote of thanks to the Rector of St. Xavier's, who was present at the meeting, for all the help given, particularly towards the equipment of the library and the organisation of the course, he requested His Grace to declare the Course open. »

« His Grace spoke at length on the advantages of such a Course and stressed the fact that it was intended to meet a special need of the day. Religious teaching has suffered considerably these days ; because, while much time and attention is devoted to secular subjects, equal interest has not been fostered in the study of Religion. In this connection he pointed out why this work was particularly dear to him, since a Bishop was especially commissioned to supervise all religious teaching in the Diocese. And all, clergy and laity, engaged in the teaching of Religion were required to receive their commission from the Bishop. For this, special qualifications and a special training were necessary. It was the aim of this Course to prepare the candidates to exercise their mission effectively.

His Grace felt that he could not insist too strongly on the importance of this Course, and while appreciating the spirit of sacrifice in which they had entered the Institute, he encouraged them to give of their best. »

« With His Grace's speech the meeting terminated. The members were then introduced to His Grace. »

II. AIM AND DESCRIPTION OF THE COURSE

The Course aims at qualifying Teachers of both sexes for the teaching of Religion in Primary and Secondary Schools.

The Catholic Teacher of Religion requires, it is felt, a preparation of his own, if he is to yield all that is expected of him. This preparation must be, first of all, doctrinal since the stock of religious knowledge which the teacher must possess is at least that required by the average educated Catholic. But over and above knowing his religion the Teacher must be able effectively to impart his religious knowledge to an immature audience with a peculiar and often rather difficult psychology. To meet this need the yearly Lectures of St. Xavier's Catechetical Institute are divided into two parts. Lectures of Part I aim at giving the Teacher of Religion a wider and deeper knowledge of his faith, furnishing him with the essentials of an all-round Catholic Course. Lectures of Part II are especially directed to the training of a Catholic Teacher of Religion.

The Course, in its first plan, extended over two years, with the following subjects :

1st. Year : Part I. Natural Religion, Revealed Religion, Church History.

Part II. Child Psychology, History of Catechetics, Principles of Catechetics.

2nd. Year : Part I. Christian Dogma, Moral Principles, The Bible.

Part II. Bible Teaching, Liturgy, Catechetical Methodology.

For the purpose of this Course, the Academic Year consisted, at the beginning, of two terms. 1st Term : From July to September (Part I) ; 2nd. Term : From January to March (Part II).

Lectures are always given in the evening to make it convenient for actual Teachers to attend after their school work.

There is a terminal written examination in each subject for all those who have attended at least two-thirds of the total number of lectures given. On completion of the Course, a Diploma in Religious Instruction is given to successful candidates by His Grace the Archbishop of Bombay.

Each student preparing for the Diploma is required to present ten written lessons and to give two practical lessons in a suitable school under the supervision of the Director or Assistants.

The Institute is provided with a special and well equipped library where the students can find the best books published in different countries on all subjects taught in the Course. It has also a great variety of aids and apparatus for the teaching of Religion.

III. HISTORY AND DEVELOPMENT

The Course began on the 6th. July 1938 with 35 students on the rolls ; and on the 8th. of December 1940, His Grace the Archbishop awarded the Diploma to the first batch of Students who had been successful in the Examinations. On this occasion an Exhibition of Catechetical Work and Aids (many of them prepared by the Students for their practical lessons) was organised.

Before the first batch cou'd conclude the Course, it was found that the span of two years was too long. The two terms were too much apart from each other (September to January), and it meant a very great sacrifice for actual Teachers to have to attend three lectures a week for a period of two years after their daily school routine. Hence, since June 1940 the Two Years' Course has been compressed into One Year. The Academic Year (June-April) consists now of four terms of two months and a half each. Each term succeeds the previous one without any interruption, except for three weeks during the October holidays.

Though the Course is conducted by the Fathers of the Society of Jesus, lecturers have always been secured from both the Secular and Regular Clergy ; a beautiful example of union and harmony in the ministry.

His Grace the Archbishop, in his article published in *The Examiner* of 30th. April 1938, in which he gave official approval to the idea of the Course, said : « Provision will be made elsewhere, if necessary, for teachers residing outside the City of Bombay. » The need for such provision was soon felt, for on the 2nd. July 1940 a similar institution was opened in Bandra, one of the suburbs of Bombay, under the name « St. Andrew's Catechetical Institute » ; it was housed in St. Andrew's High School and directed by the Very Rev. P. E. Fernandes, Diocesan Inspector of Schools in Bombay Suburbs. Again the lectures were offered to members of both the Secular and Regular Clergy, distinct from those lecturing at St. Xavier's Catechetical Institute.

The opening of a sister institution demanded, naturally, adaptation and uniformity of syllabus and examinations, especially, as both the Institutes lead up to the Archbishop's Diploma in the Teaching of Religion. With perfect harmony both the directors worked at this adaptation and uniformity; the advice of the Archdiocesan Board of Education was sought and considered; and on the 8th. of February 1941, His Grace wrote to the Directors the following points :

- 1) The Syllabus shall be common to all the Institutes. The one already adopted and published in the Prospectuses of the existing Institutes shall continue to be taught, and no modification shall be introduced in them without the Archbishop's consent.
- 2) The Diploma shall be common also. Following the advice of the Archdiocesan Board of Education, the one adopted by the St. Xavier's Catechetical Institute shall be made official, each Institute using its own seal as well as the Archbishop's.
- 3) Each Institute shall examine its own students in all subjects. But the answer papers with their marks shall be sent to the Archepiscopal Curia in order that I may satisfy myself that they conform to the Syllabus and come up to the Standard required for the Archbishop's common Diploma. For this purpose, I may, if necessary, have the papers reexamined by Diocesan Examiners.
- 4) This arrangement shall first be enforced for the year 1941-1942. »

A further need for such a Course was felt in January 1944, and a third similar Institute was opened for teachers staying in the Northern part of the City of Bombay. It was attached to St. Margaret's Training College conducted by the Nuns of Jesus and Mary. This Institute is conducted by the Jesuit Fathers lecturing in the Diocesan Seminary. They are responsible for the subjects of Part I of the Course chiefly, whilst the Nuns and Professors attached to the Training College lecture on some of the subjects of Part II.

The first Director of the St. Xavier's Catechetical Institute was Rev. Fr. A. Solagran, S. J., who left the directorship in September 1945 owing to his transfer from St. Xavier's High School to St. Mary's High School as Rector and Principal. His place was taken by the writer; he had to relinquish it last April when he was appointed Superior of the Baroda District. The present director is Fr. J. Sola, S. J.

The file of letters kept with the Director shows how closely His Grace the Archbishop follows the progress and vicissitudes of this Institute. A few quotations from his letters will suffice.

In January, 1941 he wrote to Very Rev. L. Raymond, Diccesan Inspector of Schools in the City of Bombay. « I understand that there is danger of a drop in numbers of St. Xavier's Catechetical Institute. I shall be grateful for any influence you can bring to bear whether as Inspector of Schools for Bombay Island or in your private capacity. »

In December, 1942. « I am sending you back the first batch of books. I should like you to convey, if possible, to all those concerned in their production my sincere gratitude. I read them with much gratification, for the care and intelligence displayed in this all important work is the happiest sign of our times. »

IV. FRUITS AND RESULTS

The St. Xavier's Catechetical Institute and the other two Institutes have certainly realised their purpose. Very few are the Catholic Schools in Bombay City and Suburbs in which the Teaching of Religion has not been entrusted to Teachers holding the « Religious Instruction Diploma ».

As a consequence, Religion is no more a subject that any one can teach without the least preparation either remote or immediate. On the contrary, Religion is now a subject in the teaching of which the best pedagogical methods are used.

The children too have beautifully responded to this revival. They show interest in the learning of catechism. The « Home-made catechism » is a feature in every class; some of the books are really worth treasuring both for their contents and illustrations. In every School Exhibition prepared by Catholic Schools, there is a section reserved for the many interesting and artistic exhibits prepared by the children on the different branches of Religious Instruction. Besides, every year there is a written competition for the « Archbishop's Shield »; this competition is conducted by the Archdiocesan Board of Education and open to all Catholic Schools of the Archdiocese. Each School is allowed to send in two pupils for each of the three sections (Lower, Middle and High Schools). The results are solemnly announced at a Concert prepared by the same Schools for the Poor Students' Fund.

Certainly the words of Dr. Roberts to Rev. Fr. Coyne on the occasion of his first visit to St. Xavier's High School, have been realised. « The Society of Jesus can do nothing more dear to me, nothing more fruitful for the Archdiocese. »

L'INSTITUT CATÉCHÉTIQUE DE BOMBAY

Cet article décrit l'*origine*, l'*organisation*, l'*évolution* et les *résultats* de l'Institut catéchetique Saint-Xavier, établi à l'École Supérieure Saint-Xavier à Bombay (Indes).

I. ORIGINE. — Dans la pensée du R. P. A. Coyne, S. J., — l'initiateur de ce cours — l'Institut en question devait faire partie d'une série de « Cours de culture catholique » dont le but était de pourvoir les catholiques cultivés — hommes et femmes — d'une connaissance supérieure de leur religion et de les rendre ainsi capables d'exercer une influence plus apostolique.

La réalisation de cette partie du plan est due surtout à l'accueil chaleureux que lui réserva Son Excellence l'Archevêque de Bombay, Mgr Thomas D. Roberts, S. J. Le R. P. Coyne confia l'organisation du Cours au R. P. A. Solagran, S. J., docteur ès sciences éducatives. L'ouverture officielle eut lieu le 6 juillet 1938.

II. ORGANISATION. — Cet Institut vise à former des professeurs, des deux sexes, qualifiés pour l'enseignement de la religion dans les écoles primaires et secondaires.

Le professeur catholique de religion doit posséder les connaissances religieuses requises de tout catholique d'éducation moyenne ; de plus, il doit être capable de les communiquer à un auditoire moins instruit. Pour répondre à ces exigences, les conférences données à l'Institut Saint-Xavier sont divisées en deux groupes ; elles ont pour but, les unes d'enrichir et d'approfondir le savoir, les autres, de développer le sens pédagogique.

Voici de quoi traitent les premières : religion naturelle, religion révélée, histoire de l'Église, dogme chrétien, principes de la morale, Bible. Les conférences du second groupe ont pour objet : la psychologie de l'enfant, l'histoire de la catéchèse, les principes de la catéchèse, l'enseignement de la Bible, la liturgie, la méthodologie catéchetique.

L'année académique va de juin à avril. Elle est divisée en quatre termes de deux mois et demi, se succédant sans interruption (sauf trois semaines de vacances en octobre). On y donne trois conférences par semaine ; chacune dure une heure et elle est suivie d'une discussion.

A la fin de l'année, il y a un examen écrit sur chaque branche. Pour y prendre part, il faut avoir assisté au moins aux deux tiers des conférences données. Les candidats qui réussissent reçoivent un diplôme d'instruction religieuse (*Diploma in Religious Instruction*) de l'Archevêque de Bombay.

Chaque étudiant qui se prépare pour ce diplôme doit présenter dix leçons par écrit et donner deux leçons sous le contrôle d'un membre du personnel de l'Établissement.

L'Institut est pourvu d'une bibliothèque bien fournie et d'un Musée de matériel intuitif.

III. ÉVOLUTION. — D'après le premier projet, les cours devaient s'échelonner sur deux ans. Depuis 1940, ils sont donnés en un an.

Vu l'étendue de Bombay et de ses faubourgs, on sentit bientôt la nécessité d'institutions similaires dans différents quartiers de la ville. En juillet 1940, un deuxième Cours fut ouvert dans la banlieue, à Bandra, sous le nom d'Institut catéchetique Saint-André. En janvier 1944, un troisième fut annexé au collège Sainte-Marguerite, école normale dirigée par les Sœurs de Jésus et Marie.

Il importait de sauvegarder l'unité du programme et des textes puisque les trois Instituts devaient aboutir au même diplôme d'instruction religieuse, délivré par l'Archevêque. Cette unité fut assurée en février 1941 par Son Excellence qui, dans une lettre aux directeurs, précisa ce qui suit :

1^o Le programme est commun.

2^o Le diplôme est semblable, quoique chaque Institut puisse faire usage de son cachet.

3^o Chaque Institut examine ses propres élèves. Mais il envoie les compositions annotées à la Curie pour contrôle éventuel.

L'Archevêque suit les progrès et les vicissitudes de ces Instituts avec le plus grand intérêt ; on le constate par ses lettres aux directeurs. Il lit toutes les feuilles des candidats ainsi que le Journal des cours. Comme Son Excellence le dit dans une de ses lettres : « l'intelligence et le sérieux déployés dans cette œuvre si importante est le plus heureux signe de notre temps. »

IV. RÉSULTATS. — Grâce à l'influence exercée par ces Instituts, un vrai renouveau s'est opéré dans l'enseignement de la religion. Les religieuses et professeurs à qui cette tâche est confiée sont tous des diplômés (R. I. D.). Les meilleures méthodes pédagogiques sont employées pour cet enseignement. Des cours complémentaires sont institués pour les professeurs des écoles dominicales. Des expositions catéchistiques sont organisées. Chaque année, il y a un concours général auquel participent toutes les écoles de l'archidiocèse.

Primer congreso catequístico de Barcelona (1-7 abril 1946)

Felix Puzo, S. J.

*Profesor de Historia de la Pedagogía religiosa en el Instituto
Catequístico Diocesano de Barcelona¹*

La grande urbe mediterránea acaba de celebrar en la primera semana de abril un magno congreso catequístico, cuyos resultados no podemos apreciar a tan corta distancia ; pero cuya brillantez y admirable organización ha sido con motivo objeto de alabanza por parte de todos.

Al querer reseñar los acontecimientos salientes de una semana tan llena y fecunda, se impone una división ordenada de la materia. Hablaremos pues a) de la preparación del congreso ; b) de su celebración y c) de los frutos que se esperan para el porvenir, dados los problemas a que principalmente se ha atendido.

I. PREPARACION DEL CONGRESO

Desde que el Excmo. y Rvdmo. Sr. Obispo de Barcelona, D. Gregorio Modrego y Casáus tomó posesión de esta vasta diócesis en la primavera de 1943, tuvo ante los ojos el problema de la instrucción religiosa en todos sus sectores y muy particularmente la catequesis infantil. En la primera pastoral que dirigía a sus diocesanos titulada *Algo de nuestro programa episcopal* ponía a la cabeza de su programa la instrucción religiosa :

« Sabemos cuan bien se trabaja en esta Diócesis en las catequesis de niños ; pero hay que incrementar esa obra importantísima, perfeccionándola cuanto sea posible, dándole la máxima extensión y eficacia. Nuestra aspiración y la de cuantos trabajan en ese apostolado, debe ser llegar a que ni un solo

1. El Padre Felix Puzo es profesor de Escritura Sagrada en Barcelona. Se ha siempre interesado mucho a los temas catequísticos. Está encargado en la Biblioteca Bilmesiana de cursos muy apreciados de pedagogía catequística. También redacta artículos para «Orientación catequística». — Dirección : Dr. Amigant, 14, Barcelona, ESPAÑA (Nota de la redacción).

niño de Barcelona ni de la Diócesis quede sin la instrucción primaria religiosa... Inmensa labor ; pero es ante lo árduo y difícil donde se prueba el temple de las almas apostólicas. Hemos de saber cuántos niños de Barcelona no son catequizados, por qué, y dónde se encuentran, y hemos de ingeniar modo y manera de que a ellos, sin excepción alguna, lleguen las primeras luces de la verdad de nuestra santa Religión que todos sean educados cristianamente. »

Conocidas tras años y medio de trato con su grey las fuerzas vivas de la ciudad, lanzóse ya el proyecto de un congreso. Con fecha 22 de diciembre de 1945, publicó el Sr. Obispo una carta pastoral titulada *Catecismo, catecismo, catecismo*, donde examinaba detenidamente el estado de la instrucción catequística en su diócesis, los caracteres de una enseñanza eficaz y los deberes de los obligados a proporcionarla. Como medio para incrementar la labor catequística, ordenaba la celebración de un primer congreso catequístico diocesano.

Señalaba a continuación los temas que

« giran en torno a la nueva *Ley de Educación Primaria*, en relación con los documentos pontificios sobre enseñanza del Catecismo, especialmente con la encíclica de Pío X, *Acerbo nimis* y con el Decreto de la Sagrada Congregación del Concilio, en 1935, *Provido sane consilio* ».

Nombráronse en seguida las comisiones así eclesiásticas como seglares : una Junta de Honor del Congreso en la que entraban las autoridades de la provincia y ciudad ; un Patronato del Congreso, presidido por el Excmo. Sr. Conde de Ruseñada, cuyos miembros se comprometieron a colaborar generosamente a los gastos y poner a la vez al servicio del congreso su experiencia en gestiones económicas ; una Comisión ejecutiva con el M. I. Sr. Dr. Serra Puig como Delegado episcopal y el conocido catequista Dr. Juan Tusquets, Doctor en Filosofía por la Universidad de Lovaina, como secretario general ; cuatro secciones de estudio, cada una con su Presidente ; una comisión de actos litúrgicos, otra de conferencias y veladas ; comisiones del Magisterio, de Organización, de Propaganda por Prensa y radio ; comisión de exposición catequística y comisión de cortesía y hospedaje.

Al propio tiempo se elaboraron los cuatro temarios en torno a los puntos que debía estudiar cada sección de estudios. He aquí la redacción definitiva :

Sección I. LOS PRINCIPIOS DOCENTES DE LA LEY Y LOS DE LA LEGISLACIÓN ECLESIÁSTICA :

1. La iglesia católica tiene el mandato de su divino Fundador de enseñar

a todas las gentes su celestial Doctrina ; tiene el deber y el derecho de predicarla a toda criatura.

2. Necesidad de la ciencia, de la ejemplaridad, del celo apostólico y de la misión, para el ejercicio de la catequesis ; título de catequista.

3. Derechos de la iglesia sobre toda clase de escuelas frecuentadas por alumnos católicos.

4. Deber de los padres sobre la educación cristiana de los hijos : el hogar, primera catequesis.

5. Derechos y deberes de los padres sobre la escuela de sus hijos ;

6. La escuela del Estado no debe ser neutra, ni laica : excelente orientación de la Ley de Enseñanza Primaria del Estado español.

Sección II. LA CATEQUESIS EN LAS INSTITUCIONES DE LA IGLESIA :

1. Trascendental importancia de la Escuela católica no oficial.

2. Lo que ha sido, es y puede ser la Escuela católica en la diócesis de Barcelona.

3. Posibilidad y organización de las *Escuelas del Magisterio* de la Iglesia.

4. Las escuelas católicas no oficiales y la preparación a la Acción católica.

5. La pedagogía catequística en dichas escuelas primarias.

6. Organización diocesana para las escuelas no estatales : y constitución de un centro diocesano para proveer de maestros y proporcionar recursos a las escuelas parroquiales.

Sección III. LA CATEQUESIS EN LAS INSTITUCIONES OFICIALES Y PARTICULARES :

1. Principales aspectos de la enseñanza catequística en la escuela oficial.

2. La colaboración del maestro con el sacerdote.

3. La digna y fructuosa recepción de los sacramentos por los alumnos de las escuelas oficiales.

4. Métodos más aconsejables para incrementar y perfeccionar la enseñanza catequística oficial y para difundir y mantener el espíritu de apostolado entre los maestros.

5. La asistencia a misa de los alumnos de las escuelas oficiales.

6. La Pedagogía catequística y la instrucción religiosa en las *Escuelas del Magisterio del Estado*.

Sección IV. METODOLOGÍA CATEQUÍSTICA. EL PROBLEMA DEL TEXTO :

1. Principales aspectos de la enseñanza catequística parroquial no escolar.

2. Práctica tradicional y actual de la iglesia en la enseñanza catequística parroquial.

3. Jesucristo, divino Pedagogo y modelo de catequistas.

4. Carácteres que debe reunir un buen texto de Catecismo diocesano que perfeccione y depure el actual.

5. Posibilidad y conveniencia de un texto único de Catecismo para España.

6. Fomento de vocaciones sacerdotales y religiosas mediante las catequesis parroquiales.

Los representantes de comisiones nombradas por el Sr. Obispo tuvieron un cambio de impresiones general para concretar puntos del programa y salió cada uno de allí a trabajar en el campo designado.

La primera en actuar en público fué la Comisión de Propaganda, que trabajó activísimamente y con excelente método. Los seis periódicos diarios de más circulación en la capital iban dando cada día, desde dos meses antes de la celebración, alguna nota informativa: avances de programa, reuniones de comisiones con sus resultados provisionales, biografías de los esperados conferenciantes. Cuando el congreso se acercaba fueron ya informaciones detalladas del programa, artículos de fondo y declaraciones amplias de las más ilustres personalidades barcelonesas (Obispo, Gobernador, Alcalde, Presidente de la Diputación, etc.).

Un hermoso cartel a siete tintas del artista Morell, que representa un niño barcelonés estudiando el catecismo con la silueta de la catedral de Barcelona en el fondo, se difundió por doquiera. Se tiró en tres tamaños: el mayor (100 x 70 cm. aproximadamente) se colocó con profusión en plazas, calles, edificios en construcción, puertas y muros de iglesias; el mediano (35 x 25 cm.) apareció en los escaparates y tiendas tanto de los barrios obreros como de los más aristocráticos, asimismo en oficinas y despachos; del pequeño, en tamaño postal, se hizo una tirada grandísima, y llevaba en su reverso una lista de oraciones, buenas obras y sacrificios, que debían ofrecer los niños para impetrar el fruto sobrenatural del congreso. Se repartió entre los enfermos y en escuelas, colegios y catequesis. Ofrecidas las buenas obras se remitieron con la firma del enfermo o del niño a las oficinas del Congreso. Recogieronse 127.000 tarjetas firmadas.

Juntamente se difundió por doquiera una estampa de Jesús rodeado de los niños que llevaba impresa al dorso una oración compuesta por el mismo Prelado para lograr los fines del Congreso.

Se imprimieron además 200.000 sellos con el dibujo del cartel del congreso; se dieron audiciones por radio para personas mayores y especiales para niños, en las que intervenían los niños simbólicos Jorge y Pilar, que animaban a sus compañeros a participar en los actos y en la preparación. Se acuñó además la hermosa medalla del Congreso: Jesucristo Maestro con la leyenda «*Ego sum Via, Veritas et Vita*». En el reverso estaban las armas pontificias y la inscripción y fecha del congreso. La medalla quedaba suspendida al pecho por un lazo de los colores pontificios.

La comisión de organización instaló pronto sus oficinas en la

planta Baja del Palacio episcopal : allí se acudía para informaciones, para inscripciones de socios y reparto de carnets, para adquirir programas y entradas para los diversos actos, para recoger material de propaganda, etc. Hasta casi un millar de personas (principalmente jóvenes de Acción católica, exalumnos de colegios religiosos y congregantes marianos) trabajaron desinteresadamente en esta sección.

Fueron más de 50 los diversos impresos del Congreso : carnets de varias categorías y colores, diplomas, programas generales y particulares de cada uno de los actos, temarios, instrucciones a los colegios y maestros, libritos de canto, etc.

La comisión económica cuidaba de recoger los fondos necesarios. Encabezaron la lista de donativos la junta del Patronato del Congreso y un grupo numeroso de *socios patrocinadores* (unos 30) que dieron 5.000 pesetas cada uno. Había además *socios protectores* que podían ser de tres clases : el *ilustre cooperador* daba 1000 pesetas, el *ilustre protector* 300 y el simple *protector* 100. Seguían los *socios numerarios* y los *socios infantiles* que abonaban 10 y 5 pesetas respectivamente.

El total de socios fué de 9.124. A todos se les daba medalla de congresista, un carnet con derecho de asistencia y entrada para los diversos actos. Los patrocinadores y protectores recibieron además un artístico diploma.

Con esto quedaron cubiertos los gastos todos, que ya se puede suponer fueron inmensos, aun dado por descontado que la mayor parte de los que actuaron lo hicieron desinteresadamente.

Las demás comisiones seguían trabajando cada una en los asuntos de su incumbencia, y manteniendo contacto con el secretariado central.

Y con esto llegamos ya a la celebración del congreso.

II. LA CELEBRACION DEL CONGRESO

Más que ir detallando día por día y hora por hora el programa del congreso, preferimos agrupar las distintas actividades, que podemos dividir en tres partes : inauguración solemne, los 4 días propiamente tales del congreso y los varios actos de clausura.

1. *Inauguración.*

El día primero de abril por la mañana reuníase el clero secular y regular de Barcelona en la capilla de la Institución Balmesiana para escuchar la meditación que expuso el Eminentísimo Cardenal-Arzobispo de Tarragona, Dr. Arce Ochotorena,

A las seis de la tarde se inauguraba oficialmente el congreso en la Santa Iglesia Catedral. El Eminentísimo Sr. Cardenal de Tarragona de Capa Magna, acompañado del Cuerpo de Caballeros y Camareros secretos de Su Santidad, ocupó el trono en el Presbiterio : a su derecha el obispo de la diócesis ; a su izquierda los obispos de Tubuna y Colofón. Asistían las autoridades todas de la ciudad.

Expuesto el Santísimo Sacramento, la voz del Prelado barcelonés transmitida por potentes altavoces exhortaba desde el púlpito a los fieles a celebrar fructuosa y solemnemente el congreso.

Con la bendición del Santísimo terminaba el acto religioso y las autoridades y pueblo se trasladaban al próximo local social de S. Isidro, donde se inauguraba la *exposición catequística*.

Esta constaba de cinco departamentos. El primero estaba dedicado a la Dirección diocesana de Instrucción religiosa y abarcaba una como clase práctica de catecismo al vivo con todos los elementos didácticos, material de enseñanza, secretaría, listas, ficheros, etc., tal como la realiza y concibe la Dirección diocesana ; además tenía la sala de exposición. Llamó poderosamente la atención la riquísima biblioteca catequística del Dr. Roca, y las varias maquetas bíblicas realizadas por alumnos del Seminario.

El segundo departamento pertenecía a las parroquias : en él sobresalía una detalladísima exposición de objetos para la enseñanza litúrgica, obra del Dr. Tenas, párroco de S. Justo Desvern.

Un tercer departamento, abundantísimo en material, contenía numerosos *stands* de los colegios de la diócesis.

El cuarto lo llenaban exhibiciones y estadísticas de las distintas asociaciones católicas : acción católica juvenil de ambos sexos, congregaciones marianas, exalumnos de los distintos colegios.

Por último, el quinto departamento, en cuyo decorado colaboraron insignes artistas, estaba dedicado a las casas industriales, que producen material o libros catequísticos : Amigos del Catecismo, La Hormiga de oro, Editorial Vilamala, Editorial Lumen, Sociedad salesiana, Casulleras, El Grano de arena, Seix y Barral, etc.

La exposición resultó muy bien lograda : su prueba fué la cantidad de visitantes y su calidad. El Excmo. Dr. Llorente, obispo de Segovia, y catequista el más conocido de España por sus numerosas publicaciones, decía que valía la pena venir de cualquier punto de España, sólo por visitarla ; y él mismo afirmaba haber aprendido mucho en ella.

Tuvo que prolongarse el período de visita a la exposición después del congreso, por la gran afluencia de visitantes (unos 100.000 en total).

2. *Los días del congreso.*

Los días del congreso (2, 3, 4 y 5 de abril) tuvieron una contextura idéntica o muy similar. Por las mañanas largas sesiones de estudio ; por la tarde veladas artísticas, y por la noche conferencias.

A. — *Las sesiones de estudio* se tenían en el Palacio de la Música, hermoso salón cedido durante aquellos días para los actos del congreso y capaz para unas dos mil personas. Cada uno de los cuatro días se leyeron dos o tres ponencias correspondientes a las 4 secciones de estudio, y el secretario de la sección daba además cuenta de otros trabajos presentados.

Imposible dar ni siquiera una breve idea de los asuntos tratados. Esperamos que una amplia crónica oficial del Congreso publicará en breve todos los trabajos.

Completaban las ponencias en las sesiones de estudio clases prácticas de catecismo encargadas cada día a un ilustre catequista barcelonés, y con relación muchas veces con los temas desarrollados por los ponentes. Fué notable por su sencillez y dignidad la « *Lec-
ción práctica sobre diversos procedimientos para aprender y vivifi-
car el texto diocesano* » por el Rvdo. Doctor D Francisco de Asís Ros, profesor de Metodología catequística en el Instituto Diocesano y Doctor en Pedagogía por la Universidad del *Sacro Cuore* de Milán. El texto catequístico era recitado y cantado como una salmodia empapada de unción religiosa.

Viéreronse estas sesiones de estudio muy concurridas, a pesar de prolongarse durante toda la mañana. Asistían por término medio unas 600 personas y algún día llegaron o se acercaron mucho al millar. Sin duda influyó notablemente en la asistencia una Orden emanada de la Dirección de primera enseñanza, por la que se les facultaba a los maestros a combinar como quisiesen los horarios de clase, con el fin de poder acudir a las sesiones y actos del congreso.

B. — *Las veladas.* Dando a la palabra catecismo toda la amplitud que puede y debe tener, se creyó que no sólo no serían impropios sino al contrario muy propios del congreso selectos espectáculos en los que se mostrase la doctrina de Jesucristo en su suprema manifestación artística. De aquí nacieron las veladas de la tarde que pudieran llevar por mote : *el catecismo en el arte*.

El día 2 de abril hubo en el Teatro Barcelona una velada que exhibió « *La evolución histórica del teatro religioso español* » interpretada por el Instituto del Teatro que patrocina la Excma. Diputación de Barcelona. Tras una introducción del cronista de esta

crónica, demostrando el valor educativo y el sentido teológico del teatro religioso español, se representaron tres obras: una medieval anónima, otra obra clásica de Vélez de Guevara perteneciente al siglo XVII, y una obra modernísima del profesor actual Camón Aznar.

Después del teatro *el cine*. Y así al día siguiente, 3 de abril, en el Cine Olimpia, el local de mayor capacidad de Barcelona para estos films, se tuvo el estreno de la película «*Un hombre de leyenda*» sobre la vida de S. Juan Bosco, el gran santo catequista de los tiempos modernos. Los espectadores, unos diez mil, escucharon un breve relato de la vida de Dom Bosco que se cifra en «vivir el catecismo» y luego presenciaron ante la pantalla con fervoroso entusiasmo el doblaje en español que se proyectaba por vez primera en España, y cuyo estreno fué generosamente cedido por producciones CIFESA al congreso catequístico.

El día 4 tocó actuar a los niños. En el *Coliseum* desarrollaron una variada y emocionante velada catequística los *Cruzados de la Eucaristía*, muy numerosos en esta ciudad. Se distribuyeron poesías, diálogos, cantos, cuadros escénicos entre los distintos colegios, y se puso además en escena *Pedro telonario*, auto sacramental de Mira de Amescua. El salón resultó insuficientísimo. A pesar de su gran capacidad quedaron atestados las graderías, pasillos, corredores; y fueron muchos centenares los que ante el «llenazo» desistieron de entrar.

El día 5, viernes de cuaresma, suprimióse la velada para dar lugar a los Via-crucis infantiles. Recorrieron todos los ángulos de la ciudad aquellas interminables y vistosas procesiones penitenciales de inocentes niños, embalsamando la gran Urbe con el aroma de su unción y el fervor de sus cantos religiosos. Se calculan en 130.000 los asistentes.

C. — *Las conferencias nocturnas*: Cada día al anochecer (de ocho a nueve de la noche) remataban las tareas del congreso con una brillante conferencia en el Palacio de la Música, confiada a los más prestigiosos catequistas españoles.

El primer día D. Jesús González, fundador y organizador de una catequesis-modelo en Bilbao, cuya reputación ha rebasado los linderos hispánicos, nos habló sobre los «Afanes pedagógicos de la catequesis de S. Nicolás de Bari», describiéndonos su maravillosa organización.

Al día siguiente el M. I. Dr. D. Práxedes Alonso, alma de la organización catequística de Zaragoza y autor de obras muy apreciadas, disertó sobre «La educación cristiana del sentimiento

y del carácter » sintetizando su doctrina en esta fórmula : por las ideas a los hábitos, y de los hábitos al sentimiento.

El tercer día fué conferenciente el M. I. Sr. Dr. D. Aniceto Castro Albarrán, quien con su arrebatadora elocuencia nos cantó « el alma catequística de España ». España, decía es hija del Catecismo. España es entrañablemente catequística, y España ha buscado en el catecismo la defensa de su robusta personalidad. Probó estas tres afirmaciones en un brillante bosquejo histórico.

El último día se reservó al Excmo. Obispo de Segovia, Doctor D. Daniel Llorente, el más conocido entre los catequistas españoles. Nos desarrolló el tema tan útil como delicado : « El texto catequístico ; su importancia y sus cualidades ». Supuesta la necesidad del texto, nos dijo que éste ha de ser exacto, breve, claro y sencillo.

No hemos pretendido siquiera dar un esbozo de tales conferencias, pues fueron de gran densidad y confiamos se publiquen íntegras en la crónica oficial.

3. *Actos de clausura.*

Actos decimos, en plural, ya que no fué uno sólo, sino varios : los del sábado día 6, y la mañana del domingo de Pasión, 7 de abril.

El sábado día 6 por la mañana celebróse, expuesto el Santísimo, una Hora santa sacerdotal en la Catedral, con plática de circunstancias. De aquí partieron los Prelados, clero, congresistas y numerosa multitud a la basílica de Nuestra Señora del Pino, para hacer una visita oficial al sepulcro de S. José Oriol, sacerdote y gran catequista barcelonés, donde se veneraron sus reliquias y se interpretó el « Stabat Mater » en memoria de la muerte del Santo, en la que se entonó el mismo piadoso canto.

A las cinco de la tarde se tuvo LA SESIÓN SOLEMNE DE CLAUSURA en el Salón de Fiestas del Palacio Nacional de Montjuich. El aspecto era por demás brillante y señorrial. Enorme masa de gente se desbordó en el magnífico local, ornamentado con sus valiosos tapices y soberbia iluminación. Se calculan unas 15.000 personas, a pesar de que el Palacio está algo alejado del núcleo de población y no era fácil el traslado.

Las autoridades asistieron en pleno, presididas por el Excmo. Sr. Nuncio Apostólico de S. S., Monseñor Cayetano Cicognani, Capitán General, Gobernador, Alcalde, cuatro obispos, el abad de Montserrat, representaciones del Cabildo, Ordenes religiosas y de las entidades y asociaciones católicas.

Dos partes tuvo la velada : una musical con la ejecución del

Oratorio bíblico «*La Creación*» del R. P. Antonio Massana S. I. para coros y grande orquesta ; y los discursos de clausura.

Debajo del monumental órgano se colocaron en amplio estrado las masas corales (unas 280 voces) y la gran orquesta del Liceo (unos 100 profesores), dirigidas por la experta batuta del maestro coreano Ekitai Ahn. La ejecución correspondió al grandioso marco del salón. «*La creación*» del P. Massana es una obra musical de dificilísima ejecución y proporciones ciclópeas. Tiene 5 partes : el caos y la luz ; el firmamento ; la flora ; la fauna ; el hombre. Las palabras del Oratorio están en su totalidad extraídas de la Biblia. Van saliendo una por una las obras de la mano del Señor y los ángeles en sublimes himnos cantan las maravillas de Dios ante cada uno de los seres. Por fin el tema del hombre, dominando con su himno los temas simultáneos de las criaturas, va desapareciendo y fundiéndose en brillante final con el tema de la Divinidad, constituido por las tres primeras notas de la escala, con que comienza y termina la obra.

El público culto siguió con el libreto la brillante partitura, honra de la música moderna española, y ovacionó al autor (ausente por enfermedad) y ejecutantes. Un himno solemne de alabanza a Dios era por otra parte objeto muy indicado para clausurar el brillante congreso.

Y tras el oratorio bíblico los discursos. Primero el Excmo. Sr. Conde de Ruseñada, Presidente del Patronato del Congreso saludó a los congresistas. Luego el Dr. Tusquets, Secretario General dió lectura a las conclusiones del congreso, que trascribiremos después. Siguió un breve parlamento del Sr. Obispo de Barcelona, quien después de rendir las más efusivas gracias a Su Santidad, que quería participar también en el Congreso, y a las autoridades que tan incondicionablemente habían apoyado su ejecución.

Y por fin, el discurso del Nuncio Apostólico de Su Santidad, que ponía el broche de oro a aquella sesión inolvidable.

Y terminaba su discurso haciendo alusión a la voz augusta de Su Santidad, que quería dirigirse el día siguiente a los barceloneses, y a las disposiciones con que debían ser recibidas las enseñanzas del Vicario de Cristo.

Y quedaba para el domingo, día 7, el GRANDIOSO ACTO FINAL EN EL ESTADIO DE MONTJUICH. Pudiera extrañar este orden de los actos al que no sepa que se había pensado primeramente tener este pontifical el sábado 6 por la mañana ; pero al ver las proporciones enormes que tomaba el acto, se juzgó preferible ponerlo en día de fiesta, aunque se hubiese tenido ya la sesión de clausura.

El estadio de Montjuich es el local deportivo de más capacidad de

Barcelona. Hasta unas 100.000 personas caben en sus graderías y éste día quedó completamente lleno. Los niños pasaban en mucho de los 60.000, distribuidos por colegios y catequesis. Lo demás eran personas mayores.

A las nueve de la mañana se abrían las puertas al público, y éste gracias a una maravillosa organización fué ocupando ordenadamente las localidades prefijadas. Los servicios extraordinarios de tranvías, Metros y autobuses de la capital, y de 25 enormes camiones del Parque del Automovilismo cedidos para trasladar los niños de los suburbios, facilitaron el desplazamiento. 600 celadores de orden en el exterior del Estadio y otros 600 entre hombres y señoritas en el interior, se preocuparon del acomodo. Hubo además puestos de asistencia sanitaria de la Cruz Roja, atendidos por 200 miembros. Afortunadamente no hubo que lamentar percance alguno serio.

Mientras se esparraba el grandioso Pontifical que había de comenzar a las 11, se repartieron 14.000 desayunos y 18.000 bolsitas de almendras entre los niños pobres concurrentes; y se fingió además que el popular «Jorgito» —el simpático símbolo del niño barcelonés que figuraba en los carteles del Congreso— llegaba en una avioneta que evolucionó sobre la ingente masa de chiquillos que aplaudían el espectáculo. Después de aterrizar, entró el *pequeño* en el estadio y saludó desde el micrófono a sus compañeros barceloneses participantes de su mismo ideal cristiano y de idéntico entusiasmo.

Iban llegando entretanto las autoridades todas de la provincia y ciudad, y a las once el estadio producía un golpe de vista magnífico. En el centro se alzaba el altar en forma de grandioso baldaquino, que permitía a todo el gentío ver las ceremonias, aunque diminutas. Más hacia el Oeste y en el mismo ruedo una tribuna desde donde tenía que dirigir los cantos de la misa el R. P. Altisent Sch. P., y a su lado tendidas en el ruedo las «Scholæ cantorum» formando un conjunto de unas 1000 personas.

A las once en punto penetraba procesionalmente en el Estadio, revestido de Pontifical el Excmo. Sr. Nuncio Apostólico Mons. Cayetano Cicognani. La masa de niños y niñas saludó al representante del Sumo Pontífice ondeando las banderitas blancas y amarillas que llevaban en sus manos, con los que el estadio se convirtió en una inmensa bandera pontificia ondulante. Cien *Tarsicios*, vestidos con elegantes túnicas circumdaron el altar en semicírculo.

Con devoto recogimiento comenzó la misa, que pudo seguirse hasta el detalle, gracias a una excelente instalación de altavoces. Las «Scholæ cantorum» ejecutaron las partes variables; y la masa de más de 60.000 niños, que habían sido oportunamente ensayados

por colegios, interpretaron con maravilloso ajuste la misa « *in dominicis Adventus et Quadragesimæ* ».

Al llegar el ofertorio, los dos Emperadores y las dos Emperatrices del Catecismo, proclamados este año y el anterior en el concurso anual, se acercaron al altar para ofrendar al Papa, en la persona de su representante, una artística arqueta con un pergamo de adhesión de los niños al Papa y la limosna de 125.000 pesetas para la infancia desvalida de los países devastados por la guerra. El Sr. Obispo de la Diócesis leyó unas breves palabras de ofrenda al Papa :

« Estos niños que se acercan a Vos... representan a los 60.000 que, cual un pedazo de cielo caído a la tierra, forman inmensa corona en torno a este altar... Traen sus labios fervorosas plegarias... traen sus manos cargadas de dones, que ofrecen para los niños que la cruentísima guerra mundial dejó doloridos, desvalidos e indigentes. Así responden los niños de Barcelona al angustioso llamamiento de Su Santidad, que, en reciente encíclica, pidió apremiantemente oraciones y limosnas para los niños que pereciendo de hambre y casi extenuados piden pan con sus tiernas manos y no hay quien se lo distribuya... Los niños de Barcelona quieren ser consoladores del corazón angustiado del Papa y del corazón del mismo Jesucristo, al unísono del cual siente el de su Vicario en la tierra tierno y compasivo amor hacia los pequeñuelos... Dígnese, Excelentísimo Señor, aceptar esta ofrenda, que, perfumada con el incienso del altar, vaya a manos de nuestro amantísimo Padre, el Papa Pío XII, y le ayude en su ingente tarea de mitigar dolores y consolar atribulados con el suave bálsamo de su inagotable caridad ».

Acabado el Pontifical, y en espera de escuchar la augusta palabra del Papa, tuvo el Eminentísimo Cardenal de Tarragona una breve Homilía sobre el evangelio de la Domínica de Pasión.

A las doce y media conectaba Radio Nacional de España con Radio Vaticano, para retransmitir la alocución del Papa al Congreso. Era la primera vez en la historia que el Papa hablaba a Barcelona. Con religiosa emoción y absoluto silencio escuchó la multitud de pie el augusto mensaje. Habló el Papa del agrado con que condescendía al deseo de clausurar con unas palabras ese congreso.

« Y no podía ser solamente el saber que se trataba de la espléndida Barcelona, la luminosa metrópoli mediterránea, famosa por su posición, por su prosperidad y por el espíritu audaz y emprendedor de sus tenaces hijos ; ni tampoco las noticias que sucesivamente Nos iban llegando y que Nos hablaban de la inteligente preparación de vuestro Congreso, su perfecta organización y la cooperación generosa que por parte de todos se le prestaba ; fué el conocer que se trataba del estudio, de la propaganda, del método y del progreso catequístico entre vosotros ; fué el ser informado de que se profundizaban cuestiones tan fundamentales como el derecho y el deber de la enseñanza del Catecismo... ».

¡El Catecismo! No tenemos intención de volver a lo que ha sido ya objeto de vuestras sesiones de estudio... La Cataluña de Raimundo Lulio, autor de uno de los primeros resúmenes catequísticos que se conocen; la España de Ripalda y Astete, de Ignacio de Loyola, José de Calasanz y Antonio Claret, catequistas y forjadores de legiones de catequistas, supo enseñar y aprender a través de los siglos nuestra santa Doctrina... El mundo sufre males dolorosísimos, pero pocos tan trascendentales como la ignorancia religiosa, en todas sus clases; urgen en la sociedad enérgicos remedios, pero pocos tan urgentes como la difusión del Catecismo... Nós no ignoramos lo mucho que entre vosotros se trabaja en la formación de los catequistas y en la organización de las catequesis; Nós sabemos — y de ello no podemos menos de congratularnos — que vuestra legislación escolar muestra en sus redactores una clara conciencia de la importancia del problema y de los deberes de quienes son gobernantes en una nación católica; pero precisamente por eso hemos querido aprovechar esta oportunidad para exhortarlos a perseverar y a ir siempre adelante... Y vosotros, miles y miles de pequeños, que en este momento, con los ojitos muy abiertos, oís la voz del Padre, un Padre que desearía poderos abrazar a todos uno a uno... corred ansiosos a la catequesis, no dejéis de la mano el catecismo, escuchad sin perder palabra a quien os lo explica, aprendedlo bien, entendedlo en cuanto podáis y no olvidéis jamás esa doctrina que acaso un día... será vuestra tabla de salvación en las tormentas de la vida ».

Terminaba el Sumo Pontifice enviando su bendición a todos, muy particularmente para los que habían tomado parte en la asamblea y para sus organizadores; para todos los propósitos y planes del Congreso, « para vuestra industriosa región... y para toda la católica España, objeto siempre del afecto especial para el Vicario de Cristo ».

Acabada la alocución se leyeron los telegramas del Sr. Obispo, Gobernador, Alcalde y demás autoridades, cursados al Papa, al Caudillo y al Cardenal Primado.

Con este magnífico colofón se cerraba el Primer Congreso catequístico de Barcelona.

III. FRUTOS QUE CABEN ESPERARSE DEL CONGRESO

Es temerario a pocas semanas de la celebración hablar de los frutos que se esperan cosechar. Pero algo puede columbrarse.

En primer lugar no cabe la menor duda de que ha sido una magnífica ostensión de fe y religiosidad. Se logró que la capital de más de un millón de habitantes se interesase por la doctrina de Jesucristo y le rindiese culto de pleito homenaje.

El mismo reunirnos en sesiones tan nutridas los que estábamos encandecidos en el mismo ideal, da nuevos alientos para seguir trabajando en la recristianización del pueblo.

Pero no hay duda que el principal fruto del congreso se quiso recoger en las conclusiones, propuestas por cada una de las cuatro secciones de estudio, y que corresponden al temario que ya transcribimos.

He aquí el texto de las conclusiones :

A propuesta de la sección primera :

1. Publicar y proporcionar a todos los maestros y catequistas una colección de los documentos de la Santa Sede y del Estado, normativos de la enseñanza religiosa, para que se percaten de los derechos y deberes de su altísima misión.

2. Que los catequistas seglares procuren conseguir los títulos de suficiencia que concede el Instituto Catequístico Diocesano, y se inscriban en la respectiva cofradía de la Doctrina cristiana para garantizar así que poseen la ciencia, piedad, celo y formación pedagógica, indispensables para ejercer dignamente la misión que se les confía.

3. Que la Federación de Padres de Familia continúe laborando por la más perfecta educación cristiana de sus hijos, en plena armonía con los maestros.

A propuesta de la sección segunda :

4. Preconizar la creación de escuelas parroquiales de enseñanza primaria, y recomendar a las no parroquiales que procuren conectar a sus alumnos, especialmente durante los últimos años de su asistencia a la escuela, en la vida parroquial.

5. Dar mayor amplitud a la organización diocesana para las escuelas no oficiales, y principalmente al fomento de escuelas parroquiales y a proporcionar a éstas selecto profesorado y suficientes recursos pedagógicos y económicos.

6. Siendo el buen profesorado la base de toda escuela primaria, declarar indispensable la fundación de la Escuela del Magisterio de la Iglesia, de acuerdo con la nueva Ley de Educación Primaria.

A propuesta de la sección tercera :

7. Procurar que se concreten y especifiquen las indicaciones de la Ley de Educación Primaria relativas a la colaboración del maestro con el párroco o sacerdote, a fin de que la acción educativo-religiosa del primero y la del ministro de Dios se coordinen en fecundísima unidad.

8. Ampliar debidamente la inspección diocesana de instrucción religiosa en lo que concierne a la enseñanza primaria, estableciendo un cuerpo de sacerdotes visitadores de escuelas, los cuales, bajo la dirección del párroco, actúen asiduamente como colaboradores especializados del maestro en lo que respecta a su tarea catequística, acudiendo con frecuencia a la escuela.

para platicar con los niños, preguntarles discretamente el catecismo y presidir algunos de sus ejercicios piadosos.

9. Establecer un orgánico sistema de medios y recursos para asegurar la buena preparación de los alumnos de las escuelas oficiales a la recepción de los Sacramentos de la Penitencia, Eucaristía y Confirmación.

A propuesta de la sección cuarta :

10. Organizar los catecismos parroquiales en forma de « verdadera escuela », multiplicarlos en cada demarcación a tenor de sus necesidades y esmerarse en el cumplimiento de todo lo dispuesto por el decreto « *Provido sane consilio* » acerca de los medios de intensificar y perfeccionar la catequización de la niñez, recabando para ello las oportunas colaboraciones.

11. Unificar la predicación catequística para los adultos, publicando en el *Boletín Oficial del Obispado* el plan o temario de la misma, y en la *Hoja dominical diocesana* un resumen del punto correspondiente a la semana.

12. Introducir en el tercer grado del Catecismo diocesano algunas modificaciones que lo depuren y completen, sin alterar los primeros grados.

13. Manifestar que el Congreso anhela la redacción del Catecismo único, para España entera, distribuído en los cuatro grados que establece, para las demás asignaturas, la ley de Educación Primaria, y la consiguiente publicación de un texto escolar de Religión para todas las escuelas primarias de España.

Algunos de los acuerdos transcritos piden o aconsejan aclaración.

La segunda conclusión aconseja a los catequistas adquirir el título Diocesano. Es de saber que funciona en Barcelona desde 1939 un Instituto catequístico diocesano. Los alumnos durante tres años asisten a clases teóricas y prácticas de catequesis. Las asignaturas de cada uno de los cursos son : Pedagogía catequística, Psicología del niño e Historia de la Pedagogía religiosa. Además en cada uno de los cursos se desarrollan clases prácticas : en 1º, del catecismo explicado a párvulos ; en 2º, del catecismo explicado a medianos ; y en 3º, del catecismo explicado a mayorcitos. Así en tres años llegan a adquirir un conocimiento cabal (teórico y práctico) del papel de catequista. Pagan los alumnos matrícula, dan su examen y si lo superan bien, se les da el Diploma. Aunque este Instituto tiene gran vitalidad y auge — lo prueba el número de alumnos que nunca ha bajado de 300 y a veces lo ha superado en mucho — se aspiraría a que todo el que quiera enseñar catecismo (maestro o catequista) pasase por las aulas del Instituto para que tuviese un mayor conocimiento del papel que debe desempeñar y la enseñanza del catecismo fuese más fructífera.

La conclusión sexta tiene también un singular relieve e importancia. Según la nueva Ley de Educación Primaria del Estado Español,

se le reconoce a la iglesia el derecho de fundar « Escuelas del Magisterio » donde se puedan dar grados independientemente del poder civil. Este derecho que hoy se le reconoce en España a la iglesia, se juzga oportuno usarlo, a pesar de ser hoy prácticamente confesionales los centros todos de enseñanza establecidos por el Estado. De momento se piensa en abrir Escuelas del Magisterio en algunas (3 ó 4) capitales de España. Una de ellas se desea sea en Barcelona.

Por último tiene importancia grande, y por esto es anhelo de todos, que se llegue al *catecismo único* por lo menos para todo España ; acabando así con el desconcierto de niños y maestros, al cambiar de localidad, que tienen que desaprender unas fórmulas para aprender otras. Si los conatos que se han hecho para el texto único en todo el mundo han resultado vanos, por lo menos parece que limitándolo a cada nación se atenúa la dificultad, y es un ideal asequible.

Este ha sido el congreso celebrado hace pocas semanas en Barcelona : estos los frutos que esperamos alcanzar.

Comparado con otros congresos catequísticos nacionales y extranjeros a que hemos asistido, éste se ha distinguido por la grandiosidad y envergadura : que no ha sido por alarde de vanidad sino por deseo sincero de tributar a Dios un glorioso homenaje. Se quería además en esta época de odios entre hermanos, poner sobre el pedestal la doctrina de Cristo, como única luz capaz de extirpar las sombras que impiden la pacificación social, de señalar el camino a las naciones y de dar días de esplendor a la iglesia.

PREMIER CONGRÈS CATÉCHÉTIQUE DE BARCELONE
(1-7 AVRIL 1946)

En avril dernier, un congrès catéchétique s'est tenu à Barcelone. Le nombre des participants, la splendeur des manifestations, la perfection de l'organisation attirèrent sur lui l'attention du monde chrétien.

I. PRÉPARATION DU CONGRÈS. — Son Excellence Mgr l'Évêque de Barcelone, Don Gregorio Modrego Casáus, désireux de donner une nouvelle impulsion aux œuvres catéchétiques de son vaste diocèse, convoqua ce congrès le 22 décembre 1945. A cette date, il expédia une lettre pastorale intitulée : *Catéchisme, catéchisme, catéchisme*. Il y proposait comme sujet du congrès l'étude de la nouvelle *Loi de l'éducation primaire* de l'État espagnol en rapport avec les documents pontificaux (*Acerbo nimis et Provido sane*).

Des commissions furent nommées : un comité d'honneur, un administra-

teur chargé des affaires économiques, une commission exécutive, quatre sections d'étude, diverses commissions qui devaient s'occuper respectivement : des cérémonies liturgiques, des conférences et des soirées, du corps enseignant, de l'organisation, de la propagande, de l'exposition catéchétique, du protocole, du logement.

La commission de la *propagande* se montra très active. Les six principaux périodiques commencèrent à insérer des informations relatives au congrès plusieurs semaines avant l'ouverture. Elle placarda une belle affiche en sept couleurs dans les rues, places publiques, magasins, bureaux. L'image fut répandue en format carte postale ; elle portait au verso une liste de prières et sacrifices.

La commission de l'*organisation* installa quelques bureaux au rez-de-chaussée du palais épiscopal où les services étaient centralisés.

La commission des *affaires économiques* recueillit les fonds. Elle fit appel à différentes catégories d'associés (protecteurs, membres actifs, enfants).

II. LE CONGRÈS. — *L'inauguration* comporta deux actes : la messe au cours de laquelle le prélat de Barcelone prononça une allocution, et l'ouverture de l'exposition catéchétique. Celle-ci réunissait le matériel didactique et les informations de la direction diocésaine de l'instruction religieuse, des paroisses, des collèges, des associations catholiques et des maisons éditrices. Elle connut un franc succès ; quelque 100.000 personnes la visitèrent.

L'activité du congrès s'exerça de trois façons : il y eut des séances d'étude, des soirées et des conférences.

Les *séances d'étude* se tinrent le matin durant quatre jours. Voici les thèmes qui furent traités successivement : 1^o les principes éducatifs de la loi sur l'éducation primaire et ceux de la législation ecclésiastique ; 2^o la catéchèse dans les institutions ecclésiastiques ; 3^o la catéchèse dans les institutions officielles et privées ; 4^o la méthodologie catéchétique : le problème du texte. Chaque jour, lecture était donnée de deux ou trois rapports ayant trait au thème proposé ; le secrétaire rendait compte des autres travaux présentés. Des leçons pratiques — confiées aux meilleurs catéchistes de Barcelone — terminaient ces cercles d'étude. Ceux-ci furent très bien fréquentés (on compta jusqu'à mille présences le même jour).

Les *soirées artistiques* offrirent quelques très belles manifestations de la doctrine du Christ. Le théâtre présenta *l'évolution historique du théâtre religieux espagnol* en trois œuvres : une médiévale, une classique et une moderne. Au cinéma on projeta un film sur la vie de saint Jean Bosco : « Un homme de légende ». La Croisade Eucharistique organisa, un autre jour, une soirée enfantine. Toutes eurent un très grand succès.

Les *conférences du soir* avaient été confiées aux personnalités catéchétiques les plus en vue en Espagne : Jesús González, fondateur et organisateur du catéchisme-modèle de Saint-Nicolas-de-Bari à Bilbao ; Práxides Alonso, l'âme de l'organisation catéchétique de Saragosse et auteur de différentes œuvres ; l'éloquent professeur de Salamanque Aniceto Castro Albarrán et le Docteur Daniel Llorente, évêque de Ségovie, le plus célèbre des catéchistes espagnols.

Parmi les manifestations qui clôturèrent le congrès, deux méritent une mention spéciale : la séance de clôture et l'office pontifical au stade.

La séance de clôture eut lieu à la salle des concerts du Palais National. Y assistaient environ 15.000 personnes ; notamment, les autorités de la province et de la ville. Tout d'abord, l'orchestre du P. Antonio Massana, S. J., exécuta l'oratorio biblique *La création* pour grands chœurs (280 chanteurs). Ensuite, les conclusions du Congrès furent lues, et plusieurs personnalités adressèrent la parole aux congressistes : Son Excellence le comte de Ruseñada, président du comité de patronage, Mgr l'Évêque du diocèse et pour finir Son Excellence le Nonce Apostolique, Mgr Cayetano Cicognani.

Le lendemain, 7 avril, une *grand'messe pontificale* fut célébrée au stade de Montjuich, le plus vaste local sportif de Barcelone. Le nonce officia. Y assistèrent : 60.000 enfants et près de 100.000 adultes. Au centre de l'arène un autel artistique avait été érigé sous un baldaquin. Au pied de la tribune dressée pour le directeur de la maîtrise, se trouvaient les *Scholae cantorum* qui interprétèrent le propre de la messe ; celle-ci fut chantée par les 60.000 enfants. A l'offertoire les enfants de Barcelone offrirent au représentant du Pape une cassette artistique contenant un don de 125.000 pesetas pour l'enfance délaissée des pays dévastés par la guerre. La cérémonie se termina par le discours et la bénédiction du Pape.

II. LES FRUITS QUE NOUS ATTENDONS DU CONGRÈS. — Les premiers fruits furent une splendide manifestation de foi et un encouragement mutuel pour continuer à répandre la doctrine du Christ. Parmi les résolutions du congrès, trois méritent d'être soulignées : agrandir l'institut catéchétique diocésain, pour que tous ceux qui enseignent le catéchisme y prennent leur diplôme ; fonder à Barcelone une école normale dépendant de l'Église où les grades pourraient être décernés sans intervention du pouvoir civil ; préparer un catéchisme unique pour toute l'Espagne.

FIRST CATECHETICAL CONGRESS AT BARCELONA (APRIL 1ST TO APRIL 7TH, 1946)

Last April, a catechetical congress assembled at Barcelona : the number of people who took part in it, the magnificence of its celebrations, its perfect organisation, drew on it the attention of the whole Christian world.

I. PREPARATION OF THE CONGRESS. — His Lordship the Bishop of Barcelona, Don Gregorio Modrego Casáus, desiring to give a new impetus to the catechetical undertakings of his vast diocese, gave orders on December 22nd for the congress to be organised. On that day, he issued a pastoral letter entitled : « Catechism, catechism, catechism ». He proposed as the subject-matter for the studies of the congress, the new law of the Spanish

Government on Primary Education, in its relations with Papal documents (« *Acerbo Nimis* » and « *Provido sane* »).

Commissions were selected: a presiding committee, an administrator in charge of the financial side, a commission with executive powers, four study sections, a commission for liturgical ceremonies, lectures and evening shows, members for the *teaching profession*, the organisation, propaganda, the catechetical exhibition, protocol and lodging.

The commission for propaganda showed great activity. The six main periodicals began to publish information on the Congress several weeks before its opening. A beautiful poster, in seven colours, appeared in the streets, public squares, shops and offices. Its picture was distributed in post-card size with a list of prayers and sacrifices, and a prayer for the success of the Congress printed on the back.

The commission for organisation set up several offices on the ground floor of the bishop's palace, where the services were centralised.

The financial administration collected the funds: it sent an appeal to different categories of supporters (honorary members, active members, children), who sent in their donations. 9.124 subscriptions were gathered.

II. THE CONGRESS. — *The Inaugural session* comprised two ceremonies: Holy Mass, during which the Bishop made an allocution, and the opening of the catechetical Exhibition, which presented the teaching materials and the information supplied by the diocesan direction of religious instruction, by the parishes, Colleges, Catholic Associations and publishing houses. It met with real success, not less than 100.000 people going to see it.

The activity of the congress was threefold: there were study meetings, evening shows, and lectures.

The study meetings were held every morning for four days. Here are the topics which were successively treated:

1º the educational principles of the law on Primary Education, and those of Ecclesiastical Legislation.

2º Catechesis in Ecclesiastical establishments.

3º Catechesis in official and private establishments.

4º Catechetical methodology: the text-book problem.

Every morning, two or three reports on the given subject were read out; the secretary read a summary of the other reports submitted. Practical demonstrations — entrusted to the best catechists of Barcelona — wound up those study circles. They were well attended (up to one thousand people attending on the same day).

The artistic evening shows presented some beautiful illustrations of Christ's teaching. The stage presented the historical evolution of the Spanish religious plays, with three examples: a mediaeval play, a classical and a modern one. On the screen, a film on the life of S. John Bosco was shown: « *A Man of Legend* ». The Eucharistic Crusade organised, another day, a children's performance. All met with great success.

The evening lectures had been entrusted to the most outstanding personalities in Spain, in the field of Catechetics: Jesús González, founder and

organiser of the model catechism of S. Nicolas of Bari, at Bilbao ; Práxides Alonso, the soul of the catechetical organisation of Saragossa, and the author of several publications ; the eloquent professor of Salamanca, Aniceto Castro Albarrañ, and Dr. Daniel Llorente, bishop of Segovia, the most famous catechist of all Spain.

The final session took place in the concert hall of the National Palace. Some 15.000 people attended, among them, the provincial and town authorities. First, the orchestra of Rev. Antonio Massana, S. J. rendered the biblical oratorio : « The Creation », for large choirs (280 singers). Then, the conclusions of the Congress were read out, and several personalities addressed the congressists : His Excellency Count Ruseñada, chairman of the presiding committee, His Lordship the Bishop of Barcelona, and, finally, His Excellency the Apostolic Nuncio, Mgr. Cayetano Cicognani.

On the next day, 7th April, a Pontifical High Mass was celebrated at the Montjuich stadium, the largest sport's ground of Barcelona. The Nuncio officiated. The attendance numbered 60.000 children and nearly 100.000 grown-ups. In the centre of the arena, an artistic altar had been erected under a canopy. At the foot of the tribune built for the director of the choir, were gathered the Scholae Cantorum which sang the Proprium of the Mass. The *Common* was sung by the 60.000 children. At the Offertory, the children of Barcelona presented the Papal Nuncio with a casket containing *an expression of loyalty*, and a gift of 125.000 pesetas for the abandoned children in countries devastated by the war. The ceremony ended with the allocution of the Pope, broadcast to the population of Barcelona.

III. THE FRUITS WE EXPECT FROM THE CONGRESS. — Its first fruits were a splendid manifestation of Faith, and a mutual encouragement to continue to spread Christ's teachings. Among the resolutions of the Congress, three deserve special mention : to enlarge the diocesan catechetical Institute, so that all who teach catechism may graduate from it : to found in Barcelona a training college depending on the Church, where degrees could be conferred without any intervention of the civil authority ; to prepare a standard Catechism for the whole of Spain.

NIHIL OBSTAT

Mechliniae, die 5 Novembris 1946
R. TAVERNIERS, *can. lib. cens.*

IMPRIMATUR

Mechliniae, die 5 Novembris 1946
† L. SUENENS, *vic. gen.*

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX

(Imprimé en Belgique)

(Printed in Belgium)

